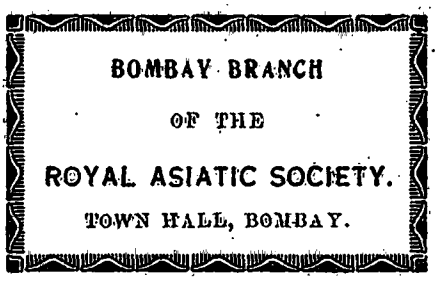
00036953

NOT TO BE ISSUED
OUT OF THE LIBRARY.



Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 20 February, 2016

HISTOIRE
DES MONGOLS.

HISTOIRE

DES MONGOLS,

DEPUIS TCHINGUIZ-KHAN

JUSQU'A

TIMOUR-LENC;

AVEC UNE CARTE DE L'ASIE AU XIIIe SIÈCLE.

TOME PREMIER.

Vol-1.
36953
ac

VV & 22

PARIS,

FIRMIN DIDOT PÈRE ET FILS, LIBRAIRES,

RUE JACOB, N° 24.

IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT, RUE JACOB, N° 24.

M DCCC XXIV.

1824

God
F6 950.2
His/His
36953
36953

EXPOSITION.

Une grande partie de l'Asie et les contrées orientales de l'Europe furent conquises et dévastées dans le treizième siècle par les peuples de la Tartarie. A cette époque une foule de nations et de tribus nomades, jusqu'alors ennemies entre elles, ayant été réunies sous les mêmes étendards, se répandirent comme un torrent dans les pays qui leur offraient un riche butin, et les couvrirent de sang et de ruines. L'homme qui, pour le malheur du monde, subjugua ces hordes féroces et turbulentes, n'était que le chef de quelques misérables tribus, errantes dans les hautes montagnes où les fleuves Onan, Kéroulan et Toula prennent leur source, au sud-est du lac Baïcal. Dans une lutte sanglante, excitée par l'ambition de plusieurs princes mongols, qui aspiraient au pouvoir suprême, ce chef, nommé Témoutchin, après avoir essuyé les vicissitudes de la fortune, parvint à détruire ses rivaux. La

plupart des tribus mongoles étant rangées sous son obéissance, il soumit successivement toutes les autres nations de la Tartarie, et se fit proclamer empereur sous le titre de *Tchinguiz-khan*. Loin de vouloir prêter hommage au souverain de la Chine septentrionale, dont les peuples Tartares étaient alors tributaires, il fondit sur cet empire à la tête d'une cavalerie nombreuse, et poussa ses dévastations jusqu'aux rives du fleuve Jaune. Maître d'un immense butin, il ne quitta la Chine que pour voler à d'autres conquêtes. L'Asie centrale fut soumise à ses lois; il dévasta la Transoxiane, le Khorazme et la Perse. D'un côté, ses armées continuaient la guerre en Chine, de l'autre elles saccageaient les bords du Sind et ceux de l'Euphrate, pénétraient par la Géorgie au nord de la mer Noire, envahissaient la Crimée, ravageaient une partie de la Russie, et attaquaient les Bulgares sur la rive du Haut-Volga.

Après avoir réduit la Perse en un vaste désert, le conquérant Mongol revint sur la Chine, et dévasta pour lors ses provinces occidentales; mais ce fut le terme de sa carrière. Atteint par la mort dans le cours de ses affreux ravages, ses

dernières recommandations à ses fils furent d'achever la conquête du monde.

Sous les premiers successeurs de Tchinguiz-khan, les Mongols s'établirent dans les contrées situées au nord de la mer Caspienne, du Caucase et de la mer Noire; ils ravagèrent cruellement la Russie qui, pendant deux siècles, fut sous leur domination. Ils dévastèrent la Pologne et la Hongrie; conquirent les bords du Tigre et de l'Euphrate, l'Arménie, la Géorgie et l'Asie-Mineure, renversèrent le trône des khaliphes de Bagdad, s'emparèrent de toute la Chine, du Tibet et d'une partie de l'Inde au-delà du Gange; en sorte que, fidèles à ses dernières volontés, un demi siècle après la mort de Tchinguiz-khan, ses descendants régnaient sur presque toute l'Asie.

Cet empire, trop vaste pour un seul maître, fut divisé en quatre monarchies : la Chine, le Tibet et la Tartarie jusqu'aux monts Altaïs composèrent les domaines immédiats des successeurs de Tchinguiz-khan, dont le quatrième établit sa résidence dans la ville appellée aujourd'hui Pékin. De ces empereurs de la Chine relevaient les trois autres royaumes mongols, qui appartenaient à autant de branches de la famille de

Tchinguiz-khan. Les contrées à l'ouest du mont Altaï jusqu'au Djihoun, formaient l'apanage de la branche de Tchagataï; celles qui s'étendent au nord de la mer Caspienne et de la mer Noire, obéissaient aux descendants de Tchoutchi; enfin la Perse était gouvernée par des princes qui, de même que les empereurs de la Chine, descendaient de Tchinguiz-khan par son fils cadet Toulouï. Les chefs de ces états feudataires recevaient leur investiture de la cour de Pékin.

Ces quatre monarchies renfermaient des germes de dissolution qui se développèrent avec rapidité dès que les Mongols ne furent plus occupés de conquêtes. Pendant l'accroissement de leur puissance, l'union et la subordination avaient fait toute leur force; lorsqu'ils régnèrent sur les pays conquis, la possession de chaque trône devint une source fréquente de guerres civiles entre les descendants de Tchinguiz-khan. Le pouvoir suprême appartenait à la lignée du dernier souverain; mais l'aîné ne possédait pas un droit exclusif, et c'était aux princes du sang à choisir parmi les compétiteurs. D'après les statuts de Tchinguiz-khan, le nouveau souverain devait être élu par les membres de sa famille dans une

Longitude comptée du Méridien de Paris
L'ASIE
AU COMMENCEMENT DU
Treizième Siècle
Pour servir à l'histoire des Mongols
1824.
EMPIRE CARA KHITAI
EMPIRE DES SONG
INDE
ARABIE
MER NOIRE
MER MÉDITERRANÉE
Echelles

assemblée générale. Leur assentiment, et leur reconnaissance solennelle pouvaient seuls légitimer la puissance royale. Investis de cette prérogative, pourvus d'apanages considérables et possédant des troupes, ces princes tchinguiziens, dont le nombre s'accrut prodigieusement, prenaient les armes à chaque vacance du trône, se battaient entre eux, ou faisaient la guerre à leur souverain. Le récit de leurs sanglantes querelles compose toute l'histoire des monarchies de Tchagataï et de Tchoutchi, qui furent détruites, l'une au milieu du quatorzième, l'autre, à la fin du quinzième siècle.

Les convulsions de l'anarchie ruinèrent également, vers l'année 1336, la puissance des descendants de Tchinguiz-khan en Perse. Sa dynastie fut expulsée de la Chine en 1370, et la postérité du conquérant mongol ne régna plus que sur les peuples nomades de l'Asie centrale.

Les conquêtes des Mongols changèrent la face de l'Asie. De grands empires s'écroulent; d'anciennes dynasties périssent; des nations disparaissent, d'autres sont presque anéanties; partout, sur les traces des Mongols, on ne voit que ruines et ossements humains. Surpassant en

cruauté les peuples les plus barbares, ils égorgent de sang froid, dans les pays conquis, hommes, femmes et enfants; ils incendient les villes et les villages, détruisent les moissons, transforment en déserts des contrées florissantes; et cependant ils ne sont animés ni par la haine, ni par la vengeance; à peine connaissent-ils de nom les peuples qu'ils exterminent. On croirait que l'histoire a exagéré leurs barbaries, si les annales de tous les pays n'étaient d'accord sur ce point. Ainsi, les Mongols du treizième siècle méritent d'être rangés au-dessous de ces animaux qu'un aveugle instinct pousse à la destruction, et la mémoire de leur chef atroce, qui organisa le massacre et ne sut conquérir qu'en dévastant, doit être vouée à l'exécration du genre humain.

Après la conquête, on voit ces barbares traiter en esclaves les faibles débris des nations vaincues; ceux que le fer a épargnés gémissent sous la plus affreuse tyrannie. Leur gouvernement est le triomphe de la dépravation; tout ce qui est noble et honorable est avili; tandis que les hommes les plus corrompus, s'attachant au service de ces maîtres féroces, obtiennent, pour prix de leur vil dévouement, les richesses, les

honneurs et le pouvoir d'opprimer leurs concitoyens.

L'histoire des Mongols, empreinte de leur barbarie, ne présente donc que des tableaux hideux. Le récit de leurs conquêtes n'est que la répétition des mêmes horreurs, et l'esprit fatigué d'une affreuse monotonie, trouve à peine quelques intervalles de repos; mais cette histoire, intimement liée à celle de plusieurs empires, est nécessaire pour la connaissance des grands évènements du treizième et du quatorzième siècle. Il existe assez de matériaux pour qu'on puisse entreprendre de la tracer. A la vérité, les Mongols n'ont pas laissé de monuments écrits de leurs exploits; mais les annales des pays qu'ils conquirent y ont suppléé. Celles de la Chine, si elles étaient traduites, nous fourniraient, sans doute, sur les opérations des Mongols dans cet empire, des notions plus complètes que celles qui se trouvent dans l'aride abrégé du P. Mailla, publié en douze volumes in-4°. Nous trouvons dans les historiens russes, polonais et hongrois les principaux évènements de la conquête de leurs pays. Les Européens qui parcoururent l'Asie centrale, dans le treizième siècle, nous ont

transmis d'intéressants détails sur les mœurs et les usages des peuples nomades de la Tartarie; mais ce sont les Persans et les Arabes qui nous fournissent, pour cette histoire, les matériaux les plus abondants et les plus précieux. Leurs meilleurs ouvrages sur les Mongols existent dans la riche collection de manuscrits orientaux de la bibliothèque royale à Paris. Ces monuments historiques et ceux du même genre que possède la bibliothèque de Leyde, nous ont été communiqués avec une libéralité que nous ne saurions assez reconnaître; et comme ils ne sont pas à la portée de tout le monde, nous croyons devoir en donner ici une courte notice, qui nous permettra de n'en citer que les titres dans le cours de cette histoire.

Le premier auteur mahométan qui ait parlé des Mongols est, selon toute apparence, Yzz-ud-din Ali Ebn-el-Ethir, dans le douzième volume de son histoire universelle, intitulée:

KAMIL-ET-TARIKH كامل التاريخ, ou *Histoire complète,* laquelle commence à la création et finit à l'année 628 de l'hégire, (1231 de Jésus-Christ). Il y fait mention, sous les anneées 617 (1220) et suivantes, des opérations militaires, ou pour

mieux dire, des dévastations des Mongols dans la Transoxiaïe, la Perse, sur les bords du Tigre et de l'Euphrate, en Géorgie et au nord du Caucase. L'auteur, qui habitait alors Moussoul, était à même de se procurer des renseignements exacts sur les évènements qui se passaient à l'occident de la Perse. Il écrit en arabe; son style est simple et quelquefois négligé; mais ses récits portent le caractère de la bonne foi.

Ali Ebn-el-Ethir, né à Djéziré, ville sur les bords du Tigre, le 4 djem. I, 555 (30 avril 1160), établit son domicile à Moussoul, chef-lieu d'une petite principauté, dont le souverain l'envoya plusieurs fois en mission à la cour de Bagdad. Il était très-versé dans l'histoire et la théologie mahométane. Ses annales sont mises au nombre des meilleurs ouvrages historiques. On nous le représente comme aussi modeste que pieux et instruit. Il mourut à Moussoul, en schaban 630, (juillet 1233) (1).

Il existe à la Bibliothèque royale de Paris, six volumes, c'est-à-dire, la dernière moitié du *Ka-*

(1) Dictionnaire biographique, intitulé : *Vafiat-ul-A'yan*, par Ebn Khilcan; ms. arabe de la bibl. royale à Paris.

mil-et-Tarikh, manuscrit qui passa long-temps pour l'histoire d'un auteur arabe, appelé Tabari; c'est M. Reinaud qui l'a restitué à son véritable auteur. On trouve une excellente notice sur cet ouvrage historique, dans le second volume de la *Bibliographie des Croisades*, par M. Michaud.

SIRÉT-US-SOULTAN DJÉLAL-UD-DIN MANKBERNI, سيرة السلطان جلال الدين منكبرنى, *Vie du sultan Djélal-ud-din Mankberni*, par Mohammed, fils d'Ahmed, el-Nessaouï, ou natif de Nessa.

Le sultan Djélal-ud-din fut le dernier souverain de la dynastie turque des *Khorazm-Schahs*. Son père, Mohammed, régnait sur la Transoxiane et la Perse, lorsque Tchinguiz-khan vint dévaster ces belles contrées. Poursuivi sans relâche par les Mongols victorieux, il se réfugia dans une petite île de la mer Caspienne, où il ne vécut que peu de jours. Djélal-ud-din passa dans l'Inde; mais après la retraite de Tchinguiz-khan, il revint en Perse, et y fit reconnaître son autorité. Il se mit pour lors à attaquer tous ses voisins, qu'il ne cessa d'inquiéter, jusqu'à ce qu'une armée mongole, arrivant de la Tartarie,

le fit songer à sa propre défense. Fuyant devant ces ennemis redoutables, il se jeta dans les montagnes des Curdes, où il fut tué.

L'auteur de cette intéressante histoire nous apprend qu'il était seigneur du château de Kharender, situé près de la ville de Nessa, dans le nord du Khorassan, et qu'il entra au service de Djélal-ud-din, en qualité de chancelier, peu de temps après son retour de l'Inde. « Ce fut avec « répugnance, dit-il, que j'acceptai cette place; « mais je ne tardai pas à y tenir fortement, à « cause des bénéfices qu'elle me rapportait. » Il fut ensuite nommé intendant du district de Nessa, et obtint l'autorisation de faire gérer cet emploi par un substitut, afin de ne pas quitter la cour.

Pendant le règne de Djélal-ud-din, qui ne dura que six ans, son chancelier fut chargé de plusieurs missions importantes; mais il se trouvait auprès de son maître dans la nuit fatale où le sultan, surpris par les Mongols, près d'Amid, et, la tête encore embarrassée par les fumées du vin, n'échappa à ses ennemis que pour aller recevoir la mort de la main d'un Curde. « J'avais « passé, dit Mohammed, une grande partie de

« la nuit à écrire, et je commençais à goûter les « douceurs du sommeil, lorsqu'un de mes « serviteurs m'éveilla en s'écriant que tout était « perdu. Je m'habillai à la hâte. sortis, aban- « donnant tout ce que je possédais, et montai « à cheval. Je vis alors le pavillon du sultan en- « touré d'escadrons tatares. Après être resté « caché pendant trois jours dans une caverne, « j'arrivai à Amid. Je ne pus sortir de cette ville « qu'au bout de deux mois; je me rendis à Er- « bil, ensuite dans l'Azerbaïdjan; j'étais dénué « de tout; mais l'espoir me restait; car partout « où je passais, j'entendais dire que le sultan « vivait encore, qu'il assemblait des troupes: « fausses rumeurs enfantées par de vains sou- « haits. Enfin, arrivé à Méyafarékin, j'appris sa « mort avec certitude. Alors je détestai l'exis- « tence; je regrettai qu'il n'y eût point de com- « position avec le sort; car j'eusse volontiers « partagé avec mon maitre le reste de ma vie, « et n'en aurais même gardé que la plus petite « portion.

« Quelques années après la mort du sultan, « il me tomba entre les mains, dit l'auteur, dans « sa préface, un ouvrage historique, intitulé à

« bon droit *Kamil* (le Parfait), par Ali, fils de « Mohammed, célèbre sous le nom d'Ebn-el- « Éthir, et c'est en lisant cette histoire univer- « selle, où je trouvai rapportés, d'une manière « assez complète et exacte, les évènements du « règne du sultan Mohammed, ainsi que quel- « ques-uns de celui du sultan Djélal-ud-din, « que je conçus le projet d'écrire l'histoire par- « ticulière de ce dernier prince, remarquable « plus qu'aucune autre, par les singulières vi- « cissitudes de sa fortune. »

L'ouvrage de Mohammed de Nessa contient, dans cent huit chapitres, l'histoire des dernières années du règne de Mohammed Khorazm Schah, et celle du sultan Djélal-ud-din, son fils, jusqu'à sa mort, en 628 (1231). L'auteur, qui écrivait en 639 (1241), raconte avec détail ce qu'il a vu ou ce qui se passa de son temps en Perse; mérite assez rare chez les mahométans, dont la plupart des chroniques, comme il l'observe lui-même dans sa préface, ne font que se répéter mot pour mot. Mohammed était placé de manière à bien voir, et son ouvrage, qu'on pourrait appeler ses Mémoires, contient beaucoup de notions intéressantes, quoiqu'il

ne parle des Mongols qu'accessoirement. Simple et naturel dans sa narration, il vous transporte sur la scène, et on le lit avec plus d'intérêt que les deux histoires dont nous allons parler, rédigées, avec art, par des hommes qui n'osaient pas dire la vérité, et qui prenaient plus de soin de plaire à l'oreille qu'à l'esprit de leurs lecteurs.

TARIKH DJIHANKUSCHAI, تاريخ جهان كشاى, ou *Histoire du conquérant du monde*, par Alai-ed-din Atta Melik Djouvéïni, c'est-à-dire, natif de Djouvéïn.

Cet ouvrage, divisé en deux parties, décrit, dans la première, les évènements des dix dernières années de la vie de Tchinguiz-khan, parmi lesquels sont rapportés, avec le plus de détail, ceux de la conquête de la Transoxiane et de la Perse. Suivent les règnes des empereurs Ogotaï et Gouyouc, successeurs de Tchinguiz-khan. On y trouve un chapitre sur les Ouïgours, un autre sur les khans du Cara-Khitaï; l'histoire entière de la dynastie turque des Khorazm-Schahs, et celle des gouverneurs mongols dans la Perse, depuis la retraite de Tchinguiz-khan, jusqu'à

l'époque où ce pays passa sous l'autorité de son petit-fils Houlagou.

La seconde partie commence par l'élection de l'empereur Mangou, et ne rapporte que les premiers actes de son règne; mais elle décrit l'expédition de Houlagou en Perse, et sa conquête du pays des Ismaïliyens d'Alamout. A l'occasion de la ruine de cette puissance, redoutable par ses poignards, l'auteur donne un précis de l'histoire des Ismaïliyens de Perse, depuis Hassan Sabbah, précédée de l'histoire abrégée des Khaliphes Ismaïliyens d'Égypte, et de l'origine de la secte des Battiniyens, qui était une branche de celle des Schiyis.

L'Histoire du conquérant du monde s'arrête donc à l'année 655 de l'hégire (1257), quoique son auteur ait vécu jusqu'en 681 (1282). Alaï-ed-din, né dans le canton de Djouvein, en Khorassan, était fils de Behai-ed-din Mohammed, qui fut pendant vingt ans l'un des intendants chargés de l'administration des finances de la Perse, sous l'autorité des gouverneurs mongols. Alaï-ed-din nous apprend qu'il n'avait pas accompli sa vingtième année lorsqu'il entra dans les bureaux de son père. En 650 (1252), il l'ac-

compagna dans un voyage en Tartarie que fit Behai-ed-din avec son chef Ergoun, gouverneur mongol de la Perse, pour rendre ses hommages à Mangou, élu empereur. Ergoun ayant été confirmé dans sa vice-royauté, fit nommer Behai-ed-din à l'emploi d'administrateur général des finances de la Perse. Ils retournèrent ensemble dans ce pays l'année suivante, mais à peine y furent-ils arrivés, que Behai-ed-din mourut âgé de soixante ans. Il est probable que son fils le remplaça, puisqu'à l'arrivée de Houlagou en Perse, dans l'année 654 (1256), Alaï-ed-din fut l'un des trois fonctionnaires, que le gouverneur Ergoun, appelé à la cour impériale, laissa auprès de ce prince pour veiller à l'exécution de ses ordres. Alaï-ed-din suivit le quartier général de Houlagou, pendant son expédition contre les Ismaïliyens. Son frère Schems-ud-din Mohammed ayant été élevé en 662 (1264) à la dignité de vézir de Houlagou, Alaï-ed-din reçut la préfecture de Bagdad, qui comprenait l'Irac Aréb et le Khouzistan. Il fut continué dans ce poste lucratif par Abaca, qui, l'année suivante, succéda à son père Houlagou, et le conserva jusqu'à sa mort, en 681 (1283), non

toutefois sans avoir éprouvé les cruelles vicissitudes auxquelles étaient exposés tous ceux qui avaient le maniement des deniers publics sous les princes mongols, ainsi qu'on le verra dans le second volume de cette histoire.

On sent que, dans sa position, Alaï-ed-din ne pouvait pas écrire avec liberté; mais il a poussé trop loin l'adulation, se faisant spontanément le panégyriste des Barbares qui avaient ruiné de fond en comble sa patrie, et qui continuaient à dévaster ou opprimer les pays musulmans. Il ne parle qu'avec une profonde vénération de Tchinguiz-khan et de ses descendants; il élève aux nues l'empereur Mangou, épuise en son honneur le catalogue des hyperboles les plus exagérées. Il fait plus; il veut démontrer, dans sa préface, que la dévastation de tant de contrées mahométanes par les armes mongoles était un mal nécessaire, et qu'il avait produit deux avantages : l'un spirituel, l'autre temporel.

« Sachez, dit-il, que les maux et les biens de « ce monde arrivent également par l'effet de « la volonté divine, dont tous les arrêts sont « dictés par une profonde sagesse et une sévère « justice. Les plus grandes calamités, la disper-

« sion des peuples, l'infortune des bons, le « triomphe des méchants, sont jugés nécessaires « par cette divine sagesse, dont les voies mysté- « rieuses passent la portée de l'esprit humain; « mais ce que nous pouvons observer, ce qui « frappe tous les yeux, c'est qu'au bout de six « siècles, les conquêtes d'un peuple étranger ont « accompli une vision de notre prophète qui lui « avait révélé que sa religion pénétrerait jus- « qu'aux bornes de l'Occident et de l'Orient. La « divine providence s'est servie de l'invasion « d'une armée étrangère pour exalter l'étendard « du Cour'an, pour rallumer son flambeau et « faire briller le soleil de la foi sur des contrées « où le parfum de l'Islamisme n'était pas encore « parvenu, où les sons du *tekbir* et de l'*ézann* « n'avaient pas encore charmé les oreilles; car il « y a maintenant un nombre considérable de « mahométans établis dans ces régions orien- « tales; les uns y ont été amenés captifs de la « Transoxiane et du Khorassan, pour servir « comme artisans ou comme pâtres; d'autres y « ont été transportés par réquisition; beaucoup « d'entre eux, qui y étaient venus de l'Oc- « cident pour faire le commerce ou chercher for-

« tune, y ont fixé leur domicile, y ont bâti des « maisons et des hôtels, ont élevé des mosquées « et des colléges en face des temples d'idoles. « En outre, des enfants payens tombés comme « esclaves entre les mains des Musulmans, ont « été élevés dans leur foi; des idolâtres se sont « volontairement convertis à l'islamisme; enfin « plusieurs princes de la maison de Tchinguiz- « khan ayant embrassé notre religion, furent « imités par leurs vassaux et leurs troupes. »

L'auteur ne rougit pas ensuite de vanter la douceur des Mongols envers ceux qui se soumettent; il loue, avec plus de raison, leur tolérance de tous les cultes, l'entière exemption des charges accordée par eux aux ministres de toutes les religions, aux biens ecclésiastiques, aux dotations pieuses, et il conclut qu'il faut rester sous leur obéissance, selon ces paroles du prophète : *Gardez-vous de provoquer les Turcs; car ils sont formidables!*

Alaï-ed-din observe que dans divers âges les hommes s'attirèrent, par leurs transgressions, des châtiments célestes; que Mahomet supplia l'être suprême d'épargner à son peuple les maux dont il avait affligé les autres nations, et qu'il

obtint la promesse que les Musulmans seraient préservés de tous les genres de destruction, hors toutefois celui du sabre : « et en effet il est évident, « ajoute l'auteur, que sans ce dernier moyen de « châtiment, il serait impossible de remédier aux « plus grands désordres; le petit nombre des bons « serait opprimé par la multitude des méchants. « On voit donc que cette exception est pour le « bien des serviteurs de Dieu. Au commencement « du septième siècle de l'Hégire, le peuple de « Mahomet étant corrompu par les jouissances « des biens terrestres, Dieu voulut le punir de « son insouciance, donner une leçon terrible aux « générations futures, et faire ensuite briller « l'islamisme d'un nouvel éclat; il arma le bras « d'un vengeur; mais il ne tarda pas à signaler « sa clémence; ainsi qu'un médecin judicieux « guérit par des remèdes convenables les maux « qui affligent le corps humain, le docteur par « excellence, lorsqu'il veut restaurer son peuple, « emploie des moyens appropriés à son tempé- « rament. »

L'auteur nous apprend que ce fut pendant son séjour à la cour de Mangou, dans l'année 650 (1252), qu'il entreprit, à la sollicitation de ses

amis, la composition de cette histoire, consacrée principalement à éterniser le souvenir des grandes actions de l'empereur Mangou; mais qu'il sentit d'abord la difficulté de cette entreprise: « car, dit-il, on ne peut guère se perfectionner « dans les sciences et les lettres, sans le secours « de bons instituteurs. Or, dans la révolution qui « vient de bouleverser le monde, les colléges ont « été détruits et les savants égorgés, surtout dans « le Khorassan, qui était le foyer des lumières, « le rendez-vous des docteurs, comme l'attestent « ces paroles du prophète : *La science est un « arbre, qui a ses racines à la Mecque et qui « porte ses fruits dans le Khorassan.* Tout ce qu'il « y avait d'hommes lettrés dans ce pays a péri « par le glaive; les êtres sortis du néant qui « les ont remplacés, ne s'attachent qu'à la langue « et à l'écriture ouïgoures. Tous les emplois, « même les plus hautes dignités, sont occupés « par des gens de la plus vile populace; les mi- « sérables se sont enrichis; tout intrigant est « devenu Émir ou Vézir; tout audacieux s'est « rendu puissant; l'esclave est patron; quiconque « porte le turban de docteur se croit un docteur, « et l'homme obscur fait le seigneur. Dans un

« pareil temps. qui est l'année de disette de la « science et de la vertu, le jour de marché de « l'ignorance et de la corruption; où tout ce qui « est honnête est avili, tout ce qui est pervers est « en crédit, on peut juger de l'encouragement « qu'obtiennent les sciences et les lettres. »

Après cette diatribe qui contraste fort avec les raisonnements précédents, par lesquels l'auteur voulait démontrer que c'est pour le bien des Musulmans que les Mongols sont venus les égorger, il dit que, jusqu'à l'âge de vingt-sept ans, les occupations de sa place lui avaient laissé peu de loisir pour acquérir des connaissances utiles, et qu'il avait eu le tort de négliger les avis de son père; mais que les années ayant muri sa raison, il tâcha de réparer le temps perdu; qu'il avait d'ailleurs parcouru plusieurs fois la Transoxiane et le Turkustan, ainsi que les contrées plus orientales; qu'il avait été témoin de quelques événements et qu'il avait recueilli les autres de la bouche de personnes instruites et véridiques. Au jugement des Orientaux, Alaï-ed-din n'a pas besoin de l'indulgence qu'il réclame sous le rapport de la diction. L'historien Vassaf, littérateur du premier ordre, professe une grande admiration

pour le style comme pour le mérite historique du *Tarikh Djihankuschaï;* mais il est permis à un Européen de trouver ce style trop ampoulé, et de regretter que l'historien n'ait pas mis plus de vérité dans son coloris, plus d'ordre dans sa narration.

KITAB TEDJZIYÉT-EL-EMSSAR U TEZDJIYET-EL-A'SSAR, تجزية الامصار و تزجية الاعصار, c'est-à-dire, division des contrées, et transition des siècles (1), par Abd-allah, fils de Fazel-allah, célèbre sous le titre de *Vassaf-ul-Hazret* ou de panégyriste de sa majesté. (Ms. persan de la Bibliothèque royale à Paris.)

Cet ouvrage contient l'histoire des Mongols depuis l'année 1257 (655) jusqu'à 1327 (728). Il est divisé en cinq parties, où l'on trouve les principaux événements dont la Perse fut témoin, sous les règnes des souverains mongols de ce pays; quelques faits de l'histoire des empereurs mongols en Chine, et des princes tchinguiziens dans le Turkustan et la Transoxiane; enfin l'his-

(1) On sait que les auteurs mahométans donnent souvent à leurs ouvrages des titres qui n'en indiquent pas le contenu; mais dont les mots forment une cadence et des consonnances agréables à l'oreille.

toire contemporaine de l'Égypte, du Farss, du Kerman et de l'Inde. Pour compléter son ouvrage, l'auteur en termine la quatrième partie, par un précis de l'histoire de Tchinguiz-khan et de ses premiers successeurs, puisée dans le *Tarikh Djihankuschaï*.

On voit que Vassaf a suivi le même plan qu'Alaï-ed-din; mais il met encore moins d'ordre dans sa narration. Les chapitres qui traitent de ces diverses matières sont entremêlés dans les cinq parties. L'auteur annonce qu'il commence son histoire où finit celle de son prédécesseur; et en effet son sixième chapitre est consacré à l'expédition de Houlagou contre Bagdad, qui suivit immédiatement sa conquête du pays des Ismaïliyens. A cette occasion, Vassaf fait un pompeux éloge du *Tarikh Djihankuschaï*, ouvrage, « dit-il, qui fait connaître les causes des grandes « conquêtes de Tchinguiz-khan et de ses succes- « seurs, l'extrême vigueur de leurs mesures, la « sévérité de leur gouvernement, leur habileté « dans l'art de la guerre, leur politique en temps « de paix; supériorité dans tous les genres qu'on « n'avait jamais vu briller au même degré et « qu'on ne trouve si bien retracée par aucune

« autre plume. » Vassaf prévient ensuite qu'il rapporte les faits tels qu'il les a recueillis de la bouche des personnes les plus dignes de foi. Sa préface porte la date de 699 (1299-1300) et contient l'éloge du sultan Gazan, arrière-petit-fils de Houlagou. Le 24 moharrem 712 (2 juin 1312) Vassaf eut l'honneur de présenter au sultan Oldjaïtou, successeur de Gazan, son ouvrage, terminé depuis un an, et qui n'était alors composé que de quatre parties. Ce fut sous les auspices du Vezir Raschid, auteur du *Djami-et-Tévarikh*, dont il sera fait mention tout à l'heure, que Vassaf, après avoir long-temps attendu cette faveur, parut devant son souverain, dans la ville de Soultaniyé. Il fut présenté par le Vézir comme un littérateur distingué. L'auteur avait prié le ministre de faire en sorte qu'il lui fût permis de lire au sultan une ode qu'il avait composée en l'honneur de ce prince, à l'occasion de son avènement au trône. Le sultan voulut bien l'entendre, et il interrompit plus d'une fois la lecture de cette pièce, pour demander l'explication de termes ou de métaphores qu'il ne comprenait pas. Ces explications lui étaient données par le Vézir ou par le grand juge et même

par l'auteur. Vassaf lut ensuite une ode contenant l'éloge de la ville de Soultaniyé, morceau qui faisait partie de son ouvrage historique. Le sultan qui, pendant ces deux lectures, avait plusieurs fois témoigné son approbation à l'auteur, fut si charmé de son talent, qu'il le fit revêtir d'une de ses robes, et lui donna le titre de *Vassaf-ul-Hazret* ou de panégyriste de sa majesté. Vassaf consacre tout un chapitre à la relation de ce qui se passa dans cette séance royale, où son amour-propre eut tout lieu d'être satisfait.

Le style de Vassaf est poétique a l'excès. Il annonce lui même, dans la préface de sa seconde partie, que son intention, en composant cet ouvrage, n'était pas uniquement de consigner des faits historiques; sinon il se serait contenté de rapporter les événements d'une manière succincte; « mais j'ai voulu, dit-il, que, tout en « retraçant l'histoire de nos jours, ce livre « présentât une collection de beautés littéraires, des modèles de tous les genres d'éloquence, le recueil de toutes les figures de rhétorique; j'ai voulu que les littérateurs les plus « distingués me rendissent la justice de convenir

« que, pour le choix des expressions, l'élégance « des tours, l'à-propos des citations et les orne- « ments du style, aucun auteur ne me surpasse, « ni en arabe, ni en persan; et que même la « comparaison de mon ouvrage avec tout autre « ne peut tourner qu'à ma gloire. On sait que la « rhétorique admet également l'abondance et la « concision; que l'une et l'autre sont louables « selon les cas. La concision, pour sa briéveté « pleine de charmes, est comparable à la nuit qui « comble les vœux de deux amants; mais la pro- « lixité peut aussi plaire comme les longues et « brillantes tresses qui tombent de la tête d'une « belle; c'est pourquoi j'espère que mes lec- « teurs distingués approuveront l'abondance de « mon style. »

En effet, dans l'ouvrage de Vassaf, les faits historiques, pris pour canevas, sont couverts de la plus riche broderie. On a quelquefois de la peine à suivre la marche d'un événement à travers le nuage de métaphores qui l'enveloppe, le grand nombre de vers et de citations dont il est entremêlé. La cadence et les consonnances ajoutent au charme de ce style poétique, où l'auteur s'est plu à répandre les trésors de la

langue arabe, mais qui est d'ailleurs si peu convenable au genre de l'histoire.

Seize ans après avoir présenté son ouvrage au sultan Oldjaïtou, Vassaf l'augmenta d'une cinquième partie, consacrée principalement à l'histoire du règne d'Abou-saïd, jusqu'à l'année 728 (1327-8). Ces cinq parties contiennent des matériaux précieux pour l'histoire de la dynastie mongole en Perse.

DJAMI-UT-TEWARIKH, جامع التواريخ, ou *Recueil d'annales*, par Fazel-Allah Raschid, fils d'Aboul-Khaïr, natif de Hémédan. Ms. persan de la bibl. royale de Paris.

Le premier volume de cet ouvrage est consacré à l'histoire des mongols, et se divise en deux parties. La première contient le dénombrement des peuples nomades de la Tartarie, à l'époque de Tchinguiz-khan, fait mention de leurs tribus, de leurs origines, et désigne les contrées qu'ils habitaient. La seconde, après avoir exposé les traditions recueillies sur l'origine des Mongols et les ancêtres de Tchinguiz-khan, donne l'histoire de ce conquérant, depuis

sa naissance, et celle de ses descendants : en Chine, jusqu'à Timour; en Perse, jusqu'à Old-jaïtou, qui régnaient l'un et l'autre, au commencement du quatorzième siècle. On trouve à la fin de chaque époque, un précis de l'histoire des princes contemporains de l'Asie.

« Jusqu'à présent, dit l'auteur, dans la préface « de ce premier volume, qui fut écrite en 702 « (1302-3), nous n'avions que des relations « très-imparfaites sur les nations de la Mongolie, « sur la filiation de leurs tribus, les événements « de la vie de Tchinguiz-khan et les règnes de ses « successeurs. Ceux qui les ont écrites n'avaient « consulté que des récits populaires, et ils les « arrangent à leur fantaisie. Le peu de faits « qu'ils rapportent sont niés par les princes « tchinguiziens, et par les chefs de la nation « mongole.

« Cependant il existait dans les archives (du « khan mongol de la Perse) des fragments his- « toriques d'une authenticité reconnue, écrits « en langue et en caractères mongols; mais peu « de personnes avaient la faculté de les lire. Pour « mettre ces matériaux à la portée du public, le « sultan Mahmoud Gazan khan voulut qu'ils

« fussent rédigés en un corps d'histoire, et il « confia ce travail, en 702, au plus humble de « ses serviteurs Fazel-Allah, fils d'Ab-oul-Khaïr, « surnommé Raschid le médecin, de Hémédan, « qui reçut l'ordre de consulter, pour compléter « ces matériaux, les savants chinois, indiens, « ouïgours, captchacs, etc., qui se trouvaient « à sa cour, et nommément le grand noyan, gé- « néralissime et administrateur du royaume, « Poulad Tchinksank, qui connaît mieux que « personne au monde les origines et l'histoire « des nations turques, et en particulier celles « des Mongols. Cet ouvrage historique, destiné « à conserver la mémoire de faits importants, « était d'autant plus nécessaire, que peu de per- « sonnes maintenant connaissent ceux qui se « sont passés il y a un siècle, et que la plupart « des jeunes seigneurs mongols ignorent les noms, « la généalogie et les exploits de leurs ancêtres.

« En vertu de cet ordre royal, j'examinai avec « attention et critique les mémoires déposés aux « archives, et, après avoir suppléé à leur insuf- « fisance par les renseignements que me four- « nirent les savants des diverses nations qui se « trouvent à la cour du sultan Gazan, je com-

« posai cette histoire, où j'ai tâché surtout de « mettre de l'ordre et de la clarté. »

Dans une seconde préface, Raschid expose que son travail n'était pas encore achevé, lorsque la mort enleva Gazan, le 11 scheval 703 (4 juin 1304), et qu'il le termina sous le règne de son successeur Oldjaïtou, auquel il crut devoir le « dédier; mais que ce souverain lui ordonna de laisser en tête de son histoire le glorieux nom du sultan Gazan, son frère, sous les auspices duquel elle avait été entreprise.

« Le sultan Oldjaïtou, continue Raschid, prince « qui employait son temps à acquérir d'utiles « connaissances, ayant lu et corrigé mon ou- « vrage, observa qu'il n'existait pas un corps « d'histoire universelle; qu'on ne trouvait pas « même dans ce pays les annales des nations « étrangères, et qu'aucun souverain jusqu'alors « n'avait paru curieux de les connaître; mais « que maintenant la plus grande partie de « la terre étant sous sa domination et celle « des autres descendants de Tchinguiz-khan, « un grand nombre de savants, d'astronomes « et d'historiens chinois, indiens, cachemiriens, « tibétains, ouïgours, arabes et francs, se trou-

« vant réunis à sa cour, et chacun d'eux pos-
« sédant quelque ouvrage historique de son pays,
« il fallait que je fisse un abrégé de l'histoire de
« toutes ces nations, et que je le lui dédiasse; que
« j'y joignisse la description des différents pays
« de la terre, avec des cartes géographiques, et dit
« que ces deux volumes, avec mon histoire des
« Mongols, dont ils seraient le complément, for-
« meraient un ouvrage unique et universel, mo-
« nument glorieux pour sa mémoire.

« Après avoir donc interrogé les hommes les
« plus instruits des diverses nations, et compilé
« leurs ouvrages historiques les plus estimés, je
« composai un second volume d'Histoire univer-
« selle, un troisième de Géographie, et donnai
« à l'ouvrage entier le titre de *Recueil d'Annales.*

« Mais, comme les historiens en général n'ont
« pas été témoins des faits qu'ils rapportent; que
« ceux même qui écrivent l'histoire de leur temps
« doivent la composer sur des récits, et l'on sait
« qu'ils varient dans la même bouche du jour au
« lendemain, on conçoit que l'histoire de tant de
« nations et de temps si reculés ne peut être en-
« tièrement fidèle; que les mêmes faits doivent
« être exposés d'une manière différente, soit que

« l'auteur ait été trompé par la tradition, par les « sources où il a puisé; soit qu'à dessein, il exa- « gère certains faits et en omette d'autres; soit « que, sans vouloir trahir la vérité, il s'exprime « d'une manière inexacte. Un historien qui vou- « drait être parfaitement véridique ne trouverait « donc rien à écrire; mais si, de peur d'errer et « d'être taxé d'infidélité, on s'abstenait de rap- « porter les évènements mémorables, ils seraient « bientôt ensevelis dans l'oubli. Le devoir de l'his- « torien est de puiser l'histoire de chaque nation « dans ses annales les plus estimées, et de con- « sulter ses hommes les plus instruits. Chaque « peuple racontant les faits à sa manière, il y aura « des contradictions; mais qu'on ne les impute « pas au compilateur. Nous autres Musulmans, « par exemple, nous croyons nos traditions plus « certaines que celles des autres nations; on ne « peut cependant pas les faire servir de base à « leur histoire; il faut s'en tenir à ce qu'elles « croient et rapportent elles-mêmes.

« C'est aussi la règle que j'ai suivie, consul- « tant les ouvrages historiques les plus estimés « de chaque nation, et m'instruisant de ses tra- « ditions les mieux constatées; néanmoins je ne

« puis pas me flatter d'avoir atteint le but. Il faut, « pour une semblable entreprise, de vastes et « profondes connaissances, qui me manquent ; « il faut la vigueur du jeune âge et beaucoup de « loisir ; je l'ai commencée au déclin de mes ans, « et à une époque où, occupant le ministère, au- « quel j'avais été élevé, malgré la faiblesse de « mes talents, mon temps était absorbé par les « affaires de l'état. J'espère que mes lecteurs ver- « ront dans ces circonstances, des motifs pour « excuser les erreurs qu'ils pourront trouver dans « cet ouvrage.

« Lorsque le sultan, ajoute Raschid, eut pris « connaïssance de ma préface : *Il est possible*, me « dit-il, *que les faits rapportés dans les histoires « connues jusqu'ici ne soient pas entièrement con- « formes à la vérité ; leurs auteurs sont excu- « sables par les raisons que tu as alléguées, et tu « le seras aussi ; mais, quant à l'histoire des Mon- « gols, depuis Tchinguiz-khan jusqu'à nos jours, « la partie de ton ouvrage qui a pour nous le plus « d'intérêt, jamais personne n'en a écrit de plus « véridique et de plus fidèle, d'après le témoi- « gnage unanime de ceux qui connaissent à fond « l'histoire de mes ancêtres.* »

On voit que cette seconde préface a été faite pour l'ouvrage, lorsqu'il eut été augmenté de deux volumes, par l'ordre d'Oldjaïtou; tandis que la première n'était destinée que pour l'histoire des Mongols, commandée par Gazan. Cette histoire est la seule qui nous fasse connaître les anciens peuples de la Tartarie, les ancêtres de Tchinguiz-khan, et les premières années de la vie de ce conquérant. Elle est très-essentielle sous ce rapport; mais la plupart des faits qu'elle rapporte d'ailleurs, se trouvaient déja dans les premiers ouvrages que nous avons cités. Raschid a beaucoup puisé dans le *Tarikh Djihankuschaï*, et l'a même souvent copié mot à mot. Son histoire est la plus complète, celle où il règne le plus d'ordre et de méthode. Son style a la noble simplicité qui convient au genre historique.

Raschid s'est arrêté à la mort de Gazan-khan; mais son histoire a été continuée par un anonyme jusqu'à la fin du règne d'Abou-saïd, qui mourut en 736 (1335), et fut le dernier souverain de la dynastie de Tchinguiz-khan, en Perse. Le continuateur nous apprend, dans une courte préface, mise en tête du règne d'Oldjaïtou, qu'il avait entrepris ce travail par l'ordre du sultan

Schahroukh (fils et successeur de Tamerlan), qui, ayant parcouru l'histoire de Raschid, désira qu'elle fût complétée par l'addition des règnes d'Oldjaïtou et d'Abou-saïd.

Raschid, d'abord attaché comme médecin au service du sultan Gazan, fut, en 1300, placé par ce souverain à la tête de l'administration de la Perse. A son avènement au trône, en 1304, Oldjaïtou le confirma dans la dignité de vézir, que Raschid conserva pendant le règne de ce prince. Ce fut en 1307 (706) qu'il lui présenta son ouvrage, *Djami-ut-Tévarikh*, et il reçut à cette occasion des marques distinguées de la bienveillance du sultan; mais, au commencement du règne d'Abou-saïd, il subit le sort ordinaire des vézirs sous les souverains mongols. Attaqué par ses envieux, qui surprirent la jeunesse du nouveau prince, ses richesses même, en tentant l'avidité du fisc, contribuèrent à sa perte. Il fut condamné à mort, sur l'atroce accusation d'avoir fait périr Oldjaïtou par le poison; et ce vieillard, distingué par ses vastes connaissances, surtout en théologie, protecteur zélé des sciences et des lettres, après avoir administré la Perse avec sagesse

pendant dix-huit ans, fut coupé par le milieu du corps, le 13 septembre 1318 (718) (1).

KITAB RAOUZAT UL-DJENNAT FI EVSSAF MÉDINET UL HÉRAT, روضات الجنّات فى اوصاف مدينة الهراة, *Jardins des Paradis*, ou *Description de la province de Hérat*, par Moa'yen-ed-din Mohammed El-Esfézari, ou natif d'Esfézar, bourg du district de Hérat. (Ms. persan de la Bibliothèque royale de Paris.)

Cet ouvrage, qui donne la description de Hérat, même celle de tout le Khorassan, et qui trace l'histoire de Hérat, depuis sa conquête par les Arabes jusqu'au temps où vivait l'auteur, renferme des détails sur la dévastation du Khorassan par l'armée de Tchinguiz-khan, et sur les destinées de cette province sous la domination mongole.

Moa'yen-ud-din nous apprend qu'il occupait

(1) On trouve dans les tomes I et V des *Mines de l'Orient*, deux excellentes notices sur la vie et les ouvrages d'Atta-Mélik, de Djouvein, et de Raschid, de Hémédan, par M. Et. Quatremère.

un emploi distingué à la cour du sultan Houssein Bahadour-khan, quatrième petit-fils de Tamerlan, qui, après le meurtre d'Abou-saïd, s'empara du pays de Hérat, dans l'année 873 (1468-9), et qu'il composa cet ouvrage sous les auspices de ce prince, dans la vingt-sixième année de son règne.

Mo'iz-ul-anssab معزّ الانساب, ou *Augustes Généalogies.* (Ms. persan de la Bibliothèque royale de Paris.)

Ce manuscrit contient la généalogie des princes et des princesses de la race de Tchinguiz-khan et de celle de Tamerlan, les noms des femmes et des concubines des souverains de ces deux dynasties, et ceux de leurs principaux officiers. L'auteur anonyme dit qu'il composa ces tables généalogiques en 830 (1427), par l'ordre du khan Schahroukh Bahadour (fils de Tamerlan). La généalogie de Tamerlan se prolonge jusqu'à Bédi'-uz-Zéman, qui mourut en 923 (1517) : ainsi les derniers feuillets ne sont pas du même auteur.

Les ouvrages suivants, relatifs à l'histoire de Syrie et d'Égypte, s'étendent sur les relations et les guerres entre les Égyptiens et les Mongols.

KITAB HUSSN EL-MÉNAKIB ES-SERIÉT, EL MOUNTAZÉ'AT MIN ES-SIRÉT EZ-ZAHIRIYET, حسن المناقب السّرية المنتزعة من السّيرة الظّاهريّة *Des belles qualités de la Royauté, extraites de la Vie de Zahir*, par Schafi et Katib, ou le secrétaire. (Ms. arabe de la Bibliothèque royale de Paris.)

C'est la vie du sultan Ez-Zahir Baïbars, qui régna sur l'Égypte et la Syrie depuis 1260 jusqu'en 1277. L'auteur rapporte, dans sa préface, que le secrétaire privé de ce sultan, nommé Mohi-ud-din Ab-oul Fazel Abd-allah, avait composé une vie de Baïbars, où il rendait compte, pour ainsi dire, jour par jour de ses actions, et se répandait en louanges exagérées sur ses vertus; prolixité qui en rendait la lecture fastidieuse. Il entreprit, à la prière de l'auteur, d'en faire un abrégé, qui est l'ouvrage en question.

TESCHRIF UL-EYIAM U EL-OU'SSOUR, BE SIRÉT ES SOULTAN EL-MELIK EL-MANSSOUR تشريف الايّام والعُصور بسيرة السّلطان المَلِك المنصور, *La gloire des jours et des âges*, ou *Vie du sultan Al-Manssour*. (Ms. arabe de la Biblioth. royale de Paris.)

C'est l'histoire de Calaoun, sultan d'Égypte, qui régna depuis 1280 jusqu'à 1290; mais il manque à ce manuscrit presque toute la première partie et le commencement de la troisième. On ne connaît pas le nom de l'auteur.

TÉVARIKH ES-SÉLATIN, VÉ EL-MULOUK VÉ EL-A'SSAKER, تواريخ السّلاطين و الملوك و العساكر, *Histoire des sultans, des princes et des armées.* (Ms. arabe de la Bibliothèque royale de Paris.)

Ce manuscrit ne contient qu'un fragment de la vie du sultan d'Égypte Aboul-Feth Mohammed, fils du sultan Calaoun; ce sont les évènements des années 704 et 705 (1304 à 1306). Le Dictionnaire bibliographique de Katib Tchélebi nous apprend que l'auteur se nommait Schems-ud-din el Schudja'yi, et qu'il était Égyptien.

EN-NUDJOUM EZ-ZAHIRÉ FI MULOUK MISSR U EL CAHIRÉ, النّجوم الزّاهره فى ملوك مصر و القاهره, *Des Etoiles brillantes, Histoire des rois d'Egypte,* par Djemal-ud-din Ab-oul-Mohassin Youssouf, fils de Tangri-virdi, qui mourut en 815 (1412-3). (Ms. arabe de la Bibliothèque royale de Paris.)

Ces annales commencent à l'année 224 (838), et finissent en 690 (1291).

Fragment de l'*Histoire* de Novaïri. (Ms. arabe de la Bibliothèque royale de Paris.) Ce volume commence au règne du khaliphe Abbasside El-Moktefi-b-illah, qui monta au trône en 289 (901); il contient le reste de l'histoire des khaliphes de Bagdad, détruits en 656 (1258), par Houlagou, ainsi que celle des khaliphes Abbassides d'Égypte et des princes Ommiades d'Espagne.

ES-SULOUK LI MA'RIFET DUVVEL EL-MULOUK, السّلوك لمعرفة دوّل الملوك, *Guide pour la connaissance des Monarchies*, par le scheïkh Taki-ed-din Ahmed el-Macrizi. (Ms. arabe de la Bibliothèque royale de Paris.)

C'est l'histoire de l'Égypte, depuis la destruction de la puissance des khaliphes Fathimites par Saladin, jusqu'à l'année 845 (1441). Elle fait suite à deux autres ouvrages du même auteur, qui contiennent l'histoire de l'Égypte depuis sa conquête par les Arabes. Macrizi, né au Caire, en 766 (1364-5), mourut en 845 (1441-2).

TARIKH UD-DUVVEL, تاريخ الدوّل, ou *Histoire des Monarchies*. (Ms. arabe de la Bibliothèque royale de Paris.)

Cet ouvrage, attribué à Fakhr-ur-Razi, est divisé en deux parties : la première traite de la science du gouvernement; la seconde contient l'histoire abrégée des khaliphes Abbassides et Fathimites. L'auteur, quel que soit son nom, vivait à la fin du treizième siècle.

MESSALIK UL-ABSSAR FI MÉMALIK UL-EMSSAR, مسالك الابصار في ممالك الامصار, *Voyage des yeux sur tous les pays*, par l'imam Schehab-ud-din Ab-oul-Abbass, plus connu sous le nom d'Ebn-el-Omari, parce qu'il descendait du khaliphe Omar. (Ms. arabe de la Bibliothèque royale de Paris.)

Ce volume, le seul de cet ouvrage qui existe à la Bibliothèque de Paris, n'en contient que le 23e livre, qui commence à l'année 541 (1146-7), et finit à 744 (1343-4). Ce sont des annales qui traitent principalement des affaires de la Syrie et de l'Égypte, mais plus en abrégé que l'histoire de Tangri-Virdi et celle de Macrizi.

Ebn-el-Omari servit dans la magistrature, en Syrie et en Égypte, et mourut à Damas, en 749 (1348).

DUVVEL UL ISLAM, دوّل الاسلام, *Des Monarchies mahométanes*, par le scheïkh Schems-ud-din ez-Zéhébi. (Ms. arabe de la Bibliothèque de Leyde.)

Cet ouvrage est divisé en deux parties : la première commence à Mahomet, et finit avec le règne du khaliphe El Moctédi, mort en 487 (1094); la seconde se termine à l'année 744 (1343-1344). On y trouve les évènements les plus importants de chaque année de l'hégire, dans le monde mahométan, mais surtout en Égypte et en Syrie. Ces annales ne sont probablement que l'abrégé d'un autre ouvrage du même auteur, intitulé : *Tarikh-ul-Islam*, ou Histoire de l'Islamisme.

RAOUZAT US-SAAF, روضة الصّفا, *Jardin de plaisance*, par Mirkhoud. (Ms. persan appartenant à l'auteur.)

Le cinquième tome de cette histoire universelle, qui est assez connue, traite de l'histoire des Mongols, d'après le *Djami-ut-Tévarikh*, le *Tarikh Djihankuschaï* et le *Tarikh Vassaf*. Ces trois ouvrages sont également les sources où les autres auteurs mahométans, postérieurs au trei-

zième siècle, ont puisé ce qu'ils rapportent de Tchinguiz-khan et de ses successeurs.

TARIKH MOUNNÉDJIM-BASCHI, تاريخ مُنَجِّم باشى, *Histoire du chef des astronomes.* (Ms. turc appartenant à l'auteur. Deux vol. in-4°.)

C'est la traduction turque d'une histoire universelle en arabe, par le dervisch Ahmed Efendi, chef des astronomes et des astrologues de la cour du sultan othoman Mohammed IV, qui monta au trône en 1058 (1648-9). Elle se termine par l'histoire de la maison othomane, jusqu'à l'année 1093 (1682). Cette traduction fut entreprise dans l'année 1132 (1719 à 1720), par Ahmed ben Mohammed Nédim, sous les auspices du grand-vézir Damad Ibrahim Pascha.

TARIKH CAPTCHAC-KHANI, تاريخ قبجاقخانى, ou *Histoire*, par Captchac-khan. (Ms. persan de la Bibliothèque royale de Paris.)

C'est un abrégé bien sec de l'histoire universelle des Mahométans, jusqu'à l'année 1138 (1725-6), dédié à Seïf-ud-devlé Abd-oul Samed khan, prince de Lahaur.

La carte d'Asie, placée en tête de cette Histoire, a été dressée par M. le chevalier Lapie, d'après les meilleurs matériaux connus. L'Asie-Mineure, la Perse et les contrées intermédiaires entre ce royaume et l'Inde sont extraites d'un grand travail qui, pendant plus de dix ans, a été l'objet constant des études de cet habile géographe, et pour lequel il a fait usage d'une immense quantité d'itinéraires. L'Inde est extraite de la grande carte d'Arrowsmith et de plusieurs cartes particulières. L'Asie centrale est le résultat de plusieurs itinéraires, combinés avec les cartes russes : on se contentera de citer celui de Caschmir à Taraz, par Badakhschan et Khodjend, qui a jeté un grand jour sur des régions jusqu'ici presque inconnues. La Sibérie est extraite de plusieurs cartes russes, entre autres de celle de Kolyvan, qui a été rectifiée au moyen de quelques itinéraires. Le vaste empire de la Chine est extrait des cartes chinoises, appuyées sur un bon nombre d'observations astronomiques, et considérablement améliorées, à l'aide de nombreux itinéraires. Enfin, toutes les côtes ont été appuyées sur les observations astronomiques les plus récentes, et l'on a fait usage de tous les relevés qui ont été publiés.

Les limites entre les divers états de l'Asie au commencement du treizième siècle, ont été tracées d'après les indications de l'histoire. Il n'existe d'incertitude qu'à l'égard du Tubbet; on ne sait pas positivement s'il faisait partie, à cette époque, de l'empire Hia ou Tangoute. Il y a trois villes dont la position, faute de notions suffisantes, n'a pu être marquée qu'approximativement: c'est Bischbalik, Cayalik, et Almalik.

HISTOIRE
DES MONGOLS.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

Nations nomades de l'Asie centrale.—Anciennes monarchies turques et tatares.— Leurs relations avec l'empire chinois. — De l'Asie centrale au commencement du treizième siècle.—Peuples de race tatare à cette époque, et régions qu'ils habitaient.— Leurs mœurs.

La partie centrale de l'Asie, bornée au nord par des chaînes de montagnes qui la séparent de la Sibérie; au midi, par la Corée, la Chine, le Tibet, le fleuve Sihoun et la mer Caspienne; cette zône immense qui s'étend depuis le Volga jusqu'à la mer du Japon, a été habitée, de temps immémorial, par des nations nomades appartenant à trois races distinctes, qu'on peut désigner par les noms génériques de *turque*, *tatare* ou *mongole* et *toungouse* ou *tchourtché*. Cette

division est indiquée plus encore par la différence des idiômes de ces peuples que par celle de leurs traits physiques.

L'histoire de la Chine (1) fait mention, dans les âges les plus reculés, des habitants nomades de l'Asie centrale, sous le nom de *Barbares du Nord.* Elle a conservé la mémoire des principales révolutions qui ont agité cette partie du globe, et des empires qui s'y sont élevés successivement. La première puissance barbare, signalée dans les annales chinoises, est celle des *Hiong-nous*, qui subsista jusqu'à l'année 93 de J.-C. Ce fut pour garantir la Chine des incursions de ces nomades, que fut élevé, près de deux siècles et demi avant notre ère, le mur fameux qui embrasse tout le nord de ce vaste empire. A la domination des *Hiong-nous* succéda celle des *Sien-pis*, qui finit vers l'an 233. Les *Topas* ou *Sotous* devinrent ensuite les maîtres de la Tartarie et même de la Chine septentrionale. Au commencement du cinquième siècle

(1) Les livres chinois seraient plus précieux pour l'histoire et la géographie de l'Asie centrale, si les noms étrangers de nations, d'hommes et de lieux, n'y étaient pas tellement défigurés, par l'imperfection de l'écriture chinoise, qu'il est le plus souvent impossible de s'y reconnaître.

s'éleva la puissance des *Géougens*, qui fut détruite au bout de cent cinquante ans par celle des *Turcs*, dont l'empire s'étendait de l'Océan oriental à la mer Caspienne, de la Chine et du Tibet à la mer Glaciale; mais il fut renversé, en 744, par les Chinois, alliés aux *Ouigours* et à d'autres nations voisines. Les *Ouigours* devenus puissants depuis cette époque, durent céder, en 848, aux armes des *Kirguises*.

Au commencement du dixième siècle, les *Khitans*, habitants du Leao-tong, pays situé au nord-est de la Chine, se rendirent maîtres de la Tartarie, et peu après, de la lisière septentrionale de la Chine. Leur monarchie fut renversée, en 1125, par les *Tchourchés*, autre peuple nomade qui occupait l'extrémité orientale de la Tartarie. Cette nation conquit le tiers de la Chine, et ses souverains y fixèrent le siége de leur empire, connu sous le nom de *Kin* ou or, qu'avait adopté la dynastie régnante. Il s'étendait, au midi, jusqu'au fleuve Hoaï, qui le séparait de la partie de la Chine restée au pouvoir des empereurs chinois de la dynastie *Soung*; il était borné, à l'est, par la mer du Japon; à l'ouest, par le royaume de Hia ou de Tangoute, qui comprenait une partie du Schen-si; au nord-ouest et au-delà du grand désert Scha-mo, par l'empire du Cara-khitaï. Ses limites se prolongeaient, au

nord, jusqu'au-delà du fleuve Amour et du lac Baïcal, renfermant toute la Tartarie, dont les peuples nomades étaient ses tributaires.

Ces hordes belliqueuses furent, dans tous les temps, le fléau de la Chine. Leurs voisins au nord ne pouvaient pas tenter leur rapacité; la Sibérie n'était habitée que par des peuplades de chasseurs qui parcouraient ses immenses forêts; ainsi, dans le continent de l'Asie, comme dans l'ordre de la civilisation, les peuples pasteurs étaient placés entre ceux qui vivent de la chasse et les nations agricoles. Quand les circonstances favorisaient leur amour du pillage, les pâtres de la Tartarie faisaient des incursions en Chine. Ils avaient ravagé une province, avant que les garnisons se fussent réunies pour les repousser, et ils se retiraient avec leur butin et leurs captifs, à travers le grand désert, où il était difficile de les poursuivre. Jamais le mur construit pour garantir la Chine de leurs irruptions ne put les empêcher d'y pénétrer. Le gouvernement chinois avait coutume de prendre à son service des hordes entières de ces barbares, qui, établies sur les frontières septentrionales de l'empire, étaient chargées de les défendre contre les autres peuples de la Tartarie; mais ce système lui fut souvent funeste. Le plus sûr moyen de se préserver de leurs armes, était d'entretenir la division

parmi leurs chefs, et ce soin faisait le principal objet de la politique chinoise. A la faveur de leurs dissensions, les empereurs de la Chine s'érigeaient en suzerains de ces nations nomades; ils recevaient l'hommage de leurs Tanjous ou Khans, leur conféraient des titres d'honneur, et leur donnaient l'investiture, par un sceau, un diplome, une robe royale, des tymbales et un étendard; mais lorsque ces hordes étaient réunies sous l'autorité d'un chef habile et ambitieux, elles faisaient la loi au souverain de la Chine. Il était obligé d'acheter la paix par un tribut annuel en argent et en soieries; il devait satisfaire l'insatiable avidité des princes tatares; de fréquentes ambassades lui étaient envoyées pour recevoir des présents, et il ne pouvait pas refuser de donner des princesses de sa famille en mariage aux rois de ces nomades (1).

Au commencement du treizième siècle, la partie occidentale de la zône décrite, depuis le fleuve Jénisseï et le Haut-Irtisch, était habitée par des nations turques, telles que les *Kirguises*, *Ouigoures*, *Ogouzes*, *Captchacs*, *Carloucs*, *Can-*

(1) Mailla, *Histoire générale de la Chine*, Paris, 1779, in-4°, tom. II à VIII. De Guignes, *Hist. génér. des Huns*, Paris, 1756, in-4°, tom. I, liv. 1 à 6.

calis, *Calladjes*, *Agatchéris*, etc., peuples qui, depuis plus de cinq cents ans, ont fourni des souverains à la plupart des contrées mahométanes de l'Asie et de l'Afrique. Ses régions les plus orientales, à l'est des monts In-Schan où le fleuve Songar prend naissance, appartenait à des nations de race toungouse, qui possédaient alors la partie septentrionale de la Chine, et dont les descendants sont aujourd'hui les maîtres de cet empire. Les contrées intermédiaires, au nord du grand désert Scha-mo, étaient occupées par des peuples de race tatare, qui, réunis à cette époque sous les étendards de Tchinguiz-Khan, couvrirent de sang et de ruines presque toute l'Asie et la partie orientale de l'Europe.

Ces nations tatares, tributaires de l'empire Kin, avaient entre elles une grande conformité de traits, d'idiomes, de mœurs, d'usages et de superstitions. L'une des plus nombreuses, celle des *Naïmans*, habitait les contrées où coule le Haut-Irtisch et que traverse la chaîne du grand Altaï; séparées à l'ouest, par un désert, du pays des Turcs-Ouïgoures, au nord, par le petit Altaï, du pays des Turcs-Kirguises et Kem-Kemdjoutes, et à l'est par les monts Caracouroum, du territoire des *Kéraïtes*, qui s'étendait jusqu'aux sources

de l'Onan et du Kéroulan (1). Le pays au nord des Kéraïtes appartenait aux *Merkites*. Les *Ouirates* occupaient une contrée arrosée par huit rivières qui forment le Kem, appelé aujourd'hui Jenisseï (2). Les *Tchélaïres* erraient sur les rives de l'Onan et les *Tatares* occupaient les environs du lac Bouyour, vers la frontière du pays des Tchourtchés, nation qui, comme on l'a dit, dominait alors sur une partie de la Chine et sur toute la Tartarie.

La tribu des *Ongoutes* était au service de l'empereur des Tchourtchés et employée à la garde d'une partie de la grande muraille, que les peuples tatares appelaient *Ongou*, d'où elle tirait son nom.

Les *Tangoutes* possédaient une partie du Schen-si, grande province de la Chine occidentale, ainsi que les régions où se trouvent les sources du fleuve jaune, pays qui composaient le royaume de Hia, fondé dans le dixième siècle par un chef de cette nation.

De vastes forêts, à l'ouest du lac Baïcal, étaient

---

(1) Le nom de ce fleuve est toujours écrit *Kélouran* dans le *Tarikh Djihan Kuschaï* et le *Djami-ut-Tévarikh*.

(2) Ces huit rivières sont nommées *Gueuk*, *On*, *Cara*, *Sedi*, *Acraï*, *Aca*, *Tchourtché* et *Tchagan*. Le Kem, ajoute Raschid, afflue dans l'Angara.

habitées par les *Orassoutes*, les *Télengoutes* et les *Keschtimis*, tribus renommées alors pour leur connaissance des simples et leur habileté dans l'art de guérir. Ils avaient pour voisins à l'ouest les Kirguises et les Kem-Kemdjoutes, deux peuples de race turque, et l'Angara bornait leur territoire. Les pays au nord de ce fleuve étaient appelés *Ibir-Sibir*.

A l'est du lac Baïcal habitaient les *Couris*, les *Coalaches*, les *Bouriates* et les *Toumotes*, quatre peuples compris sous le nom de *Bargoutes*, qui désignait la situation de leur pays au-delà de la Sélinga, et il était appelé *Bargoutchin-Tougroum*, parce qu'il terminait, au nord-est, la région occupée par les peuples de race tatare (1). Leurs voisins au nord étaient les *Boulgatchinee*, les *Kermoutchines* et les *Ourianguites*, appelés sylvestres. Ces derniers appartenaient à la race toungouse (2).

On rangeait encore parmi ces peuples les *Sounites*, les *Keurlououtes*, les *Sacaïtes* et les *Cour-*

(1) *Bargoutchin* est le nom d'une rivière qui vient de l'est se jetter dans le lac Baïcal, et le nom de *Tougroum*, qui signifie limites, se conserve dans celui de *Daourie*, que l'on donne au pays situé à l'est du même lac, où demeurent encore des *Bouriates*.

(2) Voyez la note I à la fin du volume.

cans; mais on ne désigne pas les contrées qu'ils habitaient (1).

Enfin la nation *mongole* possédait le pays situé au midi du lac Baïcal; et parmi ses nombreuses tribus, les *Bayaoutes* erraient sur les bords de la Tchida, les *Taïdjoutes*, sur les rives du Selenga, les *Coungcourates*, près de la haute chaîne de montagnes qui séparait le pays des Tatares de celui des Tchourtchés; mais la tribu à laquelle Tchinguiz-khan appartenait, avait son territoire dans les monts *Bergadou* ou *Bourcan-Caldoun*, qui donnent naissance à plusieurs fleuves dont les uns, comme la Toula, se jettent dans le lac Baïcal, et les autres, comme l'Onan et le Kéroulan, vont se perdre dans l'Océan oriental (2).

Ces montagnes et les autres chaînes qui cernent au midi le lac Baïcal, sont hérissées de rochers mousseux, dont les fentes laissent croître

(1) Dans le dénombrement des nations tatares et turques, qui précède l'histoire de Tchinguiz-Khan dans le *Djami-ut-Tévarikh*, il est fait mention d'un peuple nommé *Tekrines* ou *Mekrines*, qui n'était ni ouigour ni mongol, c'est-à-dire, ni turc ni tatare, et qui habitait un canton très-montagneux de l'Ouigourie.

(2) *Djami-ut-tévarikh*, ou *Collection d'annales*, par le vézir Raschid, de Hémédan, mss. persan de la bibl. royale de Paris. Voyez dans la note II, à la fin du volume, les noms de toutes les tribus mongoles.

quelques arbres, et des glaces éternelles couvrent leurs cimes les plus élevées. Le sol des vallons est en général sablonneux, et les rivières de cette contrée sont bordées de prairies ou de forêts de pins et de bouleaux.

La température de l'air dans la Tartarie est, à cause de la grande élévation du sol, plus rigoureuse que celle des parties de l'Europe placées sous les mêmes parallèles. Les eaux du lac Baïcal restent ordinairement glacées pendant quatre ou cinq mois, et il n'est pas rare de voir le thermomètre centigrade marquer 25° au-dessous du point de congélation. Les aurores boréales y sont fréquentes, ainsi que les orages et les tremblements de terre (1).

La forme du visage de ces peuples de race tatare, assez semblable à celle des Chinois, les faisait aisément distinguer des autres nations de la terre. Des yeux bruns, placés obliquement vers le nez, peu ouverts et comprimés par des pommettes saillantes, de grosses joues, un nez

(1) Pallas, *Voyages*, traduction française. Paris, 1785, tom. I, p. 378; tom. VI, p. 62. Georgi, *Bemerkungen einer Reise im Russischen Reiche*, Pétersb. 1775, in-4°, tom. I, p. 130, et suiv. Du Halde, *Descript. de la Chine et de la Tartarie chinoise*, Paris, 1735, in-folio, tom. IV, p. 20 et 22. Witsen, *Noort en Oost Tartaryen*, 3e édit. Amst. 1785, in-folio, tom. I et II *passim*.

camus, des lèvres charnues, le visage et la tête ronds, le teint olivâtre et le menton peu garni de barbe, tels étaient leurs traits caractéristiques, et tels sont encore aujourd'hui ceux de leurs descendants, les Mongols, les Calmoucs, les Bouriates. Ils avaient en général une stature moyenne, avec de larges épaules et la taille mince à la ceinture.

Ils se rasaient les cheveux au sommet de la tête, en forme de fer à cheval; ils se les rasaient également par derrière; et de ceux qu'ils laissaient croître dans l'intervalle, ils faisaient des tresses qui leur pendaient derrière les oreilles.

Ils se couvraient la tête de bonnets plats, de diverses couleurs, dont le bord était un peu renflé, excepté dans la partie postérieure d'où il tombait un pan long et large d'une palme. Deux cordons fixés au bord de cette coiffure se nouaient sous le menton, et sur ces cordons pendaient deux languettes qui flottaient au gré des vents. Leurs tuniques croisées sur l'estomac et attachées de côté, se serraient au corps avec une ceinture. Ils portaient en hiver deux robes fourrées, l'une avec le poil contre la peau, et l'autre en dehors. Les femmes avaient des coiffures élevées; mais le costume des filles était si semblable à celui des hommes, qu'on pouvait à peine les en distinguer.

Ils habitaient des huttes construites avec des claies de la hauteur d'un homme, posées en cercle et supportant des perches dont l'extrémité était fixée dans un anneau de bois. On couvrait ce mince échafaudage de pièces de feutre liées ensemble, et assujetties par des cordes de crin qui entouraient la hutte. La portière, également en feutre, était toujours placée vers le midi. Le cercle supérieur restait ouvert pour donner passage à l'air et à la fumée du foyer, qui occupait le centre de cette étroite habitation où se tenait toute une famille.

Leurs troupeaux, qui consistaient en chameaux, bœufs, moutons, chèvres, et surtout en chevaux, fournissaient à leur subsistance et composaient toute leur richesse. Leur mets favori était la chair de cheval. Pour conserver les viandes, ils les faisaient sécher en tranches minces, soit à l'air, soit à la fumée de leurs foyers; ils mangeaient d'ailleurs la chair de toutes sortes d'animaux, même de ceux qui étaient morts de maladie, et ils aimaient à s'enivrer avec le lait de jument fermenté et distillé, boisson qui s'appelle *coumiz*.

Leurs troupeaux fournissaient d'ailleurs à presque tous leurs besoins. Ils se vêtissaient de la peau de ces animaux domestiques; de leur laine et de leurs crins, ils faisaient des feutres et des

cordes; de leurs tendons, du fil à coudre ou des cordes d'arc; de leurs os, des pointes de flèches; leur fiente desséchée servait de combustible dans les plaines sablonneuses; du cuir des bœufs et des chevaux, on fabriquait des outres; et les cornes de l'*artac*, espèce de bélier, formaient des vases pour la boisson.

La nourriture de leurs troupeaux obligeait ces peuples pasteurs à émigrer sans cesse. Dès que le district où ils se trouvaient était épuisé d'herbages, on défaisait les huttes, on en chargeait le dos des animaux, qui transportaient aussi les meubles, les ustensiles de ménage, les plus jeunes enfants, et la horde allait chercher de nouveaux pâturages. Chaque tribu avait sa marque particulière, empreinte sur le poil de ses bestiaux. Chacune avait son territoire circonscrit dans de certaines limites, et dont elle habitait les diverses parties, suivant les saisons; au printemps, elle se dirigeait vers les montagnes; à l'approche de l'hiver, elle retournait dans les plaines. Alors même les bestiaux n'avaient d'autre nourriture que celle qu'ils pouvaient trouver, en écartant la neige avec les pieds; mais, lorsqu'une forte gelée avait succédé au dégel, les animaux qui ne pouvaient briser la glace périssaient de faim. Les chevaux, moins exposés à ce danger par la vigueur de leurs

jambes, étaient toujours en grand nombre parmi ces troupeaux, et le soin du haras faisait la principale branche de l'économie tatare.

Ils épousaient autant de femmes qu'ils voulaient ou qu'ils en pouvaient entretenir; et pour obtenir une fille, on donnait à ses parents un nombre convenu de pièces de bétail. Chaque femme avait sa hutte et son ménage séparé. Le fils devait pourvoir à l'entretien des veuves de son père; souvent il les épousait, hormis celle qui lui avait donné le jour. Le frère était également tenu de prendre soin de ses belles-sœurs devenues veuves. Les femmes étaient fort actives; elles partageaient avec leurs maris le soin des troupeaux, faisaient les vêtements, fabriquaient les feutres, conduisaient les chariots, chargeaient les chameaux, et montaient à cheval aussi hardiment que les hommes. Ceux-ci, lorsqu'ils n'allaient pas à la chasse, consumaient la plus grande partie de leur temps dans l'oisiveté, et on leur reprochait, en général, d'être rusés, fourbes, rapaces, malpropres et adonnés à l'ivrognerie, qui, chez eux, ne passait pas pour un vice.

Lorsqu'un individu tombait malade, on plantait une lance devant sa hutte, et personne n'y entrait, excepté celui qui devait le servir. A sa mort, ses parents et ses amis poussaient des

cris lamentables, puis ils se hâtaient de l'enterrer, dans la croyance qu'il se trouvait déja au pouvoir des esprits malins. On plaçait devant lui de la viande et du lait. Ceux auxquels il avait été cher, venaient lui offrir de la nourriture. On immolait, sur le bord de sa tombe, son cheval favori tout sellé, qu'on y déposait avec des ustensiles de ménage, un arc et des flèches, pour servir au défunt dans l'autre monde. Ceux qui avaient assisté à cette cérémonie, passaient entre deux feux. On purifiait de même la hutte du mort et tout ce qui lui avait appartenu, et l'on faisait un repas funèbre en sa mémoire.

Mais les princes étaient placés, après leur mort, sur un siége, au milieu d'une hutte, et devant une table où l'on posait un plat de viandes et une tasse de lait de cavale; on enterrait cette hutte et avec elle une jument et son poulain, un cheval sellé et bridé, ainsi que des effets précieux. On cachait soigneusement cette sépulture, ou bien l'on plaçait des gardes pour en défendre l'approche. La maison du défunt était abattue, et il n'était pas permis de prononcer son nom jusqu'à la troisième génération.

La croyance et les pratiques superstitieuses des peuples tatares avaient la plus grande conformité avec celles des autres nations nomades ou sauvages de l'Asie septentrionale. Ils recon-

naissaient un Être Suprême, qu'ils désignaient ainsi que le ciel, par le nom de *Tangri*. Ils adoraient le soleil et la lune, les montagnes, les fleuves, les éléments. Ils sortaient de leurs huttes pour rendre hommage à l'astre du jour par des génuflexions qu'ils faisaient tournés vers le midi; et ils épanchaient une partie de leurs boissons en l'honneur des corps célestes et des éléments. Leurs divinités étaient représentées par de petites figures de bois ou de feutre, nommées *Ongon*, qu'ils suspendaient aux parois de leurs huttes; ils s'inclinaient devant ces idoles, et leur offraient les prémices de leurs repas, en leur frottant la bouche avec de la viande ou du lait. Ils avaient, d'ailleurs, une foule d'idées superstitieuses, et la mort n'était, selon eux, que le passage à un autre monde, où l'on vivait de même que dans celui-ci. Ils attribuaient leurs maux à l'influence d'esprits malins qu'ils tâchaient de fléchir, soit par des offrandes, soit par l'entremise des *Cames*, ministres de leur culte grossier, qui étaient à la fois magiciens, interprètes des songes, augures, aruspices, astrologues et médecins. Chacun de ces devins prétendait avoir des esprits familiers, qui venaient lui découvrir les secrets du passé, du présent et de l'avenir. Ils les évoquaient par des mots magiques au son du tambourin, s'exal-

taient par degrés, éprouvaient de violents transports, et lorsqu'ils étaient animés par les démons, ils rendaient leurs oracles en faisant des gambades et d'horribles contorsions. On les consultait dans tous les cas de la vie; car on avait en eux une confiance aveugle, qu'ils savaient conserver, lors-même que l'événement démentait leurs prédictions, en alléguant des causes qui mettaient à couvert l'infaillibilité de leur science.

Le genre de vie de ces nomades les rendait singulièrement propres au service militaire. Chez eux, comme chez les animaux sauvages, les organes de l'odorat, de l'ouie et de la vue étaient d'une étonnante finesse. Campés toute l'année, exercés, dès la plus tendre enfance, à monter à cheval, à tirer de l'arc, endurcis aux peines et aux privations, sous un ciel rigoureux, ils naissaient pour la guerre. Leurs chevaux petits et sans apparence, mais excellents pour la course, supportaient la fatigue aussi bien que les intempéries de l'air, et dociles aux mouvements du cavalier, ils pouvaient être dirigés sans frein, lorsque ses mains étaient occupées à tirer de l'arc. A la guerre, chaque homme emmenait plusieurs coursiers; car ces peuples ne combattaient qu'à cheval. Ils se garantissaient le corps par

des armures de cuir. L'arc était leur arme principale. Ils attaquaient de loin, en décochant des flèches, harcelaient, fuyaient et tout en fuyant lançaient des traits; mais ils évitaient, autant que possible, le combat à l'arme blanche. Leurs expéditions se faisaient le plus souvent en automne, parce que leurs chevaux avaient alors le plus de vigueur. Ils campaient en cercle dans le voisinage de l'ennemi, avec leur chef au centre. Une petite hutte, une outre pour le lait et une marmite composaient leur bagage. Ils emmenaient en campagne une partie de leurs troupeaux qui fournissaient à leur subsistance, et ils traversaient les rivières, assis sur des sacs de cuir, remplis de leurs effets et attachés à la queue de leurs chevaux.

Les chefs de tribus prenaient le titre de *Noyan* ou celui de *Taïschi* et obéissaient au roi de la nation; ces dignités étaient héréditaires. Chaque tribu se divisait en compagnies qui avaient leurs commandants, et les hommes qui appartenaient à la même compagnie, campaient toujours emsemble. Ils payaient au Noyan un certain nombre de têtes de bétail par an. Ces chefs, auxquels ils témoignaient une soumission sans bornes, pouvaient d'ailleurs disposer arbitrairement de leurs biens et même de leurs personnes. Organisées comme des armées, les

hordes tatares se faisaient sans cesse la guerre; et lorsqu'elles furent réunies sous un chef, elles conquirent non-seulement l'Asie, mais encore une partie de l'Europe. (1)

---

(1) Voyez les relations des voyageurs qui parcoururent la Tartarie dans le treizième siècle; celle de Carpin, dans Vincentii Burgundi *Speculum*, Venetiis, 1591, in-folio, vol. IV, lib. 29, cap. 71 à 89; celle de Rubruquis, chap. 2 à 10; de Marco Polo, liv. I, chap. 55, 56, 59 et 69, de Jean de Mandeville, chap. 38; et l'*Histoire Orientale* de Haïton, chap. 48, dans la *Collection de voyages*, par Bergeron, La Haye, 1735, 2 vol. in-folio. Les ouvrages des voyageurs modernes, qui ont décrit les mœurs des Mongols, des Calmoucs, et des Bouriates, nous apprennent que ces peuples conservent encore les usages de leurs ancêtres, contemporains de Tchinguiz-Khan. V. Pallas, *Samlungen historischer Nachrichten mongolischen Vœlkerschaften*, Saint-Petersb. 1776 et 1801. 2 vol. in-4°; Georgi, *Bemerkungen einer Reise im Russischen Reiche*, 2 vol. in-4°, et Bergman, *Nomadische Streifereyen unter den Kalmuken*, Riga, 1804, 4 vol. in-8°.

CHAPITRE II.

Anciennes traditions des Mongols. — Ancêtres de Tchinguiz-Khan. — Événements de sa jeunesse. — Il devient le chef de quelques tribus. — Ses premières relations avec le khan des Kéraïtes. — Notice des Kéraïtes. — Expéditions de Témoutchin et d'Oang-Khan contre diverses nations tatares — Inimitiés de ces deux princes. — Défaite de Temoutchin. — Sa retraite à Baldjouna. — Sa victoire sur le khan des Kéraïtes. — Mort d'Oang-Khan. — Victoire de Témoutchin sur les Naïmans. — Soumission des Merkites. — Destruction des Tatars — Incursion dans le pays de Hia. — Notice de ce royaume — Couriltaï et adoption du titre de Tchinguiz-Khan. — Seconde invasion dans le royaume de Hia. — Soumission des Kirguises. — Soumission des Ouïrates. — Expédition contre Goutchlouc et Tocota. — Notice des Ouïgours. — Troisième incursion dans le royaume de Hia.

Les Mongols, ignorant l'art de l'écriture, se transmettaient verbalement les noms de leurs ancêtres, et les faits historiques de leurs tribus. Suivant ces traditions, deux mille ans avant la naissance de Tchinguiz-Khan, les Mongols avaient été vaincus et exterminés par les autres nations de la Tartarie. Il n'échappa du carnage

que deux hommes et deux femmes, qui se réfugièrent dans un pays enfermé par une chaîne de montagnes, appelées *Irguéné-Coun* ou rochers escarpés. Dans cette contrée, dont le sol était fertile, la postérité des deux fugitifs, nommés *Tégouz* et *Cayan* (1), se multiplia promptement et se divisa en tribus. Trop resserrée dans les limites formées par les rochers à pic (2), cette population délibéra sur les moyens de les franchir. Elle avait coutume d'extraire du minérai de fer, de l'une de ces montagnes. On y amassa une énorme quantité de bois, et le feu, attisé par soixante-dix soufflets, ayant fondu la mine, ouvrit un passage à ce peuple nouveau. La mémoire de cet événement était célébrée par les souverains mongols, descendants de Tchinguiz-Khan; dans la nuit qui précédait le premier jour de l'an, des forgerons battaient un fer chaud en présence de la cour, et l'on rendait solennellement des actions de graces aux Dieux. Telle est l'origine du peuple *mongol*, nom qui signifie simple et faible (3).

(1) Cayan signifie torrent.

(2) L'historien Raschid rapporte que des Mongols qui avaient vu les monts *Irguéné-coun*, lui avaient dit qu'ils n'étaient pas très-escarpés.

(3) *Djami ut Tévarikh.* Rubruquis rapporte que Tchinguiz-

Plusieurs des tribus qui sortirent d'Irguéné-Coun, vers le milieu du huitième siècle, et s'établirent sur les bords de l'Onan, du Keroulan et du Tougoula ou Toula, avaient pour chef Bourté-Tchiné (1), dont le huitième descendant, Dounboun-Bayan, laissa, en mourant, une jeune veuve nommée Alancoua, issue de la tribu Courlasse. Plusieurs années après la perte de son époux, Alancoua devint enceinte. Les parents du défunt lui en ayant adresssé des re-

---

Khan avait été forgeron. -- Les anciennes traditions déguisant pour l'ordinaire des faits réels sous des circonstances fabuleuses, il se pourrait que les ancêtres des Mongols eussent été employés par les Chinois aux travaux des mines dans quelque partie de la Tartarie, et qu'ils fussent parvenus à s'affranchir de cette dure servitude, pour mener la vie libre de pasteurs. Près de la rivière Argouna, qui sort du lac Dalaï, et afflue dans l'Amour, est une chaîne de montagnes, nommée aussi Argouna, où se trouvent des mines qui paraissent avoir été abandonnées depuis nombre de siècles. On y voit des puits et de profondes excavations, les débris d'anciens fourneaux, quantité de scories. Elles sont riches en minérai de fer, de plomb argentifère et d'étain. Ces circonstances réunies feraient croire que c'est la contrée dont parlent les traditions mongoles. On trouve quelques détails sur ces anciennes mines dans Witsen, *Noord en Oost-Tartaryen*. tom. I, p. 78, 83 et 311.

(1) Ce nom signifie loup bleu.

proches, elle les assura de son innocence, disant qu'elle voyait en songe toutes les nuits, un rayon de lumière pénétrer dans sa hutte par l'ouverture supérieure et prendre la forme d'un jeune homme (1). Elle mit au monde trois fils, dont le cadet Boudendjer fut le huitième ayeul de Tchinguiz-Khan, et l'on place leur naissance au commencement du dixième siècle. La nombreuse postérité des trois frères forma plusieurs tribus, que l'on distingua des autres branches de la race mongole par le surnom de *Niroun*, qui désigne la pureté de leur origine, et, selon l'expression de Raschid, ils étaient au commun des Mongols ce que la perle est à sa coquille, ce que le fruit est à l'arbre. Cet historien persan ajoute que, malgré le grand nombre de ces tribus, on connaissait l'origine de chacune d'elles, grace au soin avec lequel les Mongols, de même que les Arabes, conservaient la mémoire de leur généalogie, qu'ils faisaient apprendre aux enfants, comme

(1) *Djami-ut-Tévarikh.* C'est une fable que l'on voit souvent reproduite dans l'histoire de l'Asie, pour consacrer la naissance du fondateur d'un empire, du chef d'une dynastie. Raschid, qui écrivait au commencement du quatorzième siècle, dit qu'Alancoua vivait quatre-cents ans auparavant.

ailleurs on leur enseigne les premiers dogmes de la religion (1).

Doutoum-Menen, petit-fils de Boudendjer, mourut jeune, laissant neuf fils de sa femme Monouloun; mais huit de ces enfants et leur mère furent égorgés à la fois par les Tchélaïres. Cette nation venait d'être attaquée sur la rive du Kéroulan par une armée de l'empereur tchourtché, qui en avait fait un grand carnage. Soixante-dix familles tchélaïres, fuyant le fer vainqueur, passèrent sur le territoire de Monouloun; et, pressées par la faim, elles se mirent à arracher des racines (2) dans une prairie où ses fils avaient coutume d'exercer leurs chevaux à la course. Monouloun voulant les empêcher de gâter la surface unie de ce terrain, les Tchélaïres la tuèrent: puis, craignant la vengeance de ses fils, alliés à plusieurs tribus puissantes, ils les massacrèrent, à l'exception du plus jeune, nommé Caïdou, qui parvint à se sauver (3).

Lorsque Caïdou fut en âge de commander, son oncle Natchin détermina plusieurs tribus

(1) Voyez la table généalogique des ancêtres de Tchinguiz-khan, dans la note III à la fin du volume.

(2) « Les racines d'une plante, dit Raschid, qu'on mange dans ce pays là, et qui est appelée *soudoussoun*. »

(3) *Djami-ut-Tévarikh*.

habitant les bords des rivières Bargou et Tchicou à le reconnaître pour leur chef; et Caïdou pouvant alors exercer sa vengeance sur les Tchélaïres, les attaqua, les vainquit, et reçut leur soumission (1).

Caïdou, dont le territoire était situé dans la contrée de Bourgoutchin-Tougroum, à l'extrémité de la Mongolie, laissa trois fils. L'aîné, Baï-Sangcor, fut père de Touménaï-khan, et celui-ci eut neuf fils qui devinrent les souches de nombre de tribus dont la population s'accrut tellement dans l'espace de deux siècles, qu'en l'année 1300 elles comptaient la plupart de vingt à trente mille familles.

Cabel khan, le sixième des fils de Touménaï, fut après lui le chef d'une partie des tribus mongoles. On raconte que ce prince ayant été mandé à la cour de l'empereur tchourtché, l'étonna par son appétit démesuré, et qu'étant un jour pris de vin, il s'oublia jusqu'à porter la main à la barbe de ce monarque. Averti de sa faute, lorsque son ivresse fut dissipée, il en demanda lui-même la punition; mais l'empereur ne fit qu'en rire; et, pour lui prouver qu'il lui pardonnait, il lui donna de riches présents avec la permission de s'en retourner. Néanmoins Cabel était à peine

(1) Mailla, *Histoire de la Chine*, tom. IX, p. 8.

parti, que le souverain de la Chine septentrionale, cédant aux malignes insinuations de ses courtisans, lui dépêcha l'ordre de revenir; sur son refus, les émissaires chinois s'assurèrent de sa personne. Il parvint cependant à leur échapper, se rendit à son habitation, et les officiers de l'empereur y étant arrivés sur ses traces, il les fit tuer.

Cabel khan laissa six fils dont la force et la bravoure leur méritèrent le surnom de *Cayqtes* ou de torrents, qui resta à leur postérité. C'était le nom du peuple qui sortit d'*Irguéné-coun;* mais il s'était perdu lorsque la postérité de Dounboun-Bayan, en se multipliant, eut formé nombre de tribus qui avaient adopté des noms particuliers. Vers cette époque, la guerre éclata entre les Mongols et les Tatares à l'occasion suivante. Saïn-Tékin, beau-frère de Cabel khan, étant tombé malade, on appela pour le guérir un *came* ou magicien tatar, et malgré les sortilèges qu'il mit en œuvre, Saïn étant mort, ses parents coururent après le sorcier qui s'en retournait tranquillement chez lui, et le tuèrent. Aussitôt les Tatares prirent les armes pour venger le meurtre de leur compatriote. On ne dit pas quelle fut l'issue de cette lutte, dans laquelle les fils de Cabel khan se joignirent aux parents de leur oncle maternel; mais quelque temps après, Hem-

bocaï Caan (1), arrière petit-fils de Caïdou, et chef de la tribu taïdjoute, étant allé chercher une femme chez les Tatares, fut arrêté par eux et livré à l'empereur tchourtché, qui, pour venger le meurtre de ses officiers tués par Cabel khan, le fit clouer sur un âne de bois, supplice réservé aux nomades rebelles.

La mort de Hembocaï appelait la vengeance de sa famille. Ses deux fils s'unirent avec Coubilaï, fils de Cabel khan, et avec Yissougaï Bahadour, son petit-fils, et père de Tchinguiz-khan, pour marcher contre les Tchourtchés. Coubilaï qui, surpassant ses frères en force et en valeur, avait succédé à Cabel khan, fut élu chef de cette expédition. Il avait aussi à venger son frère Eukin-Bercan, qui, pris par les Tatares et livré aux Tchourtchés, avait péri de la même manière que Hembocaï. Ainsi Coubilaï, accompagné de plusieurs chefs mongols, parmi lesquels se trouvait Yissougaï-Bahadour, père de Tchinguiz khan, fit une incursion sur le territoire chinois, battit une armée ennemie, et rapporta un riche butin.

Ce Coubilaï devint le héros favori des bardes mongols. Ils vantaient, dans leurs chants, la force de sa voix qui retentissait comme des éclats de

(1) *Caan* et *khakan* ou *khan* étaient chez les Mongols les titres de la royauté.

tonnerre dans les montagnes, et la vigueur de ses mains, semblables à des pattes d'ours, qui rompaient un homme aussi facilement qu'une flèche. Ils contaient que, dans les nuits d'hiver, il se couchait nu près d'un brasier composé de grands arbres, et ne sentait ni les étincelles, ni les tisons qui tombaient sur son corps, prenant ses brûlures, à son réveil, pour des piqures d'insectes. Selon eux, il mangeait par jour un mouton entier et buvait une énorme quantité de liqueur faite avec le lait de jument.

Revenant de son expédition en Chine, Coubilaï s'amusait à chasser avec quelques-uns des siens, lorsqu'il fut attaqué par des guerriers de la tribu mongole de Dourban. Sa faible suite se dispersa; pour échapper lui-même, il entra dans un marais où son cheval enfonça jusqu'au cou, et montant sur la selle, il sauta hors de ce terrain marécageux. Les Dourbans qui arrivèrent alors au bord opposé le voyant à pied, dédaignèrent de le poursuivre, disant : « Que peut « faire un Mongol qui a perdu son cheval. »

Cependant les gens de la suite de Coubilaï avaient répandu la nouvelle de sa mort, et Yissougaï, père de Tchinguiz-Khan était allé porter des mets à sa famille, pour célébrer avec elle le repas funèbre; mais la femme de Coubilaï ne voulut pas croire qu'il eût péri. « Com-

« ment, disait-elle, un guerrier dont la voix « frappe la voûte du ciel, et dont les mains res- « semblent aux pattes d'un ours de trois ans, se « laisserait-il prendre par les Dourbans; il faut « que son retard ait une autre cause, et nous le « verrons bientôt paraître. »

En effet, après le départ de ses ennemis, Coubilaï était retourné au marais, il en avait retiré son cheval par la crinière, et remonté il s'était dit : « Quoi, j'aurai souffert les insultes de « ces lâches, et je reviendrai chez moi sans leur « avoir rien pris! » Il aperçoit un troupeau de juments qui paissaient sur le territoire des Dourbans, saute sur l'étalon, chasse devant lui le haras et arrive à sa demeure tandis qu'on le pleurait.

Bertan-Bahadour, frère de Coubilaï, eut quatre fils, dont le troisième Yissougaï-Bahadour (1), fut élu, à cause de sa valeur, chef des tribus cayates et nirounes, qui composaient sa famille. Il eut beaucoup de guerres avec les autres nations mongoles, avec les Chinois, avec les Tatares. Depuis le meurtre du magicien, qui avait laissé

(1) *Yissoun* ou *Yessou* désigne en mongol le nombre de neuf, réputé heureux chez les peuples turcs et tatares, et peut-être *Yissougaï* veut-il dire le neuvième. *Bahadour* est un surnom qui signifie le Brave en langue turque.

mourir Saïn Tekin, les descendants de Cabel conservaient leur inimitié contre ce dernier peuple. Les Tatares furent vaincus en 1155 par Yissougaï, dans un combat où périrent leurs deux chefs, dont l'un s'appelait Témoutchin-Oga, et au même temps l'une des femmes de Yissougaï, nommée Ouloun-Iga, de la tribu mongole des Olcounoutes, ayant accouché d'un fils, dans un endroit nommé *Diloun-Bouldac*, il lui donna, en commémoration de sa victoire, le nom de Témoutchin (1). C'est cet enfant qui devint dans la suite si fameux sous le nom de Tchinguiz-Khan. On raconte qu'en venant au monde, il tenait un grumeau de sang caillé dans la main droite. Yissougaï, dont le territoire était situé

(1) « On ne sait pas précisément, dit Raschid, le jour et « l'heure de la naissance de Témoutchin; mais comme il est « constaté, dans l'opinion des princes Tchinguiziens, et des « seigneurs mongols, qu'il a vécu 72 années solaires, ou un « peu plus de 74 années lunaires, et qu'il est mort le quinzième « jour du mois d'automne de l'année du porc (Cacaï-Yil) qui « commence en safer 624 (février 1227), qu'on sait d'ailleurs « qu'il naquit également dans l'année du porc (du cycle duo- « dénaire mongol), il s'ensuit que sa naissance doit être placée « dans l'année du porc antérieure de cinq cycles à celle de sa « mort, laquelle a dû commencer au mois de zilcadé 549 « (février 1155). » Cependant l'histoire de la Chine rapporte sa naissance à l'année 1162.

même des pieux dans la laine qui couvrait Témoutchin; mais le tout en vain. Après leur départ, le Seldouze fit monter Témoutchin sur une jument, lui donna de la viande rotie, le munit d'armes et le renvoya chez lui. Cet homme, nommé Schébourgan-Schiré, fut, quelque temps après, obligé de fuir pour se soustraire au ressentiment des Taïdjoutes, et il se rendit auprès de Témoutchin qui n'oublia pas, dans la suite, le service qu'il en avait reçu.

Dans une autre occasion, Témoutchin courut un plus grand danger. Il n'avait auprès de lui que deux de ses amis nommés Bourgoudji et Bourgoul, lorsqu'il rencontra un parti de douze Taïdjoutes. Il s'avance bravement contre ces ennemis; douze flèches partent à la fois; il est atteint à la bouche et à la gorge; la violence de la douleur le fait tomber sans connaissance, et ses deux amis qui accourent, le voient se roulant à terre dans les plus fortes convulsions. Bourgoul fit chauffer des pierres, y jeta de la neige et tint la bouche de Témoutchin exposée à la vapeur qui s'en élevait, afin qu'il évacuât le sang caillé dans sa gorge, ce qui lui facilita un peu la respiration. Comme la neige tombait avec abondance, Bourgoudji tint son manteau à deux mains sur la tête du blessé, et resta dans cette position toute la nuit, ayant de la neige jusqu'à

la ceinture. Au point du jour, on mit Témoutchin à cheval et on le ramena à son habitation. Bourgoudji et Bourgoul furent plus tard récompensés de leur dévouement dans cette circonstance par les priviléges de Terkhan (1). Ceux qui obtenaient ce titre étaient exempts de tout impôt; ils gardaient la totalité du butin qu'ils avaient fait à la guerre; ils avaient en tout temps un libre accès auprès du souverain; quelque délit qu'ils eussent commis, ils ne subissaient aucune peine afflictive, et ces prérogatives s'étendaient jusqu'à leur neuvième génération (2).

Témoutchin, qui devait être le fléau de l'humanité, échappa dans sa jeunesse à beaucoup d'autres périls. Un jour il fut pris par des guerriers de la tribu Merkite; mais il recouvra bientôt sa liberté, moyennant une petite rançon qui fut envoyée par sa famille (3).

---

(1) *Djami-ut-Tévarikh.*

(2) *Tarikh Djihankuschaï*, ou Histoire du conquérant du monde, par Alai-ed-din Djouveïni, manuscrit persan de la Bibl. royale de Paris. Le titre de *Terkhan* était très-ancien chez les Turcs; l'ambassadeur que Mokan, grand khan des Turcs, envoya en 570 à Justin, empereur de Constantinople, avait le titre de Terkhan. Deguignes, *Hist. des Huns*, tom. I, p. 389.

(3) « Il n'était pas alors d'usage, dit Raschid, de tuer ses « prisonniers; on les relâchait pour une faible rançon. »

Dévoré d'ambition, il travaillait à se faire un parti, et il parvint, après beaucoup d'efforts, à réunir quelques tribus sous son commandement. Une victoire qu'il remporta sur les Taïdjoutes fut le premier degré de sa fortune. Averti qu'ils s'avançaient au nombre de trente mille chevaux, pour le surprendre, il rassembla promptement les tribus qui lui étaient soumises, près de la Baldja, petite rivière qui se jette dans l'Onan. Quoique ses forces ne s'élevassent qu'à treize mille hommes, il attendit les Taïdjoutes et les battit; puis il eut la cruauté de faire bouillir ses prisonniers dans quatre-vingt chaudières. Ce succès détermina plusieurs petites hordes à passer de son côté.

Une des tribus de la nation tatare s'étant révoltée en 1194 (590 de l'hégire) contre l'autorité de l'empereur tchourtché, une armée fut envoyée de la Chine pour la réduire, et plusieurs tribus nomades reçurent l'ordre de marcher contre les rebelles. Témoutchin saisit avec joie cette occasion de nuire à un peuple qui était depuis longtemps l'ennemi des Mongols. Il rassembla le peu de troupes qui se trouvaient dans son voisinage, et partant du bord de l'Onan, il fondit sur les Tatares qui fuyaient, tua leur chef, Témoutchin-Soultou, s'empara de leurs bagages et de leurs troupeaux. En récompense de son zèle, le gé-

néral tchourtché Ouanien-Siang (1), lui conféra le titre chinois de *Tchaout-Couri*, qui désignait un des premiers grades militaires. Témoutchin avait alors quarante ans, et c'est là tout ce qu'on sait de la première partie de sa vie (2).

En 1195 (591) Témoutchin attaqua et vainquit Hagambou (3), qui à la tête de la tribu Toungcaïte, branche des Kéraïtes, s'était révolté contre son frère Oang-Khan, roi des Kéraïtes.

L'année suivante, Témoutchin reçut la visite du roi des Kéraïtes, nation nombreuse qui habitait les rives de l'Orcoun et de la Toula, ainsi que le voisinage des monts Caracouroum. Elle se composait des tribus *Tchirkir*, *Toungcaïte*, *Toumaoute*, *Sakiate*, *Eliate* et *Kéraïte*, auxquelles

---

(1) Ce général n'est désigné, dans le *Djami-ut-Tévarikh*, que par le titre chinois de *Tching-sang*, affecté à ceux qui avaient le rang de ministre d'état.

(2) *Djami-ut-Tévarikh*. Mailla, *Hist. de la Chine*, tom. IX, p. 9. Gaubil, *Hist. du grand Genghizcan*, tirée de l'histoire chinoise, Paris, 1739, in-4°, p. 3 et 4.

(3) Le nom propre de ce prince était Kéraïti. Il était le troisième fils de Coudjacour-Bouyourouc khan. Fait prisonnier dans son enfance par les Tangcoutes, il avait demeuré long-temps parmi eux, et acquis une grande considération, qui lui valut le titre de Hagambou. Dans la langue tangcoute, suivant Raschid, *Ha*, signifiait *pays*, et *Gambo*, grand Émir

ce dernier nom était devenu commun depuis leur réunion sous le sceptre de princes issus de la tribu Kéraïte. Cette nation était chrétienne (1); elle avait été convertie au commencement du onzième siècle, par des prêtres Nestoriens (2).

---

(1) *Djami-ut-Tévarikh.*

(2) Voici ce que rapporte à ce sujet, l'histoire des dynasties orientales par Aboulfaradje : « Le patriarche Nestorien Jean « (qui occupa de 1001 à 1012 la chaire pontificale établie à « Bagdad) reçut d'Ébed-Yeschou, métropolitain de Marou, « ville du Khorassan, une lettre conçue en ces termes : *Le roi du peuple appelé Chérith, qui habite l'intérieur de la Turquie, vers le Nord-est, chassant un jour dans certaines montagnes de son pays, couvertes alors de neige, s'égara. Il avait perdu tout espoir de salut, lorsqu'un saint lui apparut et lui dit : Si tu veux croire en Jésus-Christ, je te tirerai de ce péril, en te montrant ton chemin. Le roi lui promit de devenir une brebis du troupeau chrétien ; alors le saint lui servit de guide et le ramena dans la bonne voie. De retour à son camp, le prince interrogea sur les dogmes de leur religion des marchands chrétiens qui séjournaient dans ce pays. Il apprit d'eux qu'on ne pouvait être chrétien sans le baptême ; mais il en reçut un livre d'évangiles auquel il rend hommage chaque jour. Il vient de me faire inviter à me rendre auprès de sa personne ou à lui envoyer un prêtre qui puisse lui donner le baptême. Il m'a interrogé sur le jeûne, disant :* nous n'avons d'autre nourriture que de la viande et du lait; comment donc jeûnerons-nous? *Il ajouta que deux-cent-mille individus étaient prêts à suivre son exemple.* « Le patriarche manda en réponse au métropolitain « d'envoyer au dit roi deux prêtres et diacres, munis de

Long-temps auparavant le christianisme avait pénétré dans ces régions orientales. Une inscription lapidaire qui fut déterrée en 1625, près de Si-gan-fou, capitale du Schen-si, province de la Chine, et qui porte la date de 781, atteste que des missionnaires syriens, de la secte de Nestor, s'établirent en Chine dès l'année 635 (1). Protégé des souverains de cet empire, le christianisme y fit des progrès; les églises s'y multiplièrent et des évêques syriens furent préposés à la direction de ces nouvelles communautés. L'histoire ecclésiastique orientale nous apprend que, sous le pontificat de Timothée, qui occupa de 778 à 820 le siége patriarcal des Nestoriens établi alors en Assyrie, des missionnaires furent envoyés jusqu'aux extrémités de

---

« vases sacrés pour baptiser tous ceux qui voulaient se con-
« vertir, et leur enseigner les rites des chrétiens; qu'ils de-
« vaient leur prescrire l'abstinence de la viande en carême;
« mais leur permettre l'usage du lait, puisqu'ils disaient
« n'avoir point, dans leur pays, d'aliments pour le jeûne. »
Aboulfaradje rapporte cet événement à l'année 398 de l'hégire (1007). Marès, auteur syriaque, raconte le même fait dans la vie du patriarche Joseph. *Assemani*, Bibl. orient., Romæ, 1719, in-f°, tom. III, p. 484.

(1) Voyez la traduction de cette inscription à la fin de la Bibliothèque orientale de D'Herbelot.

dans les hautes montagnes *Bourcan-Caldoun*, d'où sortent les fleuves Onan, Kéroulan et Toula, eut d'Ouloun-Iga, trois autres fils, nommés Tchoutchi, Catchoun et Témougou. Sa postérité fut distinguée des autres Cayates par le surnom de *Bourtchoukin* (1) qui signifie *aux yeux gris-bruns*.

A la mort d'Yissougaï, Témoutchin n'étant âgé que de treize ans, fut abandonné par les tribus *nirounes*, soumises à son père. Elles ne voulurent pas obéir à un enfant, et passèrent sous les drapeaux d'Yargoutaï, arrière-petit-fils de Caïdou-Khan, l'un des chefs de la tribu taïdjoute, la plus puissante parmi celles qui composaient la nation mongole. La veuve de Yissougaï monta à cheval, prit en main l'étendard à queue de bœuf, *toug* (2), se mit à leur poursuite et leur livra un combat;

(1) D'après l'explication de ce mot donnée par Raschid, il signifie *aux yeux gris tirant sur le roux*. Cet auteur ajoute que les fils de Yissougaï Bahadour et leurs descendants avaient la plupart les yeux de cette couleur, et le teint olivâtre, ce qu'on attribue à leur extraction de l'être lumineux que voyait Alancoua, et qu'elle avait dépeint avec des yeux et un teint semblables.

(2) Cet étendard et le nom de Toug ont été empruntés des Chinois par les peuples tatares et turcs. Voyez *Recherches sur les langues tartares*, par M. Abel Remusat, tom. I, p. 303.

mais elle n'en put ramener qu'un petit nombre.

Ainsi, lorsqu'il atteignit l'âge viril, Témoutchin n'avait que peu d'adhérents. Il tomba un jour au pouvoir d'Yargoutaï, qui était surnommé *Kereltouc*, ou le Haineux; et ce chef des Taïdjoutes, pour mieux s'assurer de sa personne, lui fit mettre la cangue, instrument de gêne qui consiste dans deux planches échancrées d'un côté, que l'on place sur les épaules du prisonnier, et qui, en se joignant, lui emboîtent le cou. On raconte que Témoutchin était servi, dans sa captivité, par une vieille femme, qui lui peignait les cheveux, et avait le soin de lui mettre des morceaux de feutre aux endroits où la cangue lui écorchait le cou. Il trouva le moyen de s'évader et alla se cacher dans un petit lac, faisant plonger sa cangue et ne tenant hors de l'eau que ses narines. Les Taïdjoutes vinrent le chercher en ce lieu sans pouvoir le découvrir; mais il fut aperçu par un Seldouze, qui se trouvait au milieu d'eux, et cet homme résolut de le sauver. Dès que ses compagnons se furent éloignés, il retira de l'eau le jeune Témoutchin, le délivra de la cangue qui pesait sur ses épaules, et le conduisit à son habitation, où il le cacha dans un chariot chargé de laine. Ceux qui le cherchaient, après avoir vainement battu les environs, vinrent à la demeure du Seldouze, la visitèrent avec soin, enfoncèrent

l'Asie. Timothée fit même inviter le khacan des Turcs à embrasser la religion chrétienne (1).

Marcouz-Bouyourouc (2), aïeul d'Oang-Khan, fait prisonnier par Naour-Bouyourouc, souverain de la nation tatare, et livré à l'empereur de la Chine septentrionale, avait péri cloué sur un âne de bois. Sa veuve résolue de venger sa mort, alla trouver Naour, sous le prétexte de lui rendre hommage, lui amenant en offrande, cent moutons, dix juments et cent outres qui paraissaient remplies de *coumiz*, mais qui contenaient chacune un homme armé. Ces gens sortirent au milieu d'un festin donné à la princesse, et se joignant à sa suite, tuèrent le khan tatare avec tous ceux de sa nation qui se trouvaient présents.

Marcouz avait laissé deux fils, Coudjacour-Bouyourouc et Kourkhan; le premier lui succéda. A sa mort, Togroul (3), l'un de ses six

(1) *Assemani*, Bibl. orient., tom. III, p. 477 et 482.

(2) *Marcouz* est, sans doute, le nom chrétien de Marc. *Bouyourouc* est un mot turc, qui signifie commandant, *imperator*.

(3) « Togroul, dit Raschid, est le nom d'un oiseau que « personne n'a jamais vu, mais qui est aussi fameux chez ces « peuples (les Turcs et les Mongols) que l'*anca* dans l'occi- « dent (de l'Asie). On dit qu'il ressemble au vautour; qu'il « a des serres aussi dures et tranchantes que l'acier, et que

fils, s'assura de l'autorité suprême, par le meurtre de deux de ses frères et de plusieurs neveux, et reçut de l'empereur son suzerain le titre chinois d'*Oang* (1) ou de prince, auquel il ajouta celui de khan; mais son oncle Kourkhan, qui s'était réfugié auprès d'Inandje, chef de la nation voisine des Naïmans, l'arma en sa

---

« dans un seul choc il tue deux ou trois cents autres oiseaux. « Ceux qui racontent ce fait ajoutent qu'ils y croient, quoi- « qu'ils n'en aient pas été témoins, parce que les chasseurs « et les nomades ont souvent vu tomber de l'air, à la fois et « au même endroit, jusqu'à deux et trois cents oiseaux de « diverses espèces, qui tous avaient la tête séparée du corps, « l'estomac fendu et les pattes brisées; d'où l'on a conclu « qu'ils n'avaient pu être tués que par un volatile d'une force « extraordinaire, et dont les serres devaient être extrême- « ment acérées. »

(1) Ce titre de *Oang*, que les chrétiens occidentaux auront pris pour le nom de Johan, joint à la circonstance de la religion des Kéraïtes, aura sans doute donné lieu à la fable du prêtre Jean. Rubruquis rapporte, chap. 19, que lorsqu'il traversa le pays des Kéraïtes (en 1253), on y parlait beaucoup du prêtre Jean; mais que personne ne savait qui il était, excepté quelques nestoriens. Puis il dit qu'il était frère d'Oang-khan, et lui avait succédé, après sa mort, dans le commandement de la nation kéraïte. Or, ce prince n'eut pas de successeur. Suivant Marco Polo, chap. 51, c'était Oang-khan lui-même que l'on appelait communément le grand prêtre-Jean. Nous écrirons le nom de ce prince *Ong-Khan*, comme le *Djami-ut-Tévarikh*.

faveur, vainquit Togroul, et prit le commandement des Keraïtes. Togroul rechercha la protection d'Yissougaï, père de Témoutchin; avec son assistance, il mit en fuite Kourkhan qui se retira dans le royaume de Caschi ou Tangcoute, et ne reparut plus.

Après avoir régné longues années, Togroul-Ong-khan avait été dépossédé par son frère Ergué-Cara, soutenu des Naïmans. Il se réfugia sur le territoire du Cara-Khitaï, situé à l'occident de la Tartarie; mais il implora vainement le secours du souverain de cet empire; dénué de ressources, il mena plusieurs années une vie errante, n'ayant pour tout bien, que quelques chèvres, dont le lait lui servait de nourriture. Enfin, sur la nouvelle que le fils de son ancien ami Yissougaï, se trouvait à la tête de plusieurs tribus, il résolut d'aller le joindre. Il arriva en 1196 (592), auprès du lac Keussugu, d'où il se fit annoncer à Témoutchin, qui partit des bords du Haut-Keroulan pour aller à sa rencontre. Ong-kan lui dit qu'il était affamé; le chef mongol leva une contribution de bétail sur ses vassaux, et lui en livra le produit. L'automne suivant, il lui donna une fête, et lui promit de le regarder désormais comme son père, en considération de l'ancienne intimité d'Ong-khan avec Yissougaï; ces deux chefs s'é-

taient jurés, en buvant, une amitié éternelle, ce qui, chez les Tatares, s'appelait devenir *anda* (1).

Au printemps de l'année 1197 (593), Témoutchin et Ong-khan marchèrent contre la tribu Bourkine, dont une partie avait été précédemment détruite par le prince mongol, et prirent ses deux chefs, Satcha-Béigui (2) et Taïdjou. Vers l'automne, les deux alliés firent une expédition contre les *Merkites*. Cette nation nomade, qui s'appelait aussi *Oudouyoute*, se composait des quatre tribus *Ohoz*, *Modon*, *Toudacalin* et *Djioun*, toutes soumises au bey Tocota. Une de ces tribus fut battue près de la rivière Mandja, entre la source du Kéroulan et la Sélinga, et Témoutchin abandonna au prince Kéraïte tout le butin enlevé à la suite de cette victoire. L'année suivante, Ong-khan, dont les affaires se rétablissaient par l'assistance de Témoutchin, put réunir assez de monde pour faire sans lui une

(1) *And* signifie serment en turc, et les Othomans disent encore aujourd'hui *and itchmek*, ou boire le serment, pour *prêter serment*.

(2) *Beigui* est le même titre que Beg ou Bey chez les Turcs. Il se donnait aussi aux femmes. Selon M. Abel Remusat, il vient du chinois *pé*, qui veut dire *prince*. Voyez *Recherches sur les langues tartares*, tom. I, p. 303.

nouvelle campagne contre les Merkites. Tocota fut obligé de se sauver dans le pays appelé Bargoutchin. Les familles et les troupeaux du peuple vaincu tombèrent au pouvoir d'Ong-khan; il ne donna rien de ces dépouilles au chef mongol, qui n'en conçut néanmoins aucun ressentiment (1).

En 1199 (595), ils marchèrent ensemble contre les Naïmans. Après la mort d'Inandje-Belga-Boucon-khan (2), chef de cette nation, ses deux fils, Bouyourouc et Taï-Boca, s'étaient brouillés pour la possession d'une concubine de ce prince; le premier s'était retiré avec les tribus qui suivaient son parti, dans les monts Altaïs. Témoutchin et Ong-khan profitant de cette division pour attaquer Bouyourouc, lui enlevèrent beaucoup de monde et de butin. Le prince naïman se réfugia dans le pays de Kem-Kemdjoute, dépendant des Kirguises; mais un de ses généraux, Saïrac, surnommé *Gueugussu* ou l'Enroué, vint l'hiver suivant fondre sur ses

(1) *Djami-ut-Tévarikh.*—Mailla, *Hist. de la Chine*, t. IX, p. 9 à 20.—Gaubil, *Hist. du grand Genghiscan*, p. 5.

(2) *Inandje* est un mot turc qui signifie *croyant;* Belga, un titre, et *Boucou-Khan*, le nom d'un ancien roi des Ouïgours, qui se rendit fameux par ses conquêtes. (*Djami-ut-Tévarikh.*)

ennemis, avec un corps de troupes. La nuit sépara les combattants. Ils campèrent sur le champ de bataille, prêts à recommencer la lutte au point du jour. Alors, Tchamouca, surnommé *Satchan*, ou le Rusé, chef de la tribu mongole des Councourates, envieux de Témoutchin, sut exciter contre lui de tels soupçons dans l'esprit d'Ong-khan, que le prince kéraïte, après avoir fait allumer de grands feux, décampa secrètement. Cette défection inopinée obligea Témoutchin à la retraite et il revint à sa résidence de Sari-Kihar (1).

Saïrac se mit à la poursuite des Kéraïtes, leur fit beaucoup de prisonniers, et pénétra jusque sur le territoire d'Ong-khan. Ce prince détacha contre l'ennemi son fils Ilco Singoun (2), et demanda du secours à Témoutchin, qui fit aussitôt partir des troupes sous les ordres de Bourgoudji, Mocali, Bouroucoul et Tchilaocan. Avant leur arrivée, Singoun fut battu; mais ces quatre capitaines attaquèrent les Naïmans, les mirent en fuite, et reprirent ce qu'ils avaient enlevé en prisonniers, en effets et en bétail. Le tout fut rendu à Ong-khan par ordre de Témoutchin. En

(1) *Kihar* signifie *plaine* en mongol.

(2) Selon Raschid, *Singoun* veut dire en chinois *fils de seigneur.*

reconnaissance de ce service, le prince Kéraïte donna à Bourgoudji, qui commandait en chef les troupes mongoles, un habillement et dix grandes coupes d'or.

Dans une entrevue qui eut lieu, au printemps de 1200 (596), entre Ong-khan et Témoutchin à Sari-Kihar, ces princes résolurent de marcher contre les Taïdjoutes, qui, à la prière de Tocotà, chef des Merkites, s'étaient réunis, pour venger sa défaite, en un lieu nommé Onan, situé dans le grand désert. Les Taïdjoutes furent battus et dispersés; ils perdirent deux de leurs chefs, Coudoudar et Yargoutaï. Ce dernier périt de la main de Tchilaocan, fils du Seldouze Schebourgan-Schiré.

Cette nouvelle victoire augmentant les alarmes que les autres tribus mongoles avaient déja conçues pour leur indépendance, les porta à s'unir entre elles pour s'opposer à la puissance croissante de Témoutchin. Les hordes Kiguine, Saldjoute, Dourban, Councourate et l'une des tribus tatares, s'étant réunies, fortifièrent leur alliance par le serment le plus sacré chez ces peuples. Les chefs de ces tribus frappèrent en même temps de leurs sabres un cheval entier, un taureau, un bélier, un chien et un bouc, en proférant ces paroles: *Ciel et terre, écoutez nos serments; nous jurons par le sang de ces animaux, qui sont les*

chefs de leurs races, que nous voulons mourir comme eux, si nous violons nos promesses. Ils étaient convenus d'attaquer Témoutchin et Ong-khan. Ceux-ci, avertis en secret de leur dessein par Dy, noyan ou chef des Councourates et beau-père de Témoutchin, partent du bord du lac Courtoun, voisin de l'Onan, rencontrent ces tribus près du lac Bouyour, et les dispersent après un combat opiniâtre (1). On voit qu'à cette époque Ong-khan était replacé à la tête de la nation kéraïte, sans que l'histoire rapporte comment cette révolution s'était opérée. Son frère Hagambo s'entendit avec quatre généraux pour s'en défaire. Ce complot ayant été découvert, il se réfugia auprès de Tayang, khan des Naïmans.

Plusieurs chefs aspiraient alors au commandement des Mongols. Ces compétiteurs étaient Satcha, prince de la tribu des Sayates-Bourkines, Tchamouca, chef de la tribu des Djadjerates, Tchoutchi, frère de Témoutchin, Elac-Odour, merkite, enfin Témoutchin, qui, plus habile ou plus heureux que ses rivaux, finit par les détruire, hormis son frère.

En 1201 (597), les tribus mongoles des Councourates, Enkirasses, Couroulasses, Kiguines et

(1) *Djami-ut-Tévarikh.* Mailla, *Hist. de la Chine,* tom. IX, p. 21 et suiv.

Saldjoutes s'étant assemblées sur le bord du fleuve Kem, élurent pour leur chef Tchamouca, et lui déférèrent le titre de Gour-khan, qui signifie grand khan. Cet acte fut immédiatement suivi d'une ligue contre Témoutchin, et le serment qui la scella était conçu en ces termes : *Que celui qui violera cette alliance soit emporté comme cette terre par les eaux du fleuve, ou taillé en pièces comme ces branches.* En même temps ils firent ébouler avec leurs pieds de la terre dans la rivière, et frappèrent les arbres de leurs sabres. Ils marchèrent ensuite pour attaquer leurs ennemis; mais Témoutchin ne se laissa pas surprendre. Instruit de leur dessein par un individu de leur parti, il s'avança à la rencontre de Tchamouca, et le battit à Yédi Courcan.

Au printemps de l'année 1202 (598), Témoutchin partit des bords de la rivière Olcouï pour attaquer les Tatares. Cette nation, qui habitait près des frontières de l'empire tchourtché, se composait alors de soixante-dix mille huttes ou familles. Elle habitait le pays qui environne le lac Bouyour, et se divisait en six tribus nommées *Toutoucalioutes*, *Iltchi*, *Tchagan*, *Coutin*, *Térates* et *Tercouï*, qui avaient chacune leur chef particulier, et se faisaient sans cesse la guerre pour se piller mutuellement. Il régnait une grande animosité entre eux et les Mongols. Té-

moutchin attaqua dans cette expédition les Tatares Iltchi et Tchagan, qui furent vaincus. Il avait défendu, avant la bataille, qu'aucun individu de son armée ne s'occupât à butiner, promettant qu'après la victoire les dépouilles de l'ennemi seraient partagées avec équité. Ses oncles Codjer et Daritaï et son cousin Altan ayant désobéi, Témoutchin leur fit prendre le butin qu'ils avaient fait, et lors de la distribution il ne leur donna rien. Cet acte de sévérité lui aliéna l'affection de ces trois chefs, qui, par les mauvais services qu'ils lui rendirent auprès d'Ong-khan, firent bientôt éclater une rupture entre ces deux princes.

Après leur défaite, les tribus mongoles qui obéissaient à Tchamouca, avaient élu pour leur chef, le prince naïman Bouyourouc, qui avait à se venger d'Ongk-han et de Témoutchin. Ils furent joints par les Merkites et les Ouirates, et marchèrent en automne contre les deux princes alliés qui, sur la nouvelle de leur approche, quittèrent la rive de l'Olcouï pour se retirer vers les monts Caraoun-Tchidoun (1), voisins de la grande muraille. Leurs ennemis les y suivirent, et s'étant engagés dans ces montagnes,

(1) C'est probablement le nom mongol des monts appelés par les Chinois *In-Schan*, qui bordent le nord de la Chine.

ils y furent maltraités par des tourbillons de neige et par un froid si rigoureux, que beaucoup d'individus eurent des membres gelés. Dans les ténèbres de la nuit qui survint, les hommes et les chevaux roulaient au fond des précipices. L'armée, lorsqu'elle put sortir de ces défilés, se trouva en si mauvais état, qu'elle renonça à la poursuite de l'ennemi. Alors Tchamouca, après avoir pillé les bagages de quelques tribus de son parti, passa du côté d'Ong-khan. Ce prince et Témoutchin allèrent hiverner à Itcha-Coungour, non loin des monts Caraoun-Tchidoun, dans un désert où la neige suppléait au manque d'eau. C'est là que Témoutchin demanda Tchaour-Beïgui, fille d'Ong-khan, en mariage pour son fils aîné Tchoutchi, et que le prince kéraïte voulut faire épouser à Cousch-Boca, fils de Singoun, Fotchin-Beïgui, fille de Témoutchin; mais cette double alliance n'eut pas lieu, ce qui fit naître de l'inimitié entre Ong-khan et le chef mongol.

Tchamouca qui, par ses artifices et ses intrigues, était le plus dangereux adversaire de Témoutchin, l'accusa auprès de Singoun d'entretenir des intelligences secrètes avec Baï-Toca, khan des Naïmans, qui était l'ennemi des Kéraïtes. Ils convinrent de chercher l'occasion de

le tuer, et n'eurent pas de peine à faire entrer dans ce complot deux chefs de tribus mongoles et les trois parents de Témoutchin qui voulaient se venger de ce qu'il leur avait repris leur butin. Singoun persista dans son dessein, malgré la désapprobation de son père. Pour se saisir de la personne de son ennemi, feignant de consentir à la demande faite par Témoutchin de la fille de Singoun pour son fils Tchoutchi, il lui envoya un officier chargé de l'inviter à se rendre dans son camp pour célébrer cette noce. Témoutchin se mit en route, mais s'étant arrêté en passant chez Minguélik-Itchiga, qui avait épousé sa mère, celui-ci le dissuada de ce voyage, et Témoutchin retourna sur ses pas.

Après avoir échoué dans sa première tentative, Singoun résolut au printemps de 1203 (309), de fondre à l'improviste sur Témoutchin, qui fut instruit de ce nouveau projet. L'un des principaux officiers d'Ong-khan, de retour dans sa tente, racontait à sa femme et à son fils la résolution qui venait d'être prise; son récit fut entendu par deux de ses pâtres qui étaient venus lui apporter le lait de ses troupeaux; ils convinrent d'aller avertir le khan mongol du péril qui menaçait sa vie. Aussitôt Témoutchin leva son camp et s'éloigna; à peine était-il arrivé à Calaït-

chin-Alt, sur la frontière des Tchourtchés, qu'il vit paraître les troupes d'Ong-khan. Il accepta le combat ; malgré l'infériorité de ses forces, il enfonça deux tribus kéraïtes; il perça même jusqu'aux gardes-du-corps d'Ong-khan, et Singoun fut blessé d'un trait au visage. Néanmoins, après beaucoup d'efforts, contraint de céder au nombre, Témoutchin chercha son salut dans la fuite. Abandonné pour lors de la plus grande partie de ses troupes, il se retira dans le grand désert, et demeura quelque temps près des puits de *Baldjouna*, dont l'eau bourbeuse suffisait à peine aux besoins des hommes et des animaux qui étaient avec lui. C'est en ce lieu que, touché de la fidélité de ceux qui ne l'avaient point quitté dans sa détresse, il leur promit, les mains jointes, et les yeux levés au ciel, que désormais il partagerait avec eux le *doux et l'amer*, disant que s'il manquait à sa parole, il voulait devenir comme l'eau bourbeuse de la Baldjouna; en même temps il but de cette eau, et présenta la coupe à ses officiers qui jurèrent à leur tour de ne jamais l'abandonner. Ces compagnons de Témoutchin furent distingués dans la suite, par le surnom de *Baldjouniens*, et récompensés avec munificence de leur fidèle attachement. Quant aux deux pâtres, nommés Kischlik et Badaï, qui l'avaient averti du dessein

formé contre ses jours, il furent plus tard créés *Terkhans* (1).

Témoutchin se rendit ensuite sur la rive de l'Or, et de là, près d'un grand fleuve nommé Kelingaï-Cala, où il fut joint par quelques troupes; ses forces s'élevèrent à quatre mille six cents hommes. Ayant posé son camp près du lac Tounga et de Tourouca-Courcan, il adressa un message au khan des Kéraïtes. Après lui avoir rappelé, par l'organe de son envoyé, l'assistance que ce prince avait reçue d'Yissougaï-Bahadour, et l'amitié éternelle qu'ils s'étaient alors solennellement jurée, lien sacré en vertu duquel Témoutchin donnait à Ong-khan le nom de père, il lui retraçait les services que lui-même lui avait rendus. « Lorsque tu vins me « trouver dans ta détresse, lui mandait-il, « ton corps paraissait à travers tes vêtements, « comme le soleil paraît entre les nuages, et « affaibli par la faim, tu t'avançais avec la len- « teur d'un feu languissant. Je t'ai secouru; je « t'ai livré les dépouilles des tribus ennemies « que j'avais vaincues; c'est ainsi que j'ai couvert « ta nudité, que j'ai apaisé ta faim; mais toi, « au contraire, après avoir attaqué à mon insu

(1) *Djami-ut-Tévarikh*. Mailla, *Hist. de la Chine*, tom. IX, p. 26 à 32.

« la tribu Oudouyoute-Merkite, tu ne me don-
« nas rien du butin que tu avais recueilli. Ce-
« pendant, les Naïmans ayant pillé tes bagages,
« je t'envoyai quatre de mes officiers qui repri-
« rent et te rendirent ce qui t'avait été enlevé.

« Je volai comme un faucon sur le mont
« Tchourtoumen; je franchis le lac Bouyour, et je
« pris pour toi les grues à plumage cendré, c'est-
« à-dire les tribus Dourban et Tatares; ensuite
« passant le lac Keulé, je pris encore pour toi
« des grues aux pieds bleus, c'est-à-dire les tri-
« bus Kiguine, Saldjoute et Councourate; et
« c'est maintenant à la tête de ces mêmes hordes
« que tu viens m'attaquer.

« Tu te souviendras, ô khan, mon père, que
« sur le bord de la Kira, près du mont Tchour-
« can, nous nous promîmes que si un serpent
« se glissait entre nous deux, et envenimait
« nos paroles, nous ne nous laisserions pas sur-
« prendre par ses artifices, nous ne romprions
« pas notre union avant de nous être vus, de
« nous être expliqués; néanmoins, tu t'es éloi-
« gné de moi sans avoir vérifié ce qui t'a été rap-
« porté à mon sujet. Pourquoi, ô khan, mon
« père, me poursuis-tu avec les mêmes tribus
« que j'ai soumises à ton obéissance? Pourquoi
« ne te livres-tu pas au repos et ne permets-tu
« pas que tes enfants goûtent paisiblement les

« douceurs du sommeil! Moi, ton fils, je n'ai « jamais dit : *Ma part est trop petite, j'en veux « une plus grande*, ni *elle est mauvaise, j'en « veux une meilleure.* Des deux roues d'un « chariot, lorsque l'une se brise, et que le bœuf « fait des efforts pour le traîner, il se blesse le « cou, il faut le dételer; le chariot reste là; des « brigands s'en emparent; ou bien, si on y laisse « le bœuf attelé, il dépérit et meurt de faim. Ne « suis-je pas l'une des roues de ton chariot? »

Il faisait dire à son oncle Cotcher et à son cousin Altan : « Vous avez formé le dessein de « me tuer. Cependant j'ai dit dès le principe « aux fils de Bertan-Bahadour, ainsi qu'à Satcha « et à Taïdjou (1) : *Comment notre territoire de « l'Onan resterait-il sans maître?* Je voulus vous « persuader de prendre le commandement de « nos tribus; vous refusâtes; j'en fus affligé. Je « t'ai dit à toi Cotcher, fils de Técoun-Taïschi : « *Sois notre khan;* tu ne m'as pas écouté; et à « toi Altan, je t'ai dit : *Tu es fils de Coubila-« Caan, qui fut souverain : sois le aussi*; tu ne « l'as pas voulu, et lorsque vous insistâtes me « disant : *Sois toi même notre chef*, je le fus à

(1) Bertan Bahadour était l'ayeul de Témoutchin; Taïdjou était son oncle, Satcha, son cousin. Comme lui, tous deux descendaient de Cabel-khan.

« votre prière, et déclarai que je conserverais « l'héritage et les coutumes de nos ancêtres. « Alors je pensai qu'étant le chef d'un peuple « nombreux, il fallait que je fisse des présents à « ceux qui m'étaient attachés ; j'enlevai beaucoup « de troupeaux, de huttes, de femmes et d'en- « fants que je vous donnai ; j'enfermai pour vous « le gibier des plaines ; je chassai vers vous le « gibier des montagnes. »

Témoutchin priait Ong-kan de lui rendre un cheval alezan avec la selle et la bride garnies d'argent, qu'il avait perdu le jour du combat. Il sollicitait enfin ce prince, son fils Singoun, Tchamouca, Cotcher, Altan et d'autres chefs, de lui envoyer chacun un officier, pour accommoder leurs différends, et il leur donna rendez-vous près du lac Bouyour; mais Singoun répondit, au nom de tous, à l'officier de Témoutchin, qu'ils ne lui enverraient personne, qu'ils marcheraient contre lui, et que le sort des armes déciderait leur querelle.

Cependant le parti de Témoutchin venait d'être renforcé par la plus grande partie de la tribu Councourate, et par la tribu Courlasse, qui fuyant devant les Enkirasses, s'était réfugiée sous ses drapeaux. La discorde et la trahison affaiblirent dans le même temps le parti de ses ennemis. Plusieurs chefs de tribus, au nombre desquels

étaient Coutou-Timour, Daritaï, Cotcher, Altan, Tchamouca, avaient formé le dessein de tuer Ong-khan, leur souverain, pour acquérir leur indépendance. Ce prince, averti de leur complot, fondit sur eux et enleva leurs bagages. Alors Daritaï, une tribu de Mongols Nirouns et la tribu Sakiates des Kéraïtes, passèrent du côté de Témoutchin; mais Cotcher, Altan et Coutou-Timour, chef des Tatares, se retirèrent auprès du khan des Naïmans.

Témoutchin passa l'été de l'année 1203 (599) près de Baldjouna. Vers l'automne, il réunit ses troupes sur la rive de l'Onan, dans l'intention d'attaquer Ong-khan. Pour avoir des nouvelles certaines de la situation de l'ennemi, il eut recours à ce stratagême. Tchoutchi-Cassar, son frère aîné, séparé de lui, après le combat de Calaïschin-Alt, avait été pillé par les troupes kéraïtes. Tout lui fut pris jusqu'à sa femme et à ses enfants, et il se trouva dans un tel dénûment qu'il dut chasser pour subsister, jusqu'à ce qu'il eût rejoint Témoutchin. Celui-ci ordonna à deux serviteurs de Tchoutchi d'aller porter, de la part de leur maître, ce message à Ong-khan : « Je renonce à mon frère que depuis long-temps « je cherche vainement à rejoindre. Ma femme « et mes enfants sont en ton pouvoir, ô khan, « mon père, et depuis long-temps je couche

« seul, n'ayant pour abri, que des branches « d'arbre, pour oreiller, que des mottes de « terre. C'est en toi, o khan, que je place main- « tenant tout mon espoir. Rends moi ma fa- « mille et je serai à toi, je te servirai toujours « avec fidélité. » Ong-khan, qui se rappelait d'avoir vu ces hommes à la suite de Tchoutchi, et qui trouvait naturel que dans la position malheureuse où l'on croyait alors Témoutchin, son frère cherchât un autre appui, n'eut aucun soupçon de l'artifice. Il fit assurer Tchoutchi que le passé serait oublié, et pour lui donner un garant de sa clémence, il lui envoya du sang dans une corne de bœuf par un de ses officiers, qu'il chargea d'accompagner les deux messagers; car il était d'usage, parmi ces peuples, de boire un peu de sang, lorsqu'on prêtait serment.

L'émissaire d'Ong-khan partit, guidé par les deux messagers mongols. Ils étaient en route, lorsque l'un de ces derniers aperçut au loin l'étendard de Témoutchin; craignant que l'officier kéraïte, qui était bien monté, ne courût donner l'alarme au camp de son maître, il mit pied à terre, sous prétexte qu'il était entré un caillou dans le sabot de son cheval, et pria le Kéraïte d'en tenir le pied afin qu'il pût le nettoyer. Tandis qu'il occupait ainsi cet émissaire, Témoutchin arriva avec ses troupes, et prenant

pour guide ses deux messagers, après avoir marché toute la nuit, il surprit Ong-khan près des monts Tchetcher-Ondour (1). A la suite d'un combat acharné, Ong-khan et son fils prirent la fuite; mais en passant sur les terres des Naïmans, le prince kéraïte fut tué, dans un lieu nommé On-Oussoun (2), par deux officiers de cette nation, qui commandaient sur la frontière. Ils portèrent sa tête à leur roi, qui fut très-irrité du meurtre de cet infortuné vieillard et conserva son crâne enchassé dans de l'argent. Singoun parvint à se réfugier dans le Tibet; mais au bout de quelque temps, ses déprédations ayant soulevé contre lui les habitants de cette contrée, il s'enfuit vers les confins des pays de Khotan et de Caschgar, où il fut pris avec sa famille et tué par l'ordre d'un gouverneur nommé Kilidj-Cara, qui était chef d'une tribu turque Calladje.

Témoutchin avait conquis par sa dernière victoire la nation kéraïte et ses domaines. Après s'être amusé une partie de l'hiver à chasser dans

(1) Suivant Gaubil, p. 10, ces montagnes sont situées entre les rivières Toula et Kéroulan. Nous ignorons d'ailleurs la position précise de la plupart des lieux dont il est fait mention dans ce chapitre.

(2) *On-Oussoun* veut dire en turc *les dix rivières*.

la plaine de Taman, il retourna à son Ordou(1), et se disposa, le printemps suivant, à fondre sur un nouvel ennemi.

Taï-Boca, roi des Naïmans, plus connu sous le nom de Tayank-khan (2), inquiet de la puissance croissante du chef mongol, avait envoyé un émissaire à Alacousch-Tekin, chef de la tribu Ongoute, pour le solliciter de se joindre à lui

(1) On appelle *ordou*, la réunion des pavillons, tentes et huttes qui forme l'habitation ordinaire d'un prince et de ses femmes, ainsi que des personnes attachées à leur service; de ce nom est venu celui de *horde*, dont la signification est différente. La multitude d'hommes qui obéit à un souverain tatare, s'appelle son *oulouss*, c'est-à-dire son peuple, et le territoire particulier d'un prince, d'un chef de tribu, d'un chef de famille, se nomme son *yourte*.

(2) Le nom de Tayank est formé du titre chinois de *Taï-Oang*, ou de *fils de roi*, que ce prince avait reçu de l'empereur tchourtché, ou kin, son suzerain, titre qui se conférait aux mandarins de moyenne classe. « Les empereurs de la « Chine, dit ici Raschid, donnent des titres à tout le monde, « et il y en a un nombre infini; par là chacun connaît son « rang; en sorte que s'il y a cent personnes dans une assem- « blée, le titre de chacun indique son emploi, son rang et « la place où il doit s'asseoir. » Les souverains naïmans prenaient d'ailleurs le titre de *Goutchlouc-khan*, ou celui de *Bouyourouc-khan*; ce sont deux mots turcs, dont l'un signifie *puissant*, et l'autre, comme on l'a déja dit, *commandant*. *Naïman* désigne le nombre de *huit* en mongol.

contre un ambitieux qui venait de s'élever, et que, par mépris, il qualifiait de *prince sylvestre*, faisant allusion au pays de forêts qu'habitaient les Mongols. Alacousch instruisit Témoutchin de cette proposition, et l'assura de son amitié. Certain alors des intentions hostiles du prince naïman, Témoutchin résolut de le prévenir. A cet effet il convoqua un *couriltaï* ou assemblée générale près de la rivière Temgah, au printemps de 1204 (600). Ses capitaines furent d'avis que les chevaux étant maigres dans cette saison, il valait mieux différer jusqu'à l'automne de marcher à l'ennemi; en conséquence, Témoutchin passa l'été dans le repos. A l'approche de l'arrière-saison, il se mit en mouvement. Les Naïmans étaient campés sur la rive de l'Altaï, près des monts Cangcaï. Leur armée avait été renforcée par les Merkites, par quelques troupes kéraïtes qui s'étaient sauvées après la défaite de leur prince, par les Ouïrates, les Tatares et les tribus mongoles Djadjérate, Dourban, Kiguine et Saldjoute, soumises à Tchamouca, l'implacable ennemi de Témoutchin. Lorsque les deux armées ne furent plus séparées que par une légère distance, les Naïmans jugèrent, à la maigreur d'un cheval qui s'était échappé du camp ennemi, que la cavalerie mongole était en mauvais état, et Tayank proposa à ses généraux de

se retirer lentement pour la fatiguer encore davantage avant de l'attaquer; mais Courissou-Badjou, le même officier qui avait tué le khan des Kéraïtes, lui ayant dit avec colère que son père Inandje-Caan n'avait jamais montré la croupe de son cheval à l'ennemi, Tayank, piqué de ce reproche, abandonna son dessein.

Au moment du combat, Tchamouca déserta les Naïmans avec sa tribu particulière, celle des Djadjérates. Les deux armées ennemies en vinrent aux mains dans une vallée peu spacieuse, et la victoire fut long-temps incertaine; mais au déclin du jour les Naïmans prirent la fuite. Leur roi, couvert de blessures, s'était retiré sur une hauteur : ce fut en vain que ses principaux officiers cherchèrent à le ranimer, que Courissou-Badjou lui cria que ses femmes, nommant surtout Keurbassou, sa favorite, l'attendaient parées dans sa tente; affaibli par la perte de son sang, Tayank restait couché sur la terre. Alors Courissou-Badjou dit aux autres chefs qu'au lieu de le voir expirer, il fallait retourner au combat et périr à ses yeux. Ils descendent de la montagne, fondent sur les Mongols, et, quoique Témoutchin, témoin de leur valeur désespérée, voulût épargner leur vie, ils refusèrent de se rendre; tous moururent les armes à la main.

Keurbassou fut prise peu de temps après, et Témoutchin l'épousa (1).

Les troupes naïmanes, poursuivies par les vainqueurs, se dispersèrent dans les endroits les plus escarpés des monts Nacou, et il en périt un grand nombre, qui, dans les ténèbres de la nuit, tombèrent au fond des précipices. Les Mongols arrêtèrent dans sa fuite le chancelier de Tayank, nommé Tatatungo, Ouïgour de nation, et trouvèrent sur lui le sceau royal en or, dont il était dépositaire. Témoutchin, auquel il fut amené, lui demanda où il allait avec l'instrument qu'il portait sur sa personne. L'Ouïgour répondit que ce sceau lui avait été confié par son souverain, et qu'il voulait le remettre à celui de sa famille qui devait lui succéder. Témoutchin le loua de sa fidélité; puis, examinant le sceau, il lui demanda quel en était l'usage. Tatatungo lui expliqua que son empreinte servait à faire connaître les commandements écrits du khan des Naïmans. Témoutchin lui ordonna de le garder pour l'employer désormais en son nom; il voulut même que Tatatungo enseignât à ses fils la langue et l'écriture ouïgoure, ainsi que les lois et les coutumes de cette nation (2).

(1) *Djami-ut-Tévarikh.*

(2) Mailla, *Hist. de la Chine*, tom. IX., p. 39, Jul. v.

Après cette bataille, devenue mémorable chez les peuples de la Tartarie, dans laquelle Tchoutchi-Cassar, qui commandait le centre de l'armée mongole, se conduisit avec tant de prudence et de bravoure, que son frère, pour l'en récompenser, lui donna la préséance sur tous ses autres parents, les tribus Tatare, Dourban, Kiguine et Saldjoute se soumirent au vainqueur; mais les Merkites ne voulurent pas suivre leur exemple, et prirent la fuite. Gouschlouc, fils de Tayank, se retira auprès de son oncle Bouyourouc khan; et Tocota, chef de la nation merkite, alla chercher le même asyle.

Témoutchin poursuivit les Merkites, et atteignit d'abord la tribu Ouhouse, qui avait pour chef Daïr-Oussoun. Elle s'arrêta sur le bord du fleuve Tar, déclarant qu'elle ne voulait pas se battre. Daïr-Oussoun se rendit auprès de Témoutchin avec sa fille Coulan, qu'il lui offrit, et il exposa que sa tribu manquait de chevaux et de bétail pour suivre le khan mongol. Ce prince ordonna de diviser les Ouhouse-Merkites en

---

Klaproth, *Reise in die Caucasus und nach Georgien*, 1814, in-8°, tom. II, p. 522. Idem, *Abhandlung über die Sprache und Schrift der Uiguren*, à la suite de son *Verzeichniss der Chinesischen und Mandshuischen Bücher und Handschriften der K. Bibl zu Berlin*. Paris, 1822, in-folio, p. 54.

compagnies de cent hommes; et, leur ayant nommé un commandant, il les laissa auprès des bagages. Après son départ, ces troupes se révoltèrent, et se mirent à piller les effets de l'armée. Les guerriers mongols préposés à la garde des bagages s'étant réunis, parvinrent à les repousser et à leur reprendre ce qu'ils avaient enlevé : ces insurgés cherchèrent alors leur salut dans la fuite.

La tribu Oudoyoute-Merkite, qui s'était réfugiée dans un château-fort nommé Ouïgal-Courgan, fut obligée de se rendre prisonnière, et trois autres tribus de cette nation, les Modounes, Toudacalines et Djounes éprouvèrent ensuite la même destinée. Alors Témoutchin fit marcher des troupes contre la tribu de Daïr-Oussoun, qui s'était enfermée dans le château-fort de Courout-chal, situé près de la Sélinga. Elle dut également poser les armes.

Bientôt après Témoutchin vit tomber en son pouvoir un de ses plus dangereux ennemis; Tchamouca lui fut livré par les siens. Le prince mongol ne voulut pas le faire mourir, parce qu'ils étaient *andas*; mais il le donna à son neveu Iltchidaï-noyan, avec sa famille et une partie de ceux qui étaient venus le livrer; les autres furent mis à mort comme coupables de trahison envers leur chef. Iltchidaï ne tarda pas à faire périr son

prisonnier. On dit qu'il ordonna de lui couper un membre après l'autre, et que Tchamouca déclara que c'était juste, parce qu'il aurait traité de même ses ennemis si le sort l'en eût rendu maître : il hâtait cette cruelle exécution, présentant lui-même ses jointures au fer de ses bourreaux (1).

La plupart des hordes de ces contrées septentrionales étant alors réduites à l'obéissance, Témoutchin marcha contre les Tatares, qui restaient sans alliés. Ils furent vaincus et voués à une entière destruction. On égorgea jusqu'aux femmes et aux enfants de cette nation ennemie des Mongols. Témoutchin défendit sévèrement d'en épagner aucun individu. Néanmoins deux de ses épouses, nées tatares, plusieurs femmes de ses officiers, qui étaient de la même nation, parvinrent à sauver en secret des enfants tatares; et le frère même de Témoutchin, Tchoutchi, qui dans la distribution des victimes en avait reçu mille pour les mettre à mort, fléchi par les prières de sa femme, née tatare, n'en fit périr que la moitié, et cacha les cinq cents autres;

(1) *Djami-ut-Tévarikh*, art. des Djouriates. Il n'est pas fait mention de la mort de Tchamouca dans la vie de Tchinguiz-khan, et l'époque précise de cet événement n'est pas indiquée dans ledit article.

acte de désobéissance qui, ayant été su de Témoutchin, excita vivement sa colère. D'ailleurs un certain nombre de Tatares s'étaient soustraits au carnage par la fuite. Ce peuple ne fut donc pas totalement détruit. On trouve des officiers et même des corps de troupes tatares au service des successeurs de Tchinguiz-khan (1).

Mais si cette nation disparut alors, son nom ne tarda pas à devenir fameux dans l'univers, par les conquêtes même de ses destructeurs, et il sert encore aujourd'hui à désigner, quoique bien improprement, des peuples d'origine diverse. Les Chinois comprenaient, sous le nom de Tatares, les hordes nomades, de même race, qui occupaient les contrées au nord du désert Scha-mo, soit parce que de tous ces peuples, les Tatares étaient les plus voisins du territoire chinois, soit qu'ils en fussent le plus puissant par leur nombre et leurs richesses. Les relations des Chinois avec les contrées occidentales de l'Asie, auront servi à y répandre la dénomination générale sous laquelle ils désignaient leurs vassaux nomades, car on voit que dès l'origine de la puissance de Tchinguiz-khan, ces peuples furent appelés Tatares par leurs voisins à l'ouest, nom qui se pro-

(1) *Djami-ut-Tévarikh*, art. des *Tatares*. Raschid omet de parler de cette expédition dans la vie même de Tchinguiz-khan.

pagea de nation en nation, jusqu'aux extrémités de l'Europe, quoiqu'il fut repoussé avec dédain par ces conquérants, comme celui d'un peuple ennemi qu'ils avaient exterminé (1).

Lorsque Témoutchin se vit maître des hordes belliqueuses de la Tartarie, ses yeux se tournèrent avec convoitise vers la Chine, dont les immenses richesses excitèrent dans tous les temps la grossière avidité des pâtres du nord. Jusqu'alors ses victoires ne lui avaient procuré que des hommes, des troupeaux et des pâturages. Les produits les plus précieux et les plus variés de la nature et de l'industrie, devaient être le prix de ses conquêtes futures. En soumettant à son obéissance tant de peuples barbares, il avait acquis les moyens de dépouiller les nations civilisées du midi de l'Asie. Il fit le premier essai de ses nouvelles forces sur le royaume de Hia, que les Mongols appelaient alors *Caschi*, et qu'ils nommèrent ensuite *T'angcoute* (2). Ce royaume se com-

(1) Voyez la note IV. à la fin du volume.

(2) Le nom de *Caschi* ou *Coschi* est probablement l'altération de celui de *Ho-si*, qui veut dire en chinois *à l'occident du fleuve*; c'est ainsi que les Chinois appelaient la province de Schensi, à cause de sa situation à l'ouest du fleuve jaune, et le Schensi septentrional faisait alors partie du royaume de Hia. « Tchinguiz-khan, dit Raschid, venait de faire la

posait de la partie septentrionale du Schen-si, des contrées qui bordent cette province de la Chine, au nord de la grande muraille, et probablement du Tibet; vers l'orient, il confinait à l'empire des Tchourtchés ou Kin, et au midi à celui des Soung, qui possédaient une partie du Schen-si. Hia-tcheou, appelée aujourd'hui Ninghia, située dans le nord du Schen-si, était alors sa capitale. Les rois de Hia descendaient de Li-ki-tsien, chef d'une nation nomade que les Chinois appelaient *Tang-Hiang*, sortie du pays montagneux qui sépare la Chine du Tibet, et donne naissance au grand fleuve Hoang-Ho. Li-ki-tsien, se trouvant gouverneur du district de Hia-Tcheou, au milieu de l'anarchie qui précéda l'établissement de la dynastie impériale des Soung sur le trône de la Chine, vers la fin du dixième siècle, refusa de prêter hommage au nouveau chef de l'empire, et préféra de reconnaître pour son suzerain, le souverain des Khi-

« conquête du royaume de Caschi, lorsqu'il naquit un fils à « son fils Ogotaï; le nouveau né reçut le nom de Caschi; « mais il mourut jeune de ses excès de boisson, et comme ce « fut du vivant de son père, on abolit le nom de Caschi, « donnant au pays qu'il désignait celui de Tangcoute. » Ce nom signifie en mongol pays des Tang, la dynastie qui y régnait étant de la nation nomade des Tang-Hiang; elle avait adopté le nom chinois de *Hia*.

tans; mais, en 1043, son petit-fils Tchao-Yuen-Hao se soumit à l'empereur Soung, à condition qu'il en recevrait le titre de roi de Hia. Les domaines de ces princes, d'abord très-resserrés, furent considérablement étendus par leurs conquêtes dans le Schen-si. Au douzième siècle, ils devinrent les vassaux de l'empereur Kin, et Li-chun-yeou, septième descendant de Li-ki-tsien*, était sur le trône de Hia, lorsqu'en 1205 (601), Témoutchin fit une incursion dans ce pays, d'où il revint chargé de riches dépouilles (1).

Après avoir rangé sous ses lois les nations nomades de race tatare, il fallait à Témoutchin un titre digne de sa nouvelle puissance. Il convoqua, au printemps de 1206 (602), une assemblée générale, *Couriltaï*, près de la source de l'Onan. En ce lieu fut planté un étendard composé de neuf toughs blancs, dressés l'un sur l'autre. Un came ou devin, nommé Gueukdjou, fort accrédité parmi les Mongols, et qui leur parlait souvent au nom de la Divinité, vint alors déclarer solennellement à Témoutchin, qu'après

(1) Mailla, *Hist. de la Chine*, tom. VII, p. 84 à 623; tom. VIII, p. 40 et 126. — Gaubil, *Hist. du grand Genghizcan*, p. 50. — Du Halde, *Description de la Chine*, tom. I, p. 50. — *Djami-ut-Tévarikh*.

avoir vaincu et détruit plusieurs souverains qui portaient le titre de *Gour khan*, c'est-à-dire de puissant khan, il ne lui convenait pas d'adopter la même qualification dont l'éclat était terni; que le ciel ordonnait qu'il prit le titre de *Tchinkguiz khan* ou de khan des puissants (1). Les chefs de tribus ayant approuvé cet avis, saluèrent Témoutchin du nom de *Tchinkguiz khacan*. Ce prince était alors âgé de cinquante et un ans (2).

Le magicien *Gueukdjou*, qui était surnommé *Bout-Tangri* ou fils du ciel, exalté par la considération dont il jouissait chez les Mongols, auxquels il faisait accroire qu'il montait souvent au ciel sur un cheval gris-pommelé, parlait à Témoutchin sur toute sorte de sujets avec une liberté qui déplut à ce prince, et comme il voulait exercer de l'influence, Tchinguiz-khan, qui n'avait plus besoin du crédit de cet imposteur, ordonna à son frère Tchoutchi, de le tuer la première fois qu'il viendrait dans son camp dé-

(1) *Tchink* signifie puissant en mongol, et la particule *guiz* marque le pluriel; Khan est la contraction du titre de *Khacan*. Le nom de *Témoutchin* veut dire *guerrier;* il est formé de *téma;* qui signifie *guerre* en mongol.

(2) *Tarikh Djihan Kuschaï*, tom. I. — *Djami-ut-Téva-rikh*. — Mailla, *Hist. de la Chine*, tom. IX, p. 41.

biter ses impertinences. Le magicien étant venu peu de temps après rendre visite à Tchinguiz-khan, commençait à pérorer, selon sa coutume, lorsque Tchoutchi, surnommé *cassär* ou le lion, à cause de sa force extraordinaire, le chassa de la tente impériale à grands coups de pieds, et lui ôta la vie. Le père de Gueukdjou était un chef de mille de la tribu mongole des Counkian, nommé Minguélic, auquel Tchinguiz-khan avait fait épouser sa mère Ouloun-Iga. Ce prince le traitait avec beaucoup de distinction, et le plaçait toujours à sa droite, au-dessus de ses autres officiers. Minguélic, présent à cette scène, ramassa le bonnet de son fils, ne croyant pas qu'on en voulut à sa vie. Lorsqu'il apprit son sort, il garda le silence, et n'en demeura pas moins tout dévoué à Tchinguiz-khan. Trois autres de ses fils étaient chefs de mille (1).

Après la dissolution du *couriltaï*, Tchinguiz-khan marcha contre Bouyourouc, frère de Tayank-khan. Il fut surpris à la chasse, près des monts appelés par les Turcs *Ouloug-Tag*, ou Grandes Montagnes, qui continuant à l'ouest la chaîne du Petit Altaï, au-dessus du lac Balcasch, séparent la Sibérie de l'ancienne Turquie. Bouyourouc fut tué; sa famille, ses troupeaux, tout

(1) *Djami-ut-Tévarikh.*

ce qu'il possédait, tomba au pouvoir de Tchinguiz-khan. Son neveu Goutchlouc s'enfuit avec Tocota, roi des Merkites, dans le pays arrosé par l'Irtisch.

Dans l'automne de l'année 1207 (603), Tchinguiz-khan fit une seconde invasion dans le Tangoute, qui n'avait pas fourni le tribut convenu, et il conquit une partie de ce royaume (1).

Au retour de cette expédition, il fit sommer la nation kirguise de se soumettre à sa puissance. Les Kirguises étaient maîtres d'une vaste contrée, bornée au midi par la chaîne du Petit Altaï, qui la séparait du territoire des Naïmans, et au sud-est par la rivière Sélinga; au nord et à l'est, elle s'étendait jusqu'à l'Angara. Selon Raschid, il y avait dans ce pays, principalement habité par des nomades, beaucoup de villes et de villages (2). Au milieu du septième siècle, les Kirguises avaient reconnu la suzeraineté de l'empereur de la Chine; en 759, ils durent se soumettre aux Ouïgours, qui dominaient alors sur la Tartarie; mais, un siècle plus tard, ils se révoltèrent, vainquirent les Ouïgours, et renversèrent leur puissance. Alors, le souverain du peuple victo-

(1) *Djami-ut-Tévarikh.* — Mailla, *Hist. de la Chine*, tom. IX, p. 42.

(2) *Djami-ut-Tévarikh.*

rieux reçut de l'empereur de la Chine, le titre de khan, et la monarchie des Kirguises remplaça celle des Ouïgours; mais elle n'eut pas une plus longue durée (1). A l'époque présente, les Kirguises étaient divisés en deux peuples qui avaient chacun leur roi, auxquels ils donnaient le titre d'*Inal;* l'un de ces princes s'appelait *Ourouss-Inal* (2). Tous deux prêtèrent hommage au khan mongol, et lui envoyèrent en présent des gerfaux blancs.

Tchinguiz-khan passa l'été de l'année 1208 (604), dans son *Yourt* ou territoire particulier. L'automne suivant, il marcha vers l'Irtisch contre Goutchlouc et Tocota. Il rencontra sur sa route la tribu Ouïrate, commandée par le bey Coutouca, qui, n'étant pas en état de lui résister,

---

(1) Mailla *Hist. de la Chine*, tom. VI. — Visdelou, *Hist. de la grande Tartarie*, servant de supplément à la Bibl. orient. d'Herbelot, Maestricht, 1776, in-folio, p. 78 et suivantes.

(2) Le nom de l'autre roi des Kirguises manque dans les deux manuscrits du *Djami-ut-Tévarikh* de la Bibl. royale de Paris. V. l'art des Kirguises et des Kem-Kemdjoutes. Ces derniers étaient voisins des Kirguises, et leur dénomination provenait de celle d'un grand fleuve, dont ils habitaient les rives. C'est le Kem ou Jénisseï. Dans la géographie d'Ebn-Haoucal, auteur arabe du dixième siècle (manuscrit arabe de la Bibl. de Leyde), les Kirguises sont placés dans les mêmes régions qu'ils habitaient au temps de Tchinguiz-khan.

prit le parti de la soumission, renforça son armée et lui servit même de guide. Goutchlouc et Tocota furent attaqués près du fleuve Djem. Le second périt dans le combat; son frère et ses fils s'enfuirent dans le pays des Ouïgours, et Goutchlouc se réfugia auprès du Gour-khan du Turkustan, dont les états, situés entre l'Ouïgourie et la Transoxane, étaient alors appelés Cara-Khitaï, du nom de la nation khitane à laquelle appartenait la dynastie régnante.

Dans l'automne de 1209 (606), Tchinguiz-khan attaqua le Tangoute pour la troisième fois. Il battit une armée commandée par le fils du roi Lingantsuen, remporta une autre victoire, et alla mettre le siége devant la capitale du Tangoute. Il voulut l'inonder en détournant le fleuve jaune, appelé en Chinois Hoang-Ho; mais les eaux ayant rompu les digues qu'il avait élevées, submergèrent son camp et l'obligèrent de lever le siége. Il offrit alors la paix au roi du Tangoute. Ce prince se reconnut son tributaire, lui donna en mariage une de ses filles, et Tchinguiz-khan se retira (1).

De retour en Tartarie, ce prince, informé que le roi des Ouïgours venait de se soustraire à la

(1) Mailla, *Histoire de la Chine*, tom. IX, p. 43. — *Djami-ut-Tévarikh.*

domination de l'empereur du Cara-Khitaï, son suzerain, lui envoya promptement des ambassadeurs pour lui offrir sa protection. Le peuple ouïgour, dont le territoire bordait au sud-ouest celui des Naïmans, était originaire du pays arrosé par l'Orcon, rivière qui prend sa source dans les monts Caracouroum et se jette dans la Selinga. Il s'était divisé en deux branches appelées *On-Ouïgours* et *Tocouz-Ouïgours*, parce qu'elles s'étaient fixées, la première sur les bords de dix rivières, et la seconde, sur les bords de neuf autres (1).

Ces peuples vécurent ignorés pendant cinq siècles, jusqu'à l'apparition d'un grand guerrier nommé Boucou-Tékin, né parmi eux, qui devint leur chef et leur donna une grande illustration. On croit qu'il est l'Efrassiab dont fait souvent mention l'ancienne histoire de Perse. Suivant les livres historiques des Ouigours, qui racontent beaucoup de prodiges opérés en faveur de Boucou, ce prince et ses quatre frères étaient nés

(1) *On* et *tocouz* signifient *dix* et *neuf* en turc. *Ouïgour* veut dire *allié, auxiliaire.* Les dix rivières qui arrosaient le territoire des On-ouïgours sont nommées ainsi qu'il suit dans le *Tarikh Djihankuschaï :* Ischkil, Oniguer, Tokir, Ozcaïder, Touler, Badar, Adrodj, Tabin, Coumlandjou et Abigan; mais il se peut que quelques-uns de ces noms aient été altérés par les copistes.

d'une manière miraculeuse; on avait vu deux arbres situés au confluent de la Toula et de la Selinga, s'enfler par degrés et mettre au monde ces cinq enfants. Boucou fit de grandes conquêtes en Asie; des invasions en Chine, en Tibet, dans le pays des Kirguises et des Mongols procurèrent à ses armées un immense butin, et les captifs de ces contrées bâtirent sur la rive de l'Orcon la ville d'Ordou-Balic, au lieu même où fut située depuis celle de Cara-Couroum. Après avoir conquis l'orient, Boucou marcha vers l'ouest, et fonda la ville de Belasagoun (1). Ses armées lui conquirent le monde entier dans l'espace de douze ans. Au bout de ce terme, il retourna dans son pays natal. Sous son fils qui lui succéda, les Ouïgours émigrèrent vers l'occident, et se fixèrent dans la contrée qu'ils habitaient au treizième siècle, où ils bâtirent la ville de Bisch-Balic. Leurs rois étaient issus de Boucou ou de ses frères, et ils conservaient dans un temple les

(1) Dans le Traité de Géographie en turc, intitulé *Djihan Numa* (impr. p. 367), la position de *Bélasagoun* est indiquée lat. 47 ½, long. 101, c'est-à-dire, à 1° 84′ plus à l'est que Samarcand; mais l'Histoire Universelle en turc, connue sous le titre de *Tarikh Munédjim-Baschi* (manuscrit appartenant à l'auteur), place cette ville au 48° de lat. et 102° de longit.

deux arbres qui passaient pour avoir enfanté ces êtres surnaturels. La première religion des Ouïgours était celle des autres peuplades du nord de l'Asie, désignée de nos jours par le nom de Schamanisme. Des devins, appelés *cames*, étaient les ministres de leur culte grossier. Ils embrassèrent, dans la suite, la religion de Boudha (1), à laquelle ils dûrent leur civilisation; de nomades, ils devinrent un peuple agricole. La religion chrétienne s'était aussi propagée parmi ce peuple, et il possédait un alphabet qui, ayant également de la ressemblance avec les anciens caractères syriens et avec le *dévanagari*, laisse en doute s'ils l'avaient reçu des missionnaires nestoriens ou des Indiens boudhistes, quoique cette dernière opinion paraisse plus vraisemblable.

Suivant les historiens chinois, la nation ouïgoure étant devenue puissante vers le milieu du huitième siècle, son souverain, qu'ils nomment Pi-kia-khan, probablement le même que Boucou, reçut de l'empereur de la Chine, le titre de khan et les insignes de la royauté. Il détruisit la monarchie des Turcs, et son pouvoir s'étendit sur toute la Tartarie. Ses successeurs, quoique vas-

(1) *Tarikh Djihankuschaï*, tom. I. Voyez la note V à la fin de ce volume.

saux de la Chine, furent redoutables à cet empire; mais la puissance des Ouïgours ne dura qu'un siècle; ils passèrent sous la domination des Kirguises, et puis sous celle des Khitans, ne conservant que le pays à l'ouest des monts Kangcaï (1).

A cette époque, les Ouïgours étant tributaires du grand khan du Cara-Khitaï, leur roi, nommé Bardjouc, qui portait, ainsi que ses prédécesseurs, le titre d'*Idicout* ou de prince du pays, dont les ancêtres avaient régné sur ce peuple depuis plus de cinq cents ans (2), et qui faisait sa résidence dans la ville de Bisch-Balic, était obligé de tolérer dans ses états, un lieutenant de son suzerain. Les vexations exercées par ce gouverneur ayant soulevé les Ouïgours, il fut tué par l'ordre de Bardjouc, au printemps de l'année 1209 (605). Dès que Tchinguiz-khan eut appris cet événement, il dépêcha deux de ses officiers au prince ouïgour, pour l'inviter à se reconnaître son vassal. Lorsqu'ils arrivèrent, Bardjouc était sur le point d'offrir sa soumission au conquérant mongol. Il lui envoya des ambassadeurs chargés de l'assurer de son obéissance, et il eut soin de ne pas lui laisser ignorer qu'il

(1) Visdelou, *Histoire de la Tartarie*, p. 57 à 71.
(2) Gaubil, p. 40.

avait chassé de ses états, à main armée, le frère et les trois fils du roi des Merkites, qui étaient venus y chercher un asile après leur défaite sur la rive de l'Irtisch. Tchinguiz-khan lui sut gré de cette conduite; il fit un bon accueil à ses ambassadeurs, et lui manda que, pour lui prouver la sincérité de ses assurances, il vînt en personne lui rendre hommage et lui offrir ce qu'il avait de plus précieux dans son trésor.

L'année suivante, 1210 (607), Tchinguiz-khan reçut dans son Ordou, sur le bord du Kéroulan, l'hommage du roi des Ouïgours et celui d'Arsslan, khan des Turcs-Carloucs et prince de Cayalic. Le premier le supplia de l'adopter; Tchinguiz-khan lui promit une de ses filles en mariage (1).

(1) *Djami-ut-Tévarikh.*

CHAPITRE III.

Révolte de Tchinguiz-khan contre l'empereur de la Chine septentrionale. — De la monarchie des Khitans ou Léaos. — Monarchie des Tchourchés ou Kins. — Alliance de Tchinguiz-khan avec les Khitans. — Son invasion en Chine. — Sa retraite. — Révolution dans la capitale des Kins. — Tchinguiz-khan rentre en Chine. — Dévastation du Schan-si, du Pé-tché-li et du Shan-ton. — Paix. — Translation de la résidence de l'empereur Kin à Caï-fong-fou. — Troisième campagne des Mongols dans la Chine. — Prise de Tchoun-tou. — Expédition contre Caï-fong-fou.

Un officier envoyé par l'empereur Tchong-heï (1), septième souverain de la dynastie des Kins et successeur de Madacou, vint en 1210 annoncer à Tchinguiz-khan l'avènement de ce prince à l'empire, et lui demander le tribut accoutumé. Cet ambassadeur voulut que, suivant l'étiquette chinoise, le vassal reçût à genoux les

(1) Tchong-heï était son nom tchourché; *Youn-tsi*, son nom chinois; à son avènement au trône, il adopta le titre chinois de Ouéi-chao-van. Visdelou, *Histoire de la Tartarie*, p. 121.

ordres de son suzerain ; mais le khan mongol, qui se croyait assez puissant pour ne plus obéir à personne, se tourna vers le midi, et cracha en l'air, disant : *Le souverain des Chinois passe pour le fils du ciel* (1) ; *il n'est pas même un homme.* Tchinguiz-khan était résolu d'attaquer l'empire kin ou tchourtché, qui comprenait, dans sa vaste étendue, la partie septentrionale de la Chine.

Les Tchourtchés, peuples nomades, originaires du pays au nord de la Corée, issus de la même race que les Toungouses et les Mantchous, avaient conquis l'empire de la Tartarie sur les Khitans (2), et le nord de la Chine sur la dynastie chinoise des Soungs. Une partie des tribus tchourtchés était anciennement tributaire des Khitans, dont la domination s'étendait sur toute la Tar-

(1) Il faisait allusion au titre de *Tien-tsé*, ou de fils du ciel, que s'arrogent les empereurs de la Chine.

(2) Suivant le *Djami-ut-Tévarikh*, les Khitans étaient de la même race que les Mongols. Ces derniers les appelaient Cara-khitans, au treizième siècle, nom qu'ils leur donnaient probablement depuis que ce peuple avait perdu sa puissance. « Les *Cara-khitayens*, dit Raschid, sont tous nomades, et « leur territoire est contigu au pays des Mongols. La langue, « la figure, les usages de ces deux peuples ont la plus grande « conformité ; en chinois les *Cara-khitayens*, sont appelés « *Khidan tatse.* »

tarie et sur la lisière septentrionale de la Chine. Cet empire avait été fondé en 916 par Yelou-Apaki, chef valeureux, qui, après avoir réuni sous son autorité les huit grandes tribus qui composaient la nation khitane, répandue dans le Leao-tong et le pays au nord du Pe-tche-li, soumit à son sceptre les peuples nomades du reste de la Tartarie, et prit le titre d'empereur. Les troubles qui déchiraient alors la Chine, favorisaient l'agrandissement de cette nouvelle monarchie. Après la destruction, en 907, de la dynastie impériale des Tangs, qui régnait sur toute la Chine, ce vaste pays fût partagé en dix états. Le chef de l'un de ces royaumes, secouru contre son voisin par Tékouang, fils et successeur d'Apaki, lui céda, en retour de ses services, seize villes du Pe-tche-li, du Schan-si et du Leao-tong, places qui servaient à la Chine de boulevard contre les entreprises des barbares du nord, et Tékouang, devenu maître, par cette acquisition, de tout le Leao-tong, adopta, en 937, pour le titre de sa dynastie, suivant l'usage de la Chine, le mot chinois de *leao*, qui veut dire fer.

Une nouvelle puissance s'éleva en Chine vers 960, détruisit dans l'espace de vingt ans, les états qui se la partageaient et son fondateur transmit à sa dynastie, nommée *Soung*, l'empire

de la Chine entière. Ces princes firent la guerre aux Khitans; mais ils ne purent leur enlever les seize districts qui leur avaient été cédés, et en 1004, à la suite d'une invasion faite en Chine par les Khitans, l'empereur Soung, pour obtenir la paix, s'engagea de payer à leur souverain un tribut annuel en argent et en pièces d'étoffes de soie.

L'empire khitan subsistait depuis deux siècles. Ses souverains y avaient introduit les mœurs, les usages, les institutions de la Chine. Le Leao-tong, berceau de la nation, et siége principal de sa puissance, s'était couvert de villes florissantes. Une nouvelle écriture avait été inventée à l'usage des Khitans, et les meilleurs ouvrages chinois se traduisaient dans leur langue; mais les progrès de la civilisation affaiblirent l'esprit militaire; à des princes habiles et vaillants succédèrent des monarques ineptes et efféminés, et quelque sujet de mécontentement ayant poussé à la révolte plusieurs tribus de Tchourtchés, ces peuples nomades, réunis en 1113, sous les drapeaux d'un chef de tribu, nommé Akouta, vinrent attaquer le Leao-tong, remportèrent de grands avantages sur les Khitans, et déférèrent à leur prince, en 1115, le titre d'empereur. Acouta donna à sa dynastie le surnom de *Kin*, ou d'*or* en chinois, disant qu'il ne voulait pas suivre l'exemple

des souverains khitans, qui avaient adopté le nom d'un métal sujet à la rouille.

Acouta fit la conquête de tout l'empire khitan. Deux années après sa mort, qui eut lieu en 1123, son successeur se rendit maître de la personne de Yelou-Yenhi, neuvième et dernier prince de la dynastie des Khitans ou des Leaos, qui avait duré deux cent dix-neuf ans.

L'empereur de la Chine avait secondé les entreprises des Tchourtchés contre les Khitans, afin de reprendre la partie du Pe-tche-li, dont ces derniers étaient en possession. Il atteignit son but; mais il ne tarda pas à éprouver que la nouvelle puissance était plus dangereuse, par sa vigueur, que l'ancien empire des Khitans. Dès l'année 1126, les Tchourtchés entrèrent en Chine, pénétrèrent jusqu'au fleuve Hoang, et mirent le siége devant Caï-fong-fou, résidence impériale des Soungs. Le prince pusillanime qui régnait sur la Chine, s'étant rendu au camp des Tchourtchés pour demander la paix, fut retenu prisonnier et transféré en Tartarie avec toute sa famille, composée, dit-on, de plus de trois mille individus. L'un de ses frères, qui était alors dans le midi de l'empire, échappa seul à la captivité, et fut proclamé empereur par les Chinois.

Les Tchourtchés, que nous appellerons désormais *Kins*, du nom de la dynastie de leurs sou-

verains, s'emparèrent de la partie septentrionale de la Chine, et obtinrent, par un traité de paix qu'ils conclurent, en 1141, avec l'empereur Soung, non-seulement la cession de leurs conquêtes, mais encore la promesse d'un tribut de deux cent cinquante mille onces d'argent pur et de deux cent cinquante mille pièces de soie, que ce prince s'engageait à leur payer annuellement, en se déclarant vassal de l'empereur kin. Le cours du fleuve Hoaï devait désormais servir de limite aux deux états; en sorte que les Kins restaient maîtres des grandes provinces de Pe-tche-li, Schan-si, Schan-tong, Ho-nan et de la partie méridionale du Schen-si. Alors l'empereur Soung transféra sa résidence à Lin-ngan, appelée ensuite Hang-tcheou, dans la province de Tché-kiang.

Vingt ans après, les Kins reprirent les armes pour étendre leurs possessions vers le midi de la Chine. Cette guerre fut terminée, en 1165, par un traité qui maintenait les limites précedentes, mais diminuait le tribut annuel de l'empereur Soung, qui obtint en outre ce changement dans le cérémonial, qu'au lieu de rendre à l'empereur kin l'hommage qu'un vassal doit à son seigneur, il le traiterait désormais avec les égards respectueux qu'un neveu témoigne à son oncle; mais dans une nouvelle guerre que les Soungs en-

treprirent en 1206, ils n'éprouvèrent que des échecs; et pour obtenir la paix, l'empereur chinois dut s'engager à payer aux Kins l'ancien tribut.

Les empereurs kins avaient établi, vers le milieu du douzième siècle, leur principale résidence dans la ville appelée aujourd'hui Pé-king, qu'ils décorèrent du titre de Tchoun-tou, ou de ville impériale du centre. Maîtres d'un tiers de la Chine, ils avaient adopté les coutumes, les lois et les institutions de cet empire, et à l'exemple des Khitans, ils ordonnèrent l'invention de caractères d'écriture pour leur langue, qui était la même que celle des Mantchous, possesseurs actuels de la Chine.

La domination des Kins s'étendait sur toute la Tartarie. Leurs anciens maîtres, les Khitans, devenus leurs sujets, se révoltèrent en 1162; mais ils furent réduits par les armes. Plusieurs années auparavant, les Kins avaient eu à soutenir une guerre désavantageuse contre les Mongols, qu'ils avaient terminée, en 1147, par une paix achetée au prix de quelques sacrifices, et après laquelle le chef des Mongols avait pris le titre de khan (1). Ces derniers faits rapportés

(1) Mailla, *Hist. de la Chine*, tom. VII et VIII passim. Visdelou, *Hist. de la grande Tartarie*, p. 81 à 124.

par l'histoire de la Chine, s'accordent avec les traditions mongoles sur Coubilaï-caan, grand oncle de Tchinguiz-khan (1).

Celui-ci, résolu d'attaquer son ancien suzerain,

---

(1) A cette époque, la partie septentrionale de la Chine, qui appartenait à l'empereur Kin, était appelée *Khitaï* par les peuples tatares, quoique les Khitans n'en eussent possédé qu'une très-petite partie; et ils donnaient au Leao-tong le nom de *Cara-khitaï*, ou de *Khitaï noir;* mais chez eux tout l'empire kin, c'est à dire, le Khitai, le Cara-khitaï et le pays des Tchourtchés, était désigné par le nom de *Tchao-cout* ou de pays des Tchao, qu'ils avaient sans doute emprunté des Chinois.

La partie septentrionale de la Chine soumise aux Kins était appelée *Khan-zi* par les Chinois; sa partie méridionale, dont les Soungs étaient restés maîtres, recevait des Chinois le nom de *Man-zi*, et des Tatares, celui de *Niguiasse*. Les Chinois appelaient la Chine entière *Tchon-koué*, qui veut dire le pays central. Cet empire prenait d'ailleurs le nom de la dynastie régnante; c'est ainsi qu'il fut appelé *Tsine*, sous la dynastie Tsine, qui florissait environ trois siècles avant notre ère. Les Indiens lui conservèrent ce nom, qu'ils transmirent aux peuples plus occidentaux; ils disaient *Tchin* et *Maha-Tchin* ou grande Chine, d'où vinrent les noms de *Tchin* et *Matchin*, usités chez les Persans et les Arabes.

Enfin les Tchourtchés étaient appelés *Nou-tchis* par les Chinois, qui donnaient aux Khitans le nom de *Khidan tatsé* ou de *Tatars khitans*. *Djami-ut-Tévarikh*, liv. II, chap. 2. Abdallæ Beidavei, *Hist. Sinensis*. — Mailla, *Hist. de la Chine*, tom. X, p. 86.

comptait sur l'assistance des Khitans, qui supportaient impatiemment la domination des Tchourtchés. Le gouvernement Kin, soupçonnant les intentions hostiles du nouveau chef des barbares du nord, prit des mesures pour contenir les Khitans, habitants du Leao-tong et du pays voisin, parmi lesquels il y avait beaucoup de seigneurs issus du sang royal des Leaos. Il donna l'ordre de faire passer dans ces contrées des familles tchourtchés en nombre double de celles des Khitans, et de surveiller la conduite des chefs de ce peuple. Malgré ces précautions, un descendant d'Apaki, nommé Yélou-Liouco (1), quittant le poste militaire qui lui était confié sur la frontière septentrionale de l'empire, se rendit secrètement dans le Leao-tong, où il réunit sous ses étendards une armée de cent mille hommes (2).

Tchinguiz-khan envoya au prince khitan l'un de ses généraux, le Noyan Antchin, pour lui proposer une alliance contre leur ennemi commun. Le pacte fut scellé sur le mont Yen, par Liouco et par Antchin. Après avoir sa-

(1) Yelou était le nom de famille d'Apaki et de ses successeurs.

(2) Mailla, *Hist. de la Chine*, tom. IX, p. 50.

crifié un cheval blanc et un bœuf noir, ils rompirent une flèche, la face tournée vers le nord, et jurèrent, l'un d'être fidèle au souverain mongol, l'autre, au nom de son maître, de soutenir le prince khitan contre l'empereur kin (1).

Tchinguiz-khan chargea le général Coutoutchar, à la tête de deux mille hommes, de contenir, pendant son absence, les tribus nouvellement soumises, de protéger ses Ordous, et partit dans l'automne de l'année 1211 (607) des rives du Kéroulan pour attaquer la Chine. Avant d'entreprendre cette expédition, il implora l'assistance du ciel sur le sommet d'une haute montagne. Ayant jeté sa ceinture sur son cou et défait les attaches de sa tunique, il fit à genoux cette prière: « O Dieu éternel, je suis armé pour « venger le sang de mes oncles, Bercan et Hem- « bocaï, que les Altan-khans (2) ont fait mourir « avec ignominie. Si tu m'approuves, prête-moi « d'en haut le secours de ton bras, et ordonne

(1) Mailla, ibid, p. 51. — Gaubil, p. 16. D'après ce dernier, c'était sur le mont Kin, situé à 40 ou 50 lieues au nord de Mougden.

(2) *Altan* ou *Altoun* signifie *or* en turc et en mongol, de même que *Kin* en chinois, et les souverains de la dynastie d'Acouda, qui avaient adopté le titre d'empereurs kins, étaient appelés Altan-khans par les Tatares.

« qu'ici-bas, les hommes, les bons et les mau-
« vais génies, s'unissent pour m'assister. » (1).

Le khan mongol était accompagné de ses quatre fils, Tchoutchi, Tchagataï, Ogotaï et Toulouï. Son armée, dans laquelle il avait établi la plus sévère discipline, était divisée, suivant l'ancienne méthode des peuples turcs et tatares, en corps de mille hommes, en compagnies de cent hommes, en pelotons de dix hommes, dont les officiers se nommaient chefs de dix, chefs de cent, chefs de mille. Des corps de dix mille hommes, appelés *Touman*, était commandés par des officiers généraux. Les ordres du souverain portés par ses aides-de-camp ou *touadjis* aux chefs de dix mille, étaient transmis à leurs subordonnés.

L'armée mongole consistait totalement en cavalerie. Chaque homme était garanti par une armure et une casquette de cuir, muni d'un arc, d'une hache, d'un sabre, d'une lance, et suivi de plusieurs chevaux, qui n'avaient besoin d'autre nourriture que l'herbe des prairies. De nombreux troupeaux étaient conduits à la suite de l'armée; mais, dans des marches forcées, chacun emportait une petite provision de viande et de lait (2).

---

(1) *Djami-ut-Tévarikh.*

(2) *Tarikh Djihan kuschaï*, tom. I. — Carpin, *Voyage en*

Sur la nouvelle de la marche de Tchinguiz-khan, le gouvernement des Kins avait garni de troupes les forts au-delà et en-deçà de la grande muraille. Ce boulevard, qui couvre la Chine dans une étendue de plus de cinq cents lieues, depuis le bord de la mer Jaune jusqu'à l'extrémité occidentale du Schen-si, s'élève quelquefois sur la crête des montagnes, et descend dans des vallées profondes; sa hauteur est d'environ trente pieds, sa largeur de quinze à son sommet; il est construit partie en briques, partie en terre, flanqué d'un grand nombre de tours, et défendu par des forteresses aux endroits où il s'ouvre pour laisser des passages de communication avec la Tartarie (1).

Lorsque Tchinguiz-khan fut entré sur le territoire de l'empire, la cour des Kins lui fit des propositions de paix; il les rejeta. L'aile droite de l'armée mongole, commandée par le noyan Tchépé, enleva les forts de la muraille, près de Taï-tong-fou; premiers succès qui furent facilités par la trahison d'Alacousch-tékin, chef de

---

Tartarie, art. 6. — Marco Polo, *Voyages en Orient*, liv. I, chap. 56, 59.

(1) Du Halde, *Description de la Chine*, in-folio, tom. I, p. 38 à 41; t. IV, p. 83. — Grosier, *Description de la Chine*, in-8°, tom. VI, p. 315 et suivantes.

la tribu Ongoute, à laquelle était confiée la défense de cette partie du boulevard. Tchoutchi, Tchagataï et Ogotaï, fils de Tchinguiz-khan, pénétrèrent avec l'aile gauche dans la partie orientale du Pe-tche-li, tandis que le khan mongol, accompagné de son fils cadet Touloui, marchant au centre, força la muraille au nord de Tchan-tou (Pé-king). Il rencontra près des monts Yé-hou-ling, à sept lieues à l'ouest de la ville de Suen-hoa-fou, l'armée ennemie, commandée par Kieou-kin et Ouannou. Un officier, nommé Min-gan, détaché par ces généraux pour faire une reconnaissance, passa du côté de Tchinguiz-khan et lui donna tous les renseignements qu'il pouvait désirer sur l'état de l'armée ennemie. Quoiqu'elle fût très-supérieure en nombre, le prince mongol l'attaqua et remporta une victoire signalée (1). Elle fut suivie de la prise de Suen-hoa-fou et du siége de la grande cité de Taï-tong-fou, surnommée Si-king ou Cour occidentale, parce qu'elle

(1) Suivant l'histoire de la Chine, par Mailla, tom. IX, p. 47, cette bataille fut livrée dans un lieu nommé *Hoan-eulh-tsouï*. Il est appelé *Hoïgân Dayan* dans l'histoire de Raschid, qui ajoute que c'est le nom d'une hauteur située près des monts Caraoun-tchidoun. Le même auteur rapporte que cette bataille était citée par les Mongols, comme l'une de leurs plus célèbres victoires.

était l'une des résidences des empereurs Kins. Défendue par une forte garnison, elle ne se rendit qu'après une vigoureuse résistance. Les autres places de cette province furent également conquises. Un corps détaché contre l'importante forteresse de Kiu-yong-koan, située près de la muraille, à l'est de Tchan-tou, s'en était emparé sans coup-férir, par la lâcheté de son commandant. La perte de ce boulevard laissait à découvert la résidence impériale (1). On défendit d'en sortir à tous les hommes capables de porter les armes; mais bientôt les craintes de la cour furent dissipées par la retraite de l'armée mongole qui, après avoir saccagé la lisière septentrionale du Pe-tcheli et du Schen-si, repassa la muraille à la fin de l'année 1212. Elle prit ses cantonnements non loin de ces provinces, et Tchinguiz-khan établit son quartier-général à Hoan-tcheou, ville de Tar-

(1) La capitale de l'empire Kin, était la ville appelée aujourd'hui *Pe-king*, c'est à dire, cour du Nord. Avant la domination des Tchourtchés elle portait le nom de *Yen-king* ou cour du pays de Yen, celui de *Yen-tou* ou de ville impériale de Yen, et celui de *Tchoun-king* ou de cour du centre. Le troisième successeur d'Acouta, y ayant transféré sa résidence en 1153, lui donna le nom de *Ta-hin-fou* et le titre de *Tchoun-tou* ou de ville impériale du centre. Les Tatares désignaient cette capitale sous le nom de *Khan-balig*, qui signifie ville du khan, cité impériale.

tarie, qui était située à environ cinquante lieues au nord-ouest de Taï-tong-fou.

Lorsque Tchinguiz-khan était entré en Chine, Liouco, son auxiliaire, avait attaqué le Léao-tong. Une armée de soixante mille hommes, sous les ordres de Hou-cha, fut envoyée contre lui, et l'empereur promit de récompenser, par une forte somme et un emploi considérable, quiconque lui apporterait la tête de ce rébelle; ceux même qui présenteraient de ses os, devaient recevoir leur poids en argent. Liouco demanda du secours à son nouveau suzerain, qui lui envoya trois mille hommes. Il battit l'armée impériale, la mit en fuite et s'empara de ses bagages qu'il fit conduire au camp du prince mongol. Après cette victoire, Liouco prit le titre de prince de Léao. Il s'empara, à la fin de 1212, de la capitale du Léao-tong, appelée Léao-yang, et surnommée Tong-king ou Cour orientale (1). Dans un court espace de temps toute cette contrée lui fut soumise.

Tandis que l'armée mongole prenait du repos

(1) Suivant le *Djami-ut-Tévarikh*, ce fut le général mongol Tchépé qui prit Tong-king. Il s'avança d'abord jusque sous les murs de cette ville; puis, il se retira l'espace de dix journées, et laissant ses bagages, il revint à marches forcées sur Tong-king, dont il s'empara par surprise.

pour rentrer en Chine, la résidence impériale était le théâtre d'une sanglante révolution. Houchan-hou, général tchourtché qui, l'année précédente, avait été destitué et exilé, fut replacé par l'empereur à la tête de l'armée, vers le milieu de 1223; mais, au lieu de s'occuper à mettre l'empire en état de défense, ce général ne songea qu'à se venger de ceux qui avaient causé sa disgrace. Trois mois après sa nomination, il se rendit avec des troupes à la ville impériale, sous prétexte de prévenir l'exécution d'un complot qu'il disait avoir découvert. Il y fit tuer plusieurs de ses ennemis, força l'entrée du palais et se saisit de la personne de l'empereur. Alors, prenant le titre de régent et de généralissime, il fit usage du sceau royal pour donner à ceux de son parti les diplômes des emplois les plus importants. La plupart des officiers de son armée avaient exécuté ses ordres, sans connaître son dessein, et pour le faire réussir plus aisément à la faveur du trouble et de la confusion, il avait commandé à ses gens de crier que les Tatares étaient aux portes de la capitale. Craignant bientôt après qu'un soulèvement ne rétablit le souverain qu'il avait détrôné, il le fit tuer dans sa prison par un eunuque. Il n'osait pas usurper la dignité impériale; ce dernier attentat eût révolté tous les esprits. Il jeta les yeux sur Outoubou, frère

aîné du monarque défunt, et envoyant chercher ce prince, qui était dans le Ho-nan, il le fit proclamer empereur.

Deux mois s'étaient à peine écoulés depuis cette révolution, qu'on vit reparaître l'armée mongole. Après avoir battu un corps ennemi qui voulait arrêter sa marche, Tchinguiz-khan atteignit la grande muraille et reprit les forteresses qui, depuis sa retraite, avaient repassé au pouvoir des Kins; mais les Mongols s'étant approchés de la capitale, furent repoussés avec grande perte par Hou-chan-hou.

Le général Tchou-hou Kao-ki avait reçu l'ordre de joindre Hou-chan-hou avec cinq mille hommes; il ne parut pas au jour fixé. Le généralissime voulait que, suivant les lois militaires, il fut puni de mort; l'empereur lui fit grace en considération de ses anciens services. Hou-chan-hou fournit un renfort à Kao-ki, et lui ordonna d'attaquer les Mongols, le menaçant du dernier supplice s'il n'était victorieux. Ce général fit une sortie, et après un long combat, il fut repoussé dans la ville. Craignant que son

(1) Outoubou était le nom tchourché du nouvel empereur; Sun, était son nom chinois. Il prit à son avènement le surnom de Syen-tsoun. Visdelou, *Hist. de la Tartarie*, p. 121.

chef, dont il connaissait le caractère féroce, n'exécutât sa menace, il résolut de le prévenir. Il alla investir avec ses troupes l'hôtel de Houchan-ou, qui était retenu chez lui par une blessure. Le généralissime tenta de se sauver en franchissant le mur de son jardin; mais il se blessa dans sa chûte, et les soldats de son ennemi, ayant accouru, lui tranchèrent la tête. Tchou-hou se présenta avec cette tête à la porte du palais, s'avouant coupable du meurtre d'Houchan-ou et digne de la mort; mais Outoubou, content d'être délivré d'un sujet aussi dangereux, pardonna à Kao-ki, et lui conféra même la dignité de généralissime.

Dans le tems que les Mongols envahissaient le nord de l'empire kin, sa frontière occidentale était attaquée par les Hias. La paix entre ces deux états voisins subsistait depuis quatre-vingts ans, lorsque le roi de Hia, attaqué, pour la troisième fois, par Tchinguiz-khan, demanda du secours à l'empereur kin, et n'en put obtenir. Il se délivra par un traité des armes mongoles, et rompit avec les Kins. Cette guerre ne fut pas poussée avec vigueur; cependant, à la fin de l'année 1213, les Hias prirent la ville frontière de King-tcheou.

Les forces de l'empereur kin étaient encore diminuées par la défection d'un grand nombre de ses sujets, qui, méprisant un gouvernement in-

capable de les protéger, allaient se joindre aux Mongols pour partager avec eux les dépouilles des pays conquis. Tchinguiz-khan composa de ces transfuges quarante-six brigades, dont il renforça son armée, qui fut alors partagée en quatre corps. L'un d'eux fut laissé en observation au nord de Tchoun-toŭ; le second, commandé par Tchoutchi, Tchagataï et Ogotaï, fut envoyé dans le Schen-si, où ces trois princes pénétrèrent par différentes routes, prirent dix-sept villes et firent un grand ravage. Tchoutchi-cassar, frère de Tchinguiz-khan, s'empara avec le troisième corps des contrées maritimes du Pe-tche-li. Le quatrième, conduit par Tchinguiz-khan en personne, qui était accompagné de Toulouï, traversa en vainqueur le Pe-tche-li, et pénétra dans le Schan-tong. Dans ces trois expéditions, les Mongols saccagèrent plus de quatre-vingt-dix villes. L'empereur kin, employant ses troupes à la garde des postes les plus importants, avait ordonné que les habitants des campagnes se renfermassent dans les cités pour les défendre; mais les femmes, les enfants et les vieillards, restés dans les villages, étaient emmenés par les Mongols sous les murs des places qu'ils voulaient prendre, et leur servaient de rempart contre les assiégés, qui n'osant lancer leurs traits sur l'ennemi à couvert par cette mul-

titude, composée de personnes qui leur étaient chères, se voyaient forcés à la soumission. Il n'y eut dans tout le pays au nord du fleuve jaune que huit villes qui, défendues par de bonnes garnisons, ne tombèrent pas au pouvoir des Mongols (1). Les trois provinces du nord furent ravagées et dépeuplées; les Barbares y firent un immense butin, et traînèrent en captivité un grand nombre de jeunes gens des deux sexes.

Ces expéditions eurent lieu dans les derniers mois de 1213 et les trois premiers de 1214. Tchinguiz-khan ayant rejoint le corps qu'il avait laissé en observation devant Tchoun-tou, refusa à ses généraux la permission de donner l'assaut à cette capitale: il envoya, au contraire, deux de ses officiers à l'empereur pour lui offrir la paix. Le généralissime Kao-ki était d'avis qu'il fallait attaquer l'armée mongole, affaiblie par les maladies, et dont les chevaux étaient harrassés. Un autre ministre, Tchin-hœi, s'y opposa, disant que la plupart des soldats de la garnison de Tchoun-tou, ayant leurs familles dans la province, se disperseraient, même après une victoire, si on les faisait sortir de la ville; qu'on

(1) Le *Djami-ut-Tévarikh* confond ces deux campagnes des Mongols en Chine. D'ailleurs il est d'accord avec l'histoire de la Chine, traduite par Mailla.

ne devait pas d'ailleurs exposer la destinée de l'empire au hasard d'une bataille. Il opina pour l'acceptation de la paix, et l'empereur, approuvant son conseil, l'envoya au camp mogol pour la conclure. Tchinguiz-khan demanda une princesse de la famille royale; on lui donna une fille de l'empereur Tchong-hei; il exigea de l'argent, des soieries, cinq cents garçons, autant de jeunes filles, et trois mille chevaux. Ayant obtenu toutes ses demandes, il commença sa retraite, et lorsqu'il eut dépassé la forteresse de Kiu-yong-koan, il fit égorger ses prisonniers, dont le nombre était prodigieux.

Outoubou, ne se croyant pas en sûreté dans sa capitale, trop voisine de la frontière, résolut de transférer sa résidence à Pien-léang ou Caï-fong-fou, ville décorée alors du titre de Nan-king ou de cour méridionale, et située sur la rive droite du fleuve jaune. On lui représenta vainement qu'il paraîtrait abandonner le nord de son empire, et que son départ répandrait le découragement. Il partit avec toute sa cour, laissant à Tchoun-tou le prince héréditaire, sous la direction des généraux Ouanyen-Tchin-hœi et Monien-Tsing-tchong (1).

(1) Ouanyen était le nom propre de la famille impériale, ou plutôt de la tribu d'où elle était sortie.

L'empereur avait ordonné que les troupes de la garnison de Tchoun-tou rendissent les armes et les chevaux qui leur avaient été fournis pendant le siége. Lorsqu'on voulut exécuter cet ordre, un corps de cavalerie composé de Khitans, faisant partie de la division de l'armée qui suivait l'empereur, se mutina à quelques lieues de la capitale. Son commandant ayant été puni de mort, les Khitans exaspérés s'élurent trois chefs et rétrogradèrent; forçant le passage d'un pont qui avait été occupé par un détachement de l'arrière-garde, pour leur défendre l'accès de Tchoun-tou, ils enlevèrent les troupeaux qui paissaient autour de cette capitale. Ils voulaient passer aux Mongols; mais ils étaient cernés par des troupes chinoises. Ils trouvèrent cependant le moyen d'envoyer des émissaires à Tchinguiz-khan qui était campé près de Hoan-Tcheou, pour lui offrir leur soumission et implorer son assistance. Ce prince, au mépris du traité qu'il venait de conclure, fit partir un corps d'armée mongol, sous la conduite de Samouca-Bahadour, et une division de Tchourchés, commandée par le général Mingan, avec l'ordre d'aller joindre les Khitans au-delà de Tchoun-tou, et de faire avec eux le siége de cette capitale.

En même temps, le général Moucoli fut envoyé

36953

dans le Leao-tong pour soutenir le prince Liouco, auquel les Kins avaient repris la plus grande partie de ce pays, et même sa capitale Ton-king. Cette ville repassa, par un stratagême, au pouvoir des Mongols. Un officier, appelé Siaoyésien, détaché avec mille hommes par le général Moucoli, ayant appris que le nouveau gouverneur de Ton-king, nommé par l'empereur, était en route pour s'y rendre, se posta sur son chemin et le tua. Il se saisit de ses lettres-patentes, se dirigea vers Ton-king, et à l'entrée de cette ville, il se donna à l'officier de garde pour le gouverneur qu'on attendait. Conduit avec respect à l'hôtel du gouvernement, où les officiers de la garnison vinrent le saluer, il parut étonné de l'appareil militaire qu'il avait aperçu: il dit qu'il venait de la cour, qu'on s'y croyait en pleine paix, qu'il ne fallait pas retenir inutilement tant de monde sous les drapeaux; il ordonne qu'une grande partie de la garnison soit licenciée, assurant que lorsqu'il y aurait du danger, il en serait instruit à temps. Trois jours après, Moucoli arrive de grand matin, entre dans la ville, et s'en rend maître sans coup férir. La prise de cette cité fut suivie de la conquête de tout le Léao-tong. De trente-deux villes, Taï-ning seule resta aux Kins.

Dès que l'empereur Outoubou eut appris la nouvelle invasion des Mongols, qui eut lieu dans

l'année 1215, craignant pour le sort du prince héréditaire, il lui expédia l'ordre de se rendre à la cour du midi. Son départ abattit le courage des habitants de la capitale, qui ne tarda pas à être investie. Bientôt ils éprouvèrent les horreurs de la famine. Une armée fut assemblée à Taï-ming-fou, pour leur amener des vivres; mais les Mongols l'ayant battue près de Pa-tcheou, enlevèrent ce convoi. Pour comble de disgrace, l'un des meilleurs généraux de l'empereur passa avec ses troupes au service de Tchinguiz-khan.

La nouvelle de la prise du convoi fit perdre aux gouverneurs de Tchoun-tou l'espoir de sauver cette capitale, où la famine régnait au point qu'on y mangeait de la chair humaine. Tchin-hœi proposa à son collègue, qui commandait en chef, d'attaquer l'ennemi avec toutes les troupes de la garnison et de vaincre ou de périr les armes à la main. Son dessein courageux n'ayant pas été approuvé, Tchin-hœi ne voulut pas vivre jusqu'à la prise de la ville dont la défense lui était confiée. Après avoir chargé un de ses officiers, nommé Cé-gan-tché, de remettre à l'empereur un mémoire où il lui donnait des conseils pour la conservation de ses états, où il accusait Tchou-hou-Kaoki de trahison, et s'avouait lui-même digne de mort, pour n'avoir pu sauver la capitale, il s'empoisonna.

Monien se sauva de Tchoun-tou et se rendit à la cour; il y avait été devancé par Cé-gan-tché. L'empereur ordonna des informations sur sa conduite, et Monien fut condamné à mort, comme coupable de trahison.

Après son départ, les Mongols entrèrent à Tchoun-tou, et y firent un grand carnage. Dans le tumulte, le feu fut mis par quelques soldats mongols au palais impérial, dont l'incendie dura, dit-on, plus d'un mois. Tchinguiz-khan envoya de Hoang-tcheou trois de ses officiers pour complimenter, en son nom, le général Mingan qui avait conduit le siége, et pour faire transporter en Tartarie les trésors de l'empereur trouvés à Tchoun-tou. Les conservateurs de ces richesses étant venus offrir des présents aux commissaires mongols, essuyèrent le refus de l'un d'eux nommé Coutoucou. Lorsque ces officiers furent de retour au quartier-général, Tchinguiz-khan demanda à Coutoucou s'il n'avait pas reçu des cadeaux. Il répondit qu'il n'en avait pas accepté. Et pourquoi, reprit le khan mongol? « J'ai « pensé, répliqua-t-il, que tout ce qui était dans « la ville vous appartenait après la conquête, et « que nul autre que vous n'avait le droit d'en dis« poser. » Tchinguiz-khan dit que Coutoucou connaissait les lois militaires; il le combla d'éloges et punit ses deux collègues.

Ce conquérant se rendit à Tchoun-tou. Ses troupes étaient rangées en parade pour le recevoir, ayant à leur tête Mingan, nommé aussi Tchapar. Le khan mongol, montrant ce général aux officiers qui l'entouraient, leur dit qu'il lui devait la prise de la capitale des Kins.

Au bout de quelques jours, Tchinguiz-khan quitta cette ville, emmenant les princesses de la famille impériale qui y étaient restées, et que Monien, lors de sa retraite, avait refusé de conduire à Nan-king. Il retourna au nord de la muraille et passa l'été à Léan-king, ville du district de Hoan-tcheou.

Il fit partir, vers la fin de l'année 1215, le général Samouca avec dix mille hommes, pour tenter un coup de main sur la nouvelle résidence impériale. Samouça traversa la partie du Schen-si qui appartenait au roi de Hia, et vint attaquer la forteresse de Ton-koan, située sur le fleuve jaune, à la tête d'un défilé qui conduit du Schen-si dans le Ho-nan. N'ayant pu réussir à la prendre, il la tourna; après avoir surmonté les obstacles d'une route presque impraticable dans les monts Song, il arriva à You-tcheou, d'où il s'avança jusqu'à deux ou trois lieues de Nan-king; mais l'empereur avait fait venir en diligence des troupes du Schan-ton. Samouça fut battu et forcé à la retraite; il passa le fleuve

Jaune sur la glace à Tchen-tcheou, et retourna en Tartarie par le Schen-si.

Tchinguiz-khan reçut alors un ambassadeur d'Outoubou, chargé de lui demander la paix; il exigea que ce souverain renonçât au titre d'empereur, se contentât de celui de prince, et se reconnût son vassal. Outoubou ne voulut pas souscrire à des conditions aussi humiliantes. Il perdit encore, peu après, la ville de Lin-tao-fou dans le Schen-si, qui lui fut enlevée par les Hias.

Le prince Yélou-Liouco se rendit, à la fin de cette année, au camp du conquérant mongol, pour lui rendre hommage. Il lui avait précédemment envoyé son fils avec l'état des familles qui lui étaient soumises, dont le nombre s'élevait à six cent mille, et avec quatre-vingt-dix chariots chargés de présents. Tchinguiz-khan reçut ces offrandes après les avoir fait exposer pendant sept jours en plein air, pour les présenter aux dieux (1).

(1) Mailla, tom. IX, p. 44 à 75; Gaubil, p. 13 à 29. *Djami-ut-Tévarikh.*

CHAPITRE IV.

Retour de Tchinguiz-khan dans la Mongolie. — Destruction des Merkites. — Envoi de Moucoli en Chine avec la dignité de généralissime. — Quatrième invasion dans le royaume de Hia. — Retraite du fils de Tayang-khan dans le Cara-khitaï. — Notice de cet empire. — Ligue de Goutchlouc-khan avec le sultan du Khorazm contre l'empereur du Cara-Khitaï. — Conquête du Cara-Khitaï par Goutchlouc. — Invasion des Mongols dans ce royaume et fin de Goutchlouc.

TCHINGUIZ-KHAN ayant quitté la Chine, revint, en 1216, dans son ordou en Mongolie. Des rives de la Toula, il fit partir le général Souboudaï contre le frère et les trois fils de Tocota, dernier roi des Merkites, qui avaient rassemblé des forces dans les monts Altaïs, et Coutoutchar eut l'ordre de le joindre avec son corps d'observation. Les Merkites, attaqués près du fleuve Djem, furent passés au fil de l'épée. Coutou, frère de Tocota et deux fils de ce dernier périrent dans l'action; le troisième, nommé Coultoucan-Mergan, fait prisonnier, fut conduit à Tchoutchi, fils ainé de Tchinguiz-khan. Comme le jeune Merkite avait la réputation d'un excel-

lent archer, Tchoutchi voulut être témoin de son adresse. Coultoucan décocha une flèche qui alla frapper le but, et une autre qui fendit le bois de la première. Tchoutchi, charmé de sa dextérité, envoya un exprès à son père pour lui demander la vie de ce jeune homme; mais Tchinguiz-khan ne voulut pas l'accorder, disant qu'il avait conquis pour les siens tant de pays et de peuples qu'ils pouvaient se passer du rejeton d'une race ennemie, et ce dernier fils de Tocota fut mis à mort. Tchoutchi avait été chargé par son père, au retour de la Chine, d'aller soumettre les Kirguises qui s'étaient révoltés.

Baïtoula-Soucar, chef de la nation belliqueuse des Toumates, voisine des Kirguises, avait également profité de l'absence du conquérant mongol pour secouer le joug; cette même année, Tchinguiz-khan envoya contre lui le noyan Bourgoul. Les Toumates furent vaincus et réduits à l'obéissance; mais le chef mongol périt dans le combat. Tchinguiz-khan, auquel il avait, en partant, recommandé sa famille, fit dire à ses enfants qu'il leur tiendrait lieu désormais *de foie et de cœur*, et il leur témoigna dans la suite beaucoup de bienveillance (1).

(1) *Djami-ut-Tévarikh.*

Le général Moucoli venait d'apaiser une révolte dans le Léao-tong : un seigneur de ce pays, nommé Tchang-tchi, s'était déclaré pour l'empereur Kin, qui lui avait confié le commandement d'une armée. Ce rebelle fut pris dans la ville de Kin-tcheou et mis à mort vers la fin de 1217. Tchinguiz-khan étant campé sur la rive de la Toula, récompensa d'une manière éclatante les services de Moucoli. Après avoir fait en public l'éloge de ses grandes qualités, il lui conféra le titre chinois de *Koué-ouang* (1), ou de prince, avec le droit de le transmettre à ses descendants. Moucoli faisant la guerre en Chine, avait reçu ce titre de ses habitants, et comme Tchinguiz-khan avait l'intention de le renvoyer dans ce royaume pour y poursuivre ses conquêtes, il jugea que ce titre était de bon augure et le lui confirma. Il le nomma en même temps son lieutenant-général en Chine, ordonnant à ses troupes rangées en bataille d'obéir à Moucoli comme à lui-même. Il lui remit un sceau d'or en signe de l'autorité qui lui était confiée, et lui recommanda d'achever la conquête de l'empire kin. Moucoli partit à la tête d'une armée composée de vingt-trois mille Mongols et de deux divisions de Khitans et de Tchourt-

(1) *Koué* signifie pays, et *Ouang* prince.

chés, commandées par deux généraux de leur nation, nommés Oyar et Toghan, qui avaient reçu le grade de chef de dix mille hommes, appelé en Chinois *Vang-schaï* (1).

Tchinguiz-khan fit de son côté une quatrième invasion dans le royaume de Hia (2). Il tourna ensuite son attention vers l'occident, où l'un de ses ennemis fugitifs, Goutchlouc, fils du dernier khan des Naïmans, occupait depuis six ans le trône du Cara-Khitaï qu'il avait usurpé.

L'empire du Cara-Khitaï avait été fondé par un prince khitan de la dynastie Leao. A l'époque de la destruction de la monarchie khitane par les Tchourtchés ou Kins, Touschi-Talgoun, ou comme il est appelé par les Chinois, Yélou-Tatché, général et parent de Yélou-yenhi, dernier roi des Khitans, se sépara, en 1124, de ce souverain réduit à la dernière extrémité, et émigra avec environ deux cents hommes vers le pays situé au nord-ouest du Schen-si. Les gouverneurs et les chefs de tribus dans cette contrée qui faisait partie de l'empire des Leaos, lui rendirent hommage comme à un descendant de l'illustre Apaki. A la tête des forces qu'ils lui

(1) Mailla, tom. IX, p. 79. Gaubil, p. 32. *Djami-ut-Téva-rikh.*

(2) Mailla, *ibid.*, p. 84.

fournirent, il marcha vers le Turkustan. Le prince des Ouigours, auquel il demanda le passage par ses états, alla le recevoir à la frontière, lui fit présent d'un grand nombre de chevaux, de chameaux et de moutons, lui remit en ôtage ses fils et ses petits-fils, et se reconnut son vassal. Touschi-Talgoun conquit les pays de Caschgar, d'Yerkend et de Khotan (1), ainsi que le Turkustan (2). Cette dernière contrée appartenait alors au Khacan Mahmoud, le vingtième prince de sa dynastie, qui se disait issue des Éfrassiyabes, souverains turcs, fameux dans l'ancienne histoire de Perse. Mahmoud fut réduit à la possession de la Transoxiane, et, quelques années après, cette contrée ayant également été envahie par les Cara-Khitans, il devint leur tributaire (3). Le Khorazm ne tarda pas à éprouver le même sort; il venait d'être mis à feu et à sang

(1) Mailla, tom. VIII, p. 399. Visdelou, p. 10 et suiv. *Djami-ut-Tévarikh.*

(2) Les Arabes et les Persans comprenaient sous le nom de *Turkustan*, ou de patrie des Turcs, le pays qui s'étend depuis le Sihoun jusqu'au grand désert de la Chine; mais, dans une acception plus restreinte, il désignait seulement la partie de cette contrée la plus voisine du Sihoun, bornée à l'orient par l'Ouïgourie et le pays de Caschgar.

(3) *Tarikh Munedjim-Baschi*, tom. II, chap. des Khacans du Turkustan.

par les troupes de Touschi-Talgoun; son souverain Atsiz, le deuxième prince de la dynastie des Khorazm-schahs, obtint la paix moyennant un tribut annuel de trente mille pièces d'or (1). Après avoir soumis à sa domination les pays situés entre le grand désert Cobi et le Djihoun, entre les montagnes du Tibet et celles de la Sibérie, Touschi-Talgoun prit, en 1126, le titre de *Gour-khan* qui signifie puissant khan, et fixa sa résidence dans la ville de Bela-Sagoun. Il était sectateur de Boudha; cette religion devint la dominante dans le nouvel empire du Cara-Khitaï. Son fondateur, qui joignait à de grandes qualités militaires une parfaite connaissance de la littérature chinoise, à laquelle il avait dû, dans sa jeunesse, le grade de lettré du premier ordre, mourut en 1136, lorsqu'il se préparait à faire la guerre aux Kins, pour recouvrer la monarchie qu'ils avaient enlevée à sa famille. Il ne laissait qu'un fils mineur, Yélou-Ylieï, qui resta jusqu'à l'année 1143 sous la tutelle de sa mère Tabouyan. Ce prince étant mort en 1155, sa sœur Poussouan fut nommée régente pendant la minorité de Tchiloucou, fils d'Ylieï, qui ne prit les rênes du gouvernement

(1) *Tarikh Djihan Kuschaï*, tom. II.

qu'en 1167 (1). Tchiloucou régnait encore en 1208 (604-5), lorsque le fils du dernier khan des Naïmans vint chercher un asile dans le Cara-Khitaï; il fut bien accueilli par Tchiloucou qui lui donna sa fille en mariage.

La faiblesse du gouvernement de ce prince, uniquement occupé de la chasse et de ses plaisirs, avait déja favorisé la défection de ses trois grands vassaux, le roi des Ouïgours, le prince de la Transoxiane et le sultan du Khorazm; elle inspira à son gendre le dessein de le détrôner. Le prince naïman s'était attaché plusieurs des généraux de Tchiloucou, et en réunissant les débris de l'armée de son père, il pouvait se voir à la tête de forces imposantes. Pour commencer l'exécution de son projet, il demanda à Tchiloucou la permission d'aller rassembler sous ses drapeaux les restes des tribus naïmanes qu'il savait errantes dans les contrées d'Imil, de Cayalic et de Bisch-Balic, l'assurant qu'il ne voulait réunir ces forces que pour les employer à son service. Le souverain du Cara-Khitaï y consentit avec plaisir, lui fit, à son départ, de grands pré-

(1) Mailla, tom. VIII, p. 399. Visdelou, p. 10 et suiv. *Djami-ut-Tévarikh.*

sents, et lui couféra le titre de Goutchlouc-khan, qui signifie en turc *puissant prince.*

En effet, à son apparition, les hordes de son père accoururent sous ses étendards; il fut joint par le chef des Merkites qui avait fui devant les armes de Tchinguiz-khan; ses troupes s'enrichirent par des incursions dans le Cara-Khitaï, et l'espoir du butin lui amena de nouvelles bandes; mais avec ces forces, il ne pouvait pas s'emparer de l'empire; il lui fallait un allié: ses yeux se tournèrent vers le sultan Mohammed, souverain du Khorazm et de la Perse, qui s'était soustrait à la suzeraineté de Tchiloucou, et avait même reçu l'hommage d'Osman, prince de Samarcand et de la Transoxiane. Il lui fit proposer d'attaquer de concert le Cara-Khitaï, dont les provinces occidentales devaient être le prix de sa coopération, et il en obtint une réponse favorable. Cependant une armée cara-khitane avait été envoyée contre Samarcand pour faire rentrer Osman dans la soumission; Mohammed courut à sa défense; mais avant son arrivée, les Cara-Khitans levèrent le siége de cette ville, rappelés par des ordres de leur souverain, que Goutchlouc venait d'attaquer.

Profitant de cette diversion, Mohammed, accompagné du prince Osman, entra sur le territoire du Cara-Khitaï. Il rencontra, au-delà de

Taraz, l'ennemi commandé par le général Tanigou, et lui livra bataille; l'armée khitane fut mise en déroute, et son chef tomba au pouvoir des vainqueurs. Dans leur marche rétrogade, les troupes défaites pillèrent et ravagèrent leur propre pays. Les habitants de Bela-Sagoun, qui désiraient de passer sous la domination du sultan Mohammed, fermèrent leurs portes aux troupes du grand khan. Assiégés, ils se défendirent pendant seize jours dans l'espérance de voir arriver à leur secours le sultan Mohammed. La ville fut enfin prise d'assaut, et sa population passée au fil de l'épée; il y périt quarante-sept mille hommes.

De son côté, Goutchlouc fit une irruption subite dans les états du grand khan, et pilla ses trésors à Ozkend; mais il fut battu près de la Tchinboudje par le Gour-khan en personne, qui s'était mis à la tête de ses troupes rassemblées à la hâte. Cependant les finances de ce souverain étaient épuisées; Mahmoud-Baï, l'un de ses généraux, qui possédait de grandes richesses, craignant d'être forcé à des sacrifices pécuniaires, conseilla au grand khan de faire restituer par ses troupes ce qu'elles avaient repris des trésors enlevés par Goutchlouc. Les chefs de l'armée se soulevèrent contre cette mesure et s'éloignèrent

avec ressentiment. Goutchlouc, profitant de leur dispersion, revint à la hâte et surprit le grand khan dans sa capitale, en 1211 ou 1212 (608). Maître de la personne de ce prince, il lui laissa le titre de souverain, et le traita avec respect jusqu'à sa mort, qui arriva deux ans après cette révolution (1).

Tchinguiz-khan n'était pas disposé à laisser son ancien ennemi jouir paisiblement du trône qu'il avait usurpé; il fit partir contre Goutchlouc, en 1218 (615), une armée de vingt mille hommes commandée par le noyan Tchépé. A son approche, Goutchlouc s'enfuit de Caschgar. Élevé dans la religion chrétienne, que professait, comme on l'a dit, la plus grande partie de la nation naïmane, il avait embrassé la religion de Boudha, à la persuasion de son épouse, fille du grand khan, et dès-lors il commenca à per-

(1) L'éditeur de l'histoire de la Chine, par Mailla, qui donne dans une note (tom. VIII, p. 419) une courte notice de la dynastie des Cara-khitans ou Leaos occidentaux, d'où nous avons pris les noms des successeurs de Touschi Talgoun, que l'on ne trouve ni dans le *Djami-ut-Tévarikh* ni dans le *Djihan-Kuschaï*, fixe à soixante-dix-sept ans la durée de cette dynastie, de 1124 à 1201; mais comme Tchiloucou régna jusqu'en 1211 ou 1212, c'est quatre-vingt-six ans que subsista cet empire. Voir la note VI à la fin de ce volume.

sécuter ses sujets musulmans, nombreux dans les provinces de Caschgar, de Khoten et d'Almalig, qu'il avait été obligé de réduire par les armes. Il voulut contraindre ceux de Khoten à abjurer leur foi, leur laissant l'option entre la religion chrétienne et celle de Boudha. Prétendant même leur prouver la fausseté de leur croyance, il convoqua le clergé musulman dans une plaine, sous les murs de la ville, et fit publier que quiconque voudrait disputer avec lui sur cette religion, n'avait qu'à se présenter. Alors le chef des Imams, Alai-ud-din Mohammed, s'approcha de Goutchlouc et défendit l'Islamisme avec chaleur. Le khan, irrité de sa résistance, ayant, dans sa colère, proféré des injures contre Mahomet, l'Imam indigné s'écria: « *Que la terre couvre ta langue, ô ennemi de la vraie foi!* » Il fut saisi par l'ordre de Goutchlouc, qui après avoir vainement employé les tourments pour le forcer à abjurer, le fit crucifier à la porte de son propre collége.

Aussi les musulmans de ces contrées regardèrent les Mongols comme leurs libérateurs. En entrant à Caschgar, le noyan Tchépé y fit proclamer la liberté des cultes; aussitôt les habitants massacrèrent les soldats de Goutchlouc logés dans leurs maisons. Les Mongols se mirent incontinent à la poursuite de leur ennemi; ils le prirent dans

les montagnes de Badakhschan et lui tranchèrent la tête (1).

Lorsque Tchinguiz-khan eut appris l'heureuse issue de l'expédition de Tchépé, il manda à ce général de ne pas s'enfler de ses succès, parce que c'était l'orgueil qui avait perdu Ong-khan, Tayang-khan, Goutchlouc-khan et les autres princes récemment détruits. Tchépé qui, peu d'années après, porta la terreur des armes mongoles jusqu'en Arménie, en Géorgie et en Russie, était de la tribu mongole des Yissoutes, longtemps ennemie de Témoutchin. A la suite d'une victoire que ce prince remporta sur les Yissoutes, Tchépé et d'autres guerriers de cette tribu se cachèrent pour se soustraire à la captivité ou à la mort; mais un jour que Témoutchin faisait une battue, Tchépé se trouva, par hasard, enfermé dans le cercle des chasseurs. Le chef mongol, l'ayant reconnu, voulait courir sur lui lorsque Bourgoudji, l'un de ses principaux officiers, le pria de le laisser combattre ce guerrier, et Témoutchin lui prêta, à sa demande, un cheval qui avait la bouche blanche (2). Bourgoudji part, décoche une flèche et manque Tché-

(1) *Tarikh Djihan-Kuschaï*, tom. I et II. *Djami-ut-Tévarikh.*

(2) En mongol, *Tchagan aman coula.*

pé. Celui-ci, plus adroit, lance un trait qui abat le coursier de son adversaire, et soudain il s'éloigne avec rapidité; mais quelque temps après, se trouvant dénué de toutes ressources, il prit le parti d'aller offrir ses services à Tchinguiz-khan. Ce prince, qui connaissait sa bravoure, lui donna d'abord dix hommes à commander; puis, satisfait de sa conduite, il le nomma centenier, ensuite chef de mille, et enfin, chef de dix mille hommes. Lorsque Tchépé eut heureusement terminé son expédition contre Gouthchlouc-khan, il voulut réparer la perte qu'il avait causée à son maître en lui tuant un de ses chevaux, et il se procura dans les pays qu'il venait de conquérir mille chevaux à bouche blanche dont il fit hommage à Tchinguiz-khan (1).

La domination du souverain mongol s'étendit alors sur le Cara-Khitaï, qui comptait au nombre de ses provinces les pays de Caschgar, d'Yarkend et de Khotan, dont la population industrieuse, en grande partie mahométane, se livrait à l'agriculture, aux arts mécaniques et au commerce, échangeant les productions de la Tartarie contre celles de la Chine et de l'Inde (2). Les

(1) *Djami-ut-Tévarikh*, art. des Yissoutes.

(2) Marco Polo, *Travels*, édit. de Marsden, chap. 29, 31 et 32. Voir la note VII à la fin de ce volume.

états de Tchinguiz-khan étaient devenus limitrophes de ceux du sultan Mohammed, et bientôt le conquérant mongol eut des motifs ou du moins des prétextes plausibles pour attaquer ce nouveau voisin, dont l'empire florissant offrait une riche moisson à la cupidité des nomades de la Tartarie.

CHAPITRE V.

De l'empire Khorazmien. — Son agrandissement successif. — Démêlés du sultan Mohammed avec le khaliphe Nassir. — Expédition contre Bagdad. — Apanages des fils du sultan. — Composition de son armée. — Autorité de sa mère. — Message de la part de Tchinguiz-khan. — Meurtre de plusieurs marchands arrivés de Tartarie à Otrar. — Préparatifs de guerre de Tchinguiz-khan. — Meurtre de son ambassadeur. — Combat entre les Khorazmiens et les Mongols dans le Turkustan. — Marche de Tchinguiz-khan contre l'empire Khorazmien. — Préparatifs de défense de Mohammed.

L'EMPIRE khorazmien, qui s'étendait du Sihoun au golphe persique, de l'Indus à l'Irac-Aréb et à l'Azerbaïdjan, s'était élevé sur les ruines de la puissance seldjoukide, et avait été agrandi tout récemment par la réunion de plusieurs états. Alai-ud-din Mohammed, le souverain de cet empire au commencement du treizième siècle, descendait d'un esclave turc, nommé Nouschtékin, qui après avoir appartenu à un affranchi du sultan Mélikschah le Seldjoukide, passa au pouvoir de ce prince et parvint à l'office de porte-aiguière, auquel était affecté la préfecture

du Khorazm. L'histoire des dynasties mahométanes fournit beaucoup d'exemples d'esclaves turcs élevés au rang suprême. Les captifs de cette nation étaient les plus estimés en Perse, à cause de leur bonne mine, de leur vigueur et de leur activité (1). Ils y étaient amenés en foule et dans l'âge de l'adolescence, des pays au nord et à l'orient de la mer Caspienne, habités par des Turcs païens, peuples nomades qui dans leurs guerres intestines s'enlevaient mutuellement leurs enfants, et les vendaient à des marchands d'esclaves. Ces jeunes gens achetés ensuite à haut prix par les princes et les seigneurs des pays musulmans, étaient élevés dans la religion de Mahomet, et la plupart destinés au métier des armes. Ils composaient la garde militaire de leurs maîtres; ils les servaient dans les offices domestiques, si nombreux chez les Grands de l'Asie. Celui qui obtenait la faveur de son patron, parvenait, après avoir été affranchi, aux premiers grades de la cour et de l'armée; il recevait le gouvernement d'une province, et lorsque les circonstances lui étaient propices, il en devenait le souverain (2).

(1) Ebn Haoucal, *Messalik ul Mémalik* (Géographie), manuscrit arabe de la Bibliothèque de Leyde.

(2) Schehab-ud-din Mahmoud, dernier sultan de la mo-

Ainsi l'on avait vu des esclaves turcs devenir des hommes puissants dans les contrées mahométanes, avant leur invasion par des peuples turcs. La Perse, que la conquête des Arabes avait fait rétrograder dans la carrière de la civilisation, et qui était redevenue florissante sous l'empire des Khaliphes, et le gouvernement de leurs grands vassaux, fut conquise au milieu du onzième siècle, par les Ogouzes, nation turque nomade, sortie des steppes sabloneuses qui

---

narchie gouride, dont Gaznin était la capitale, n'avait qu'une fille, et se plaisait à acheter des esclaves turcs, qu'il élevait graduellement aux premières dignités. Un de ses courtisans se permit un jour de lui souhaiter un fils auquel il pût léguer ses vastes domaines : « J'ai, répondit-il, plusieurs milliers de fils, qui, après moi, sauront bien garder mes états »; et, en effet, ce prince étant mort en 1205, ses provinces passèrent en la possession des généraux turcs qui y commandaient. De leur nombre était Tadj-ud-din Ildouz, qui devint maître de Gaznin. Lorsque ce nouveau souverain voulut faire insérer son nom dans la prière publique, les Oulémas s'y opposèrent, parce qu'il n'avait pas été affranchi; et Tadj-ud-din fut obligé, aux termes de la loi mahométane, de demander son affranchissement à Ghiet-ud-din, neveu et héritier de Schéhab-ud-din, qui n'avait pu conserver des états de sa famille que la petite principauté de Gour. Ce prince y consentit après beaucoup de résistance. Voir Mirkhond, *Raouzat us Safa*, tom. IV, et *Tarikh Munédjim Baschi*, tom. II, art. des souverains Gours.

s'étendent entre la mer Caspienne et le fleuve Sihoun (1). Sous la conduite de leurs princes, petits-fils de Seldjouk, ces pasteurs féroces poussèrent leurs conquêtes jusqu'aux rivages de la Méditerranée et de la Propontide, et leurs nombreuses tribus cantonnées dans toutes les parties de ce vaste empire, firent peser le joug de la barbarie sur ses habitants, persans, arabes, syriens, arméniens et grecs. Depuis cette époque, l'histoire de la Perse et des contrées qui l'avoisinent à l'occident, n'est plus que le récit monotone des expéditions militaires, des brigandages, des dévastations et enfin des guerres intestines de ces Turcs seldjoukides, dont les chefs, investis du gouvernement des provinces et maîtres absolus de leurs troupes, ne tardèrent pas à jouer le même rôle que les grands vassaux en Europe dans le moyen âge. Chaque succession devenait le signal d'une guerre civile; le prince que les beys de son parti élevaient

(1) Les historiens mahométans, qui donnent l'histoire de la dynastie Seldjoukide, n'indiquent pas avec précision les contrées habitées par les Ogouzes, avant leur invasion en Perse; c'est dans le traité de géographie d'Ebn-Haoucal qu'on apprend, par plusieurs passages, que ces nomades payens erraient avec leurs troupeaux, au dixième siècle, dans les plaines incultes du Khorazm et de la Transoxiane.

au trône, était obligé de laisser en leurs mains la plus grande partie de l'autorité souveraine, et l'empire des Seldjouks périt à la fin du douzième siècle dans les convulsions de l'anarchie.

Ce fut l'un des descendants de Nouschtékin qui porta le dernier coup à leur monarchie en Perse. Coutb-ud-din Mohammed, fils de cet affranchi et son successeur dans la possession de son fief, obtint le titre de *Khorazm-schah*, que portaient les anciens princes du Khorazm, avant sa conquête par les Arabes. Atsiz, fils de Mohammed, prit plusieurs fois les armes contre son suzerain, Sindjar, fils de Melikschah, et se vit contraint de payer un tribut au khan du Cara-khitaï. Après la mort du sultan Sindjar, en 1157, Il-Arsslan, fils d'Atsiz, s'empara de la partie occidentale du Khorassan. Son fils Tacasch conquit l'Irac Adjém sur le sultan seldjoukide Togroul qui fut tué dans un combat en 1194, et par sa mort et celle de Sindjar, les deux branches des Seldjouks de Perse étant éteintes, Tacasch obtint du khaliphe Nassir l'investiture des pays dont il était en possession. Ce fut ainsi que l'empire de l'Iran passa des Turcs seldjoukides aux Turcs khorazmiens.

Alai-ud-din Mohammed, qui, en 1200, succéda à son père Tacasch, s'étant emparé des deux provinces de Balkh et de Hérat, se trouva maître

de tout le Khorassan. Peu de temps après, le Mazendéran et le Kerman passèrent sous ses lois. Alors Mohammed se crut assez puissant pour se soustraire à la dépendance de l'empereur du Cara-khitaï, auquel il payait, ainsi que ses trois prédécesseurs, un tribut d'autant plus humiliant à ses yeux et à ceux de ses peuples, que ce souverain était idolâtre. Il fut d'ailleurs sollicité à prendre ce parti par Osman, prince de Samarcand et de la Transoxiane, qui, comme lui, vassal du Gourkhan, supportait avec impatience les vexations des préfets cara-khitans placés dans toutes ses provinces. Osman promit à Mohammed de se reconnaître son vassal et de lui payer le même tribut qu'il donnait au khan du Cara-khitaï, lorsqu'ils auraient secoué le joug de ce souverain.

Mohammed ne cherchait qu'une occasion pour rompre avec ce prince; elle ne tarda pas à se présenter. Un officier cara-khitan vint recevoir le tribut annuel; et, admis en la présence du sultan, il s'assit à son côté suivant l'usage; Mohammed, dont la fierté naturelle était encore exaltée par ses victoires récentes sur les Captchacs, peuple païen qui habitait les plaines incultes au nord de la mer caspienne, ne pouvant plus tolérer cette atteinte à sa dignité, ordonna, dans sa colère, qu'on mit en pièces l'ambassadeur du Khan.

Après ce premier acte d'hostilité, Mohammed entra avec son armée sur le territoire du Cara-khitaï ; mais il y perdit une bataille dans laquelle il fut pris avec un de ses officiers. Ce serviteur eut la présence d'esprit de faire passer le sultan pour son esclave ; au bout de quelques jours, ayant traité de sa rançon, il proposa de l'envoyer dans son pays chercher la somme convenue. Celui dont il était le prisonnier y consentit et donna même une escorte au messager. Ce fut ainsi que le sultan revint dans ses états, où sur le bruit de sa mort, son frère, Aly-Schir, s'était déja fait proclamer dans le Taberistan, et son oncle, Émin-ul-Mélik, gouverneur du pays de Hérat, prenait des mesures pour s'en rendre le souverain.

Dès l'année suivante, Mohammed fit avec le sultan de Samarcand, son vassal, une seconde expédition dans le Cara-khitaï. Il passa le Sihoun à Fénaket et remporta sur l'armée ennemie, commandée par Tanigou, la victoire dont il a été fait mention ; puis, profitant de ses avantages, il conquit une partie du Turkustan jusqu'à Ozkend, où il laissa un gouverneur. La nouvelle de ces succès sur les idolâtres causa une vive allégresse dans l'empire khorazmien. Elle porta au plus haut degré le respect qu'inspirait la puissance du sultan. Tous les princes voisins

lui envoyèrent des ambassadeurs pour l'en féliciter. On inséra dans son monogramme (Tougra), à la suite de son nom, l'épithète d'*ombre de Dieu sur la terre*, et l'on voulut, selon la coutume, ajouter à ses titres celui de second Alexandre. Il préféra le surnom de Sindjar, qui lui parut de meilleur augure, parce que le prince seldjoukide avait régné quarante-un ans.

De retour à Khorazm, sa capitale, le sultan donna sa fille en mariage au prince Osman. Un gouverneur khorazmien avait remplacé dans Samarcande le lieutenant du khan du Carakhitaï. Bientôt Osman fut si mécontent de la conduite de ce préfet, qu'il se répentit d'avoir changé de suzerain, et qu'après avoir offert sa soumission au Gourkhan, il fit tuer tous les Khorazmiens qui se trouvaient dans sa capitale. A cette nouvelle, Mohammed, transporté de colère, marcha précipitamment sur Samarcande; ses troupes en ayant escaladé les murs, y pénétrèrent, et pendant trois jours ne firent que tuer et piller; ensuite on assiégea la citadelle où le prince s'était retiré; elle fut prise et Osman couvert d'un linceuil, portant un sabre nu suspendu à son cou, vint se prosterner devant son vainqueur. Le sultan voulait lui faire grace; mais sa fille qu'Osman avait accablée d'outrages, et qui même avait été forcée de servir, dans un

festin, la fille du Gourkhan, sa rivale, demanda la mort de son époux, et il fut tué avec tous les individus de sa famille. Alors Mohammed, réunissant la Transoxiane à son empire, transféra sa résidence à Samarcand (1).

Le sultan agrandit encore ses états d'une partie de l'ancien royaume de Gour, qui s'étendait depuis le pays de Hérat jusqu'aux rives du Gange. Après la mort, en 1205, du sultan Schéhab-ud-din, quatrième souverain de la dynastie gouride, ses provinces de l'Inde avaient passé sous la domination des officiers qui s'y trouvaient placés en qualité de gouverneurs; le sultan Mohammed s'empara, comme on l'a dit, des provinces de Balkh et de Hérat, et Mahmoud, neveu de Schéhab-ud-din, ne put conserver des domaines de sa famille, que le pays de Gour, pour lequel il fut même obligé de rendre hommage au sultan khorazmien. Mahmoud régnait depuis sept ans, lorsqu'il fut assassiné dans son palais, $\frac{609}{1212\text{-}3}$ et la voix publique accusa le sultan de ce crime. Le prince Aly-Schir, qui, à la suite d'une brouil-

(1) *Tarikh-el-Kamil* (Histoire complète), par Ebn el Ethir el Djézéri; manuscrit arabe de la Bibliothèque royale de Paris, tom. XII. — *Tarikh Djihankuschaï*, tom. II.

lerie avec son frère Mohammed s'était retiré auprès de Mahmoud, à Firouzgouh sa résidence, se fit proclamer son successeur et pria le sultan de le confirmer dans la possession de ce fief de son empire. Mohammed lui envoya, par un de ses officiers, les marques de l'investiture; mais au moment où Aly-Schir allait revêtir la tunique d'honneur qui lui était apportée, cet officier lui abattit la tête d'un coup de sabre, et produisit incontinent l'ordre de son maître. Après cet acte de barbarie, la principauté de Gour fut réunie à l'empire khorazmien.

612 / 1215-6 Trois années plus tard, Mohammed conquit le pays de Gaznin sur un général turc, ancien sujet du sultan Schéhab-ud-din, qui s'en était emparé à l'époque de la dissolution de l'empire gour. On trouva dans les archives de cette ancienne capitale des lettres du khaliphe Nassir aux sultans gourides, où il s'attachait à les alarmer sur l'ambition des Khorazmschahs, et les pressait de les attaquer, de s'unir même contre eux avec les Cara-khitans; en effet, les deux derniers souverains de cette dynastie avaient fait la guerre à Mohammed, au commencement de son règne, croyant cette époque favorable à leur dessein de conquérir la partie occidentale du Khorassan. La découverte de ces lettres augmenta l'animosité

de Mohammed contre le pontife musulman (1).

Le khalïphe El Nassir-li-din-illahi (1) qui, depuis l'année 1179, occupait le trône de Bagdad, avait travaillé avec constance, quoique sans succès, à arrêter l'accroissement de la puissance khorazmienne. Il ne pouvait guère employer ses propres forces à l'exécution de ce plan; l'autorité temporelle des successeurs de Mahomet était resserrée dans les étroites limites de l'Irac-Aréb. Les autres parties de leur vaste empire avaient successivement passé sous la domination de dynasties arabes, persanes, turques; et, depuis le troisième siècle de l'Hégire, la Perse avait déja vu s'évanouir les monarchies des Tahérides, des Soffarides, des Samanides, des Sebuktékines, des Pouyides et des Seldjoukides. A la vérité, les souverains de ces dynasties étaient censés tenir leurs états en fiefs du trône de Bagdad; mais s'ils avaient soin d'en demander l'investiture à la cour khaliphale, c'était uniquement pour légitimer leur autorité aux yeux de leurs peuples. Les Abbassides devaient se contenter de la jouissance des deux prérogatives qui signalent le

(1) *Tarikh Djihankuschaï*, tom. II. — *Djami-ut-Tévarikh.* — *Raouzat-us-safa*, tom. IV.

(1) Ce nom signifie l'*auxiliaire de la foi divine.*

pouvoir souverain chez les Mahométans : la mention de leurs noms dans la prière publique et sur les monnaies. Encore ne furent-ils pas toujours les maîtres dans leur capitale même, surtout pendant la domination des seldjoukides.

Lorsque l'empire des Seldjoucs de Perse, réduit à l'Irac-Adjem, était livré à l'anarchie, sous Togroul son dernier prince, le khaliphe Nassir, doué d'un génie actif, d'un caractère hardi et de vastes connaissances, concourut puissamment à accélérer la dissolution de cette puissance voisine, soit en fomentant les troubles qui déchiraient son sein, soit en appelant le secours du prince khorazmien Tacasch. Il se flattait même d'acquérir par ce moyen une partie de l'Irac-Adjem; mais Tacasch ayant conquis cette grande province, n'en voulut rien céder, et à la suite de plusieurs tentatives infructueuses, le khaliphe se vit obligé de consacrer, par son investiture, une nouvelle puissance plus redoutable que celle dont il avait avancé la ruine. Lorsque Mohammed eut succédé à son père, Nassir excita le sultan de Gour, Ghiet-ud-din, à profiter du nouveau règne pour attaquer les Khorazmiens. Ce prince qui déja possédait les provinces de Balkh et de Hérat, convoitait le reste du Khorassan; il commença la guerre; mais sa mort suivit de près cette entreprise. Son frère et successeur Schéhab-

ud-din, ayant fait une invasion dans le Khorazm, perdit toute son armée, qui fut taillée en pièces près d'Endekhod, par celle du sultan Mohammed, où se trouvait un corps de dix mille auxiliaires carakhitans; ce qui le força de faire la paix.

Mohammed acquit à Gaznin la certitude que cette ancienne guerre lui avait été suscitée par le khaliphe; elle accrut le ressentiment qui l'animait d'ailleurs contre Nassir. Maître de vastes états et d'une armée de quatre cent mille hommes, il aspirait aux mêmes prérogatives qu'avaient obtenues de la cour khaliphale les sultans seldjoukides, auxquels il se croyait bien supérieur en puissance. Il prétendait avoir un gouverneur dans Bagdad; il voulait que son nom y fut mentionné dans les prières publiques, et que le khaliphe lui donnât le titre de sultan. Il avait envoyé à Bagdad, pour faire ces demandes, le cadi Omar, qui possédait toute sa confiance. La cour khaliphale n'y voulut pas consentir, alléguant que les princes dilémites et seldjoukides avaient obtenu leurs droits dans Bagdad, en reconnaissance d'éminents services qu'ils avaient rendus aux vicaires du prophète; mais qu'elle ne voyait pas la nécessité d'accepter actuellement un protecteur; elle témoigna même sa surprise de ce que Mohammed, non content de son

vaste empire, convoitât jusqu'à la résidence du khaliphe.

Dominé par son ressentiment, Mohammed prit la résolution hardie d'ôter le siége khaliphal aux Abbassides ; mais, pour justifier aux yeux de ses peuples une pareille entreprise, il fallait l'autorisation de son clergé. Le sultan proposa aux docteurs de la loi cette question : « Un mo-« narque qui met toute sa gloire à exalter la « parole de Dieu et à détruire les ennemis de « la vraie foi, se voyant en butte à l'inimitié d'un « souverain pontife, pourrait-il le déposer et le « remplacer par un autre plus digne? Surtout « si le vicariat de Mahomet appartenait de droit « aux descendants d'Hussein; si la maison d'Ab-« bas l'avait usurpé; si d'ailleurs les khaliphes « abbassides avaient toujours omis d'accomplir « l'un des premiers devoirs imposés par la reli-« gion au chef des Musulmans, celui de protéger « les frontières de l'Islamisme et d'entreprendre « des guerres saintes pour convertir à la foi ou « soumettre au tribut les infidèles. » L'assemblée du clergé déclara par un fethva, que dans ces cas la destitution était légitime. Muni de cette décision canonique, le sultan reconnut pour khaliphe le Seyid Ala-ul-Mulouk, de Termed, descendant d'Ali, et ordonna d'omettre le nom de Nassir dans les prières publiques et sur les nouvelles monnaies.

Alors les sectateurs d'Ali, si nombreux en Perse, crurent enfin toucher au moment où la famille de ce gendre de Mahomet recouvrerait, après six siècles, le suprême sacerdoce. Le sultan assembla une armée pour exécuter la sentence prononcée contre Nassir, et voulut d'abord prendre possession de l'Irac-Adjém. Un général turc, nommé Ogoulmousch, qui après s'être rendu maître de cette contrée, lui avait prêté hommage, venait d'être assassiné par des Battiniens à l'instigation du khaliphe; car, pour complaire à ce pontife, le prince ismaïliyen avait mis à sa disposition plusieurs de ses sicaires, dont Nassir s'était déja servi pour faire poignarder le prince de la Mecque. Après la mort d'Ogoulmousch, le nom du sultan avait été retranché de la prière publique dans l'Irac-Adjem, et sur l'invitation du khaliphe, deux princes voisins, celui du Fars et celui de l'Azerbaïdjan étaient accourus pour s'en emparer. A ces nouvelles, Mohammed accéléra sa marche vers l'Irac. Sad, prince du Farss, fut battu et pris. Il dut se racheter par la cession de deux places fortes et par la promesse de payer tous les ans à son vainqueur le tiers de ses revenus. L'Atabey Euzbec, ayant ensuite été défait, prit la fuite. Les généraux du sultan voulaient le poursuivre; il les en empêcha, disant que la prise de deux souverains dans une année ne

pouvait pas porter bonheur. Arrivé dans son pays, Euzbec lui envoya des ambassadeurs avec des présents et se reconnut son vassal.

614 / 1217-8 Après avoir fait rentrer l'Irac-Adjem sous son obéissance, le sultan marcha sur Bagdad. La consternation se répandit dans cette capitale du monde mahométan. Nassir fit porter à son ennemi des paroles de paix, par le scheikh Schéhab-ud-din Sihirverdi, religieux qui jouissait d'une grande considération. Ce légat rencontra le sultan campé près de Hémédan; il n'obtint audience qu'avec beaucoup de difficulté. Lorsqu'il fut introduit dans le pavillon de Mohammed, ce prince était assis sur un coussin et vêtu négligemment; il ne rendit pas le salut du scheikh et ne le fit pas asseoir. Ce prélat lui adressa un discours éloquent en langue arabe, qui contenait le panégyrique de la maison d'Abbas, et particulièrement celui du khaliphe Nassir; puis il récita un *hadiss* ou précepte oral de Mahomet, qui défend de nuire aux individus de cette illustre famille. Lorsque ses paroles eurent été interprétées, Mohammed répondit : « Le khaliphe ne « possède pas les vertus que cet homme lui at- « tribue. Arrivé à Bagdad, je placerai sur le siége « pontifical une personne douée de ces éminentes « qualités; et quant à la défense du prophète « qu'il vient de citer, il doit savoir que tous les

« individus de la famille abbasside naissent en « prison, et que la plupart y passent leur vie. « Ceux qui ont fait le plus de mal aux Abbas- « sides étaient de leur propre maison. » Le scheikh n'obtint pas d'autre réponse; et Nassir, perdant tout espoir de réconciliation, fit travailler à mettre sa capitale en état de défense, tandis que Mohammed s'occupait à Hémédan de la division de l'Irac-Areb en fiefs militaires et en préfectures fiscales, dont les diplomes furent même dressés.

L'avant-garde du sultan, forte de quinze mille cavaliers, s'avança sur Heulvan, et fut suivie d'un second corps. Quoiqu'on ne fût qu'au commencement de l'automne, il tomba une grande quantité de neige, lorsque les troupes khorazmiennes se trouvèrent dans les monts d'Essed-Abad, et le froid fit périr beaucoup d'hommes et de chevaux. Après avoir été si maltraitées par les intempéries de l'air, elles furent assaillies par des tribus turques et curdes, qui leur firent éprouver une grande perte, en sorte que leur ruine fut presque totale. Cet événement imprévu, que la superstition attribua au courroux céleste (1), fit échouer

(1) « C'est-là, dit à cette occasion l'historien Ebn-el-Ethir, « l'un des heureux priviléges de cette illustre maison des « Abbassides, que quiconque veut lui nuire, est incontinent

une entreprise jugée facile par Mohammed. L'inquiétude que lui causait la puissance mongole ne lui permit pas de poursuivre ses desseins contre le khaliphe. Il ne s'arrêta dans l'Irac-Adjem que le temps nécessaire pour régler les affaires de cette grande province, qu'il donna en apanage à son fils Rukn-ud-din. Un autre de ses fils, Ghiet-ud-din, reçut peu de temps après les provinces de Kerman, de Kesch et de Mukran. Un troisième, Djelal-ud-din Mangberni, fut mis en possession des pays de Gaznin, Bamian, Gour, Bost, etc., qui naguère faisaient partie de la monarchie gouride. Mohammed avait désigné pour son successeur au trône son fils Ozlag-

---

« puni de son attentat; aussi le Khorazm Schah ne tarda-t-« il pas à éprouver des infortunes sans exemple. » Après avoir rapporté le même événement, Alai-ed-din Djouveini ajoute: « Quand l'étoile d'un mortel est arrivée aux degrés « malheureux, toutes ses entreprises sont contrariées par le « destin, et fût-il doué d'un esprit transcendant, de qualités « extraordinaires, d'une expérience consommée, tous ces « avantages ne pourraient le préserver des rigueurs du sort. « Jusqu'alors la fortune avait été au-devant de Mohammed; « il s'était vu secondé par d'heureuses circonstances, et ses « désirs avaient été facilement accomplis; mais il fut soudain « accablé des plus grands malheurs qui puissent fondre sur « un prince, et son expédition contre Bagdad en fut comme « le prélude. »

Schah, quoiqu'il fût plus jeune que ses frères, par condescendance pour la volonté de sa mère Turcan Khatoune, qui le préférait à ses autres petits-fils, parce que la princesse qui lui avait donné le jour était comme elle de la tribu turque des Bayaoutes; le Khorazm, le Khorassan et le Mazenderan formaient l'apanage de ce jeune prince (1).

La plupart de ces provinces que Mohammed venait de distribuer à ses fils, étaient trop nouvellement réunies sous son sceptre, pour être dévouées à sa dynastie. Les habitants des diverses parties de cet empire n'avaient d'autre lien commun que celui de la religion; et même la différence de sectes était une source perpétuelle d'animosité entre les Mahométans des mêmes lieux. Depuis long-temps habitués au joug, les peuples étaient courbés sous le sabre des guerriers de Mohammed, qui la plupart n'avaient d'autre patrie que leurs tentes, d'autres biens que leurs troupeaux. Ses armées se composaient principalement de Turcmans et de Cancalis. Les premiers étaient les descendants des Turcs-Ogouzes,

(1) *Tarikh-el-Kamil*, t. XII. — *Tarikh Djihankuschaï*, tom. II. — *Djami-ut-Tévarikh.* — *Sirét Djélal-ud-din* (Vie de Djélal-ud-din), par Mohammed de Nessa, manuscrit arabe de la Bibliothèque royale de Paris. — *Raouzat-us-safa*, tom. III et IV.

qui, sous la conduite des Seldjoukides, avaient conquis l'Iran. Les traits physiques de ces nomades, leurs mœurs, leur idiome ayant subi quelques modifications, par l'effet du changement de climat et de leurs alliances avec les habitants de la Perse, on les distingua des autres Turcs par le nom de *Turcmans*, qui veut dire en persan *ressemblants aux Turcs*. Les *Cancalis*, sortis des plaines arides situées au nord du lac de Khorazm et au nord-est de la mer Caspienne, étaient venus s'établir dans les états khorazmiens depuis le mariage de la fille d'un de leurs princes avec le père de Mohammed; le sultan Tacasch avait épousé Turcan-Khatoune, fille de Djinkeschi, khan de la tribu bayaoute, l'une des branches de la nation Cancali (1). A la suite de cette alliance, plusieurs chefs cancalis, parents de Turcan-Khatoune, avaient passé avec leurs tribus au service du sultan khorazmien. Le crédit de cette princesse, la valeur de leurs troupes

(1) Les Turcs-Cancalis habitaient, au commencement du treizième siècle, les steppes situées à l'est du Jaïk; ils avaient pour voisins à l'occident les Turcs-Captchacs. Ces deux nations nomades furent détruites par les Mongols. Selon le biographe Mohammed de Nessa, la tribu bayaoute était une branche de la tribu Yémék; mais les Yémeks étaient sans doute compris sous le nom générique de Cancalis.

qui avait été souvent utile à Mohammed, les élevèrent au premier rang parmi les généraux de ce prince, et ils exerçaient un grand pouvoir dans son empire, où les chefs des troupes étaient investis du gouvernement des provinces avec une autorité très-étendue. La puissance du sultan fléchissait devant cette aristocratie militaire; il sentait le besoin de ménager l'orgueil et de satisfaire l'ambition de ses généraux, dont l'attachement était précaire et l'obéissance toujours chancelante. Leurs tribus guerrières, qui conservaient la férocité des Nomades du nord, étaient, dans l'empire même, le fléau des habitants paisibles; elles ruinaient tous les lieux qui se trouvaient sur leur passage.

Turcan-Khatoune, mère du sultan, était à la tête du parti formé par les généraux de sa nation, et douée d'un grand caractère, elle exerçait un pouvoir égal à celui de son fils. Lorsqu'il arrivait, dans quelque lieu de l'empire, deux ordres différents sur le même objet, l'un de Mohammed, l'autre de Turcan-Katoune, on examinait uniquement leurs dates, et l'on exécutait celui qui était le plus récent. Mohammed n'acquérait pas une province qu'il n'en assignât un district considérable à sa mère, pour augmenter ses apanages. Elle avait sept secrétaires qui étaient tous des hommes d'un mérite distingué.

Son monogramme (Tougra) qu'elle écrivait de sa main sur ses ordonnances, se composait de ces mots : *Protectrice du monde et de la foi, princesse des Turcs, reine des femmes de l'univers ;* et sa devise était : *La grace divine est mon refuge.* Elle prenait le titre de *Khoudavend-Djihan*, ou de souveraine du monde.

On rapporte un exemple remarquable du pouvoir de cette sultane-mère. Elle avait obtenu, par son crédit, l'élévation d'un de ses anciens esclaves, nommé Nassir-ud-din, à la dignité de premier ministre. Le sultan n'aimait pas ce vézir, parce qu'il était dépourvu des qualités les plus nécessaires dans un poste aussi éminent, et surtout à cause de sa vénalité dont il lui faisait souvent de fortes reprimandes. Mohammed se trouvant à Nischabour, nomma cadhi de cette ville Sadr-ud-din de Djend, et lui défendit de faire des présents au vézir, auquel il n'avait d'ailleurs aucune obligation, le prince lui ayant conféré cet office de son propre mouvement. Mais on vint insinuer à ce cadhi qu'il aurait grand tort de négliger le ministre et de se reposer entièrement sur la faveur du sultan. Alarmé de cet avis, le nouveau juge s'empressa de porter à Nassir-ud-din une bourse cachetée contenant quatre mille pièces d'or. Le sultan, qui faisait surveiller la conduite de son vézir, en ayant été

instruit presque aussitôt, lui ordonna de lui envoyer cette bourse. On la lui apporta encore scellée. Lorsque le cadhi se présenta à la cour, Mohammed lui demanda publiquement quel présent il avait fait au vézir. Il répondit qu'il n'en avait pas donné; il persista dans sa dénégation, et jura même par la tête du sultan, qu'il n'avait pas offert une obole à ce ministre. Alors le sultan fit apporter la bourse; à cette vue, le magistrat fut consterné. Il fut destitué sur l'heure, et Mohammed ordonna d'abattre la tente du vézir sur sa tête, lui mandant de *retourner à la porte de sa patronne.*

Nassir-ud-din partit pour Khorazm. Dans la route, il se faisait rendre les honneurs dus à un vézir, et décidait les affaires qui lui étaient soumises, personne n'osant dire qu'il était destitué. A son approche de Khorazm, Turcan-Khatoune ordonna aux habitants de tous les rangs et de toutes les classes d'aller à sa rencontre. Burhan-ud-din, le chef des docteurs de la secte hanéfi, étant arrivé des derniers, s'excusa sur sa faiblesse physique; c'est plutôt, lui dit le vézir, faiblesse de bonne volonté, et, pour le punir de son retard, il lui ordonna, quelques jours après, de payer cent mille pièces d'or aux troupes. Turkan-Khatoune avait conféré à Nassir-ud-din la charge de vézir de son petit-fils Ozlag-Schah,

qui, comme on l'a dit, avait reçu le Khorazm en apanage. Fidèle à ses habitudes, ce vézir ayant extorqué une somme considérable d'un préfet du fisc dans cette province, le sultan expédia de la Transoxiane un officier avec l'ordre de lui apporter la tête de Nassir-ud-din. La sultane-mère, qui en fut prévenue, se fit amener cet officier, au moment de son arrivée, et lui ordonna de se présenter au divan, lorsque Nassir-ud-din y siégerait, de le saluer au nom du sultan, et de lui dire de sa part : *Je n'ai de vézir que toi ; continue tes fonctions ; que personne dans l'empire ne te désobéisse et ne méconnaisse ton autorité.* L'officier fut obligé d'exécuter cet ordre, et Nassir-ud-din continua d'exercer une grande autorité, en dépit du sultan, qui, *après avoir détruit ou humilié tant de souverains*, dit le biographe Mohammed de Nessa, *n'était pas le maître de châtier un esclave.*

En revenant de l'Irac, le sultan s'arrêta quelques semaines à Nischabour, et se rendit à Boukhara. Il reçut, dans cette ville, des envoyés de Tchinguiz-khan ; c'étaient trois mahométans nés sujets du sultan : Mahmoud, de Khorazm ; Ali-Khodja, de Boukhara ; et Youssouf, d'Otrar. Ils offrirent à Mohammed, de la part du khan mongol, des présents qui consistaient en produits de l'Asie centrale, tels que des lingots

d'argent, des vessies de musc, des morceaux de jade, des robes de laine blanche d'un grand prix, appelées *tarcoul*. Tchinguiz-khan, lui dirent-ils, nous a chargé de vous porter ce message : « Je vous envoie mon salut; je connais « l'étendue de votre puissance et désire d'entre- « tenir avec vous des relations d'amitié; je vous « regarderai comme le plus distingué de mes fils. « Vous n'ignorez pas non plus que je règne sur « une partie de la Chine, et sur les pays qui « l'avoisinent au nord, dont j'ai réduit toutes les « tribus à mon obéissance. Maître d'un vaste em- « pire, qui est une mine d'argent et une four- « milière de guerriers, je n'ai pas besoin de con- « voiter d'autres domaines, mais je pense que « nous avons nn égal intérêt à favoriser le com- « merce entre nos sujets. »

En faisant dire à Mohammed qu'il voulait le regarder comme son fils, Tchinguiz-khan lui demandait en effet de se reconnaître son vassal; car les rapports de fils à père, de frère cadet à frère aîné, de neveu à oncle, désignent différents degrés de soumission dans les traités entre les princes de l'Asie, qui ne connaissent guère les relations politiques fondées sur l'égalité et l'indépendance. Le sultan fit venir de nuit l'un de ces émissaires nommé Mahmoud, et lui dit

que, le sachant khorazmien, il croyait pouvoir compter sur son attachement; il l'assura de ses bienfaits s'il voulait lui dire actuellement la vérité, et l'informer à l'avenir des opérations de Tchinguiz-khan; puis, détachant une pierre précieuse de son bracelet, il la lui donna comme un gage de sa bienveillance. Il lui demanda si Tchinguiz-khan avait en effet conquis une partie de la Chine. « C'est un de ces évènements, « répondit Mahmoud, sur lesquels on ne peut « pas en imposer. Eh bien, reprit le sultan, vous « connaissez la grandeur de mon empire; qui « est-il donc ce réprouvé pour qu'il m'appelle « son fils? quelle est sa puissance, le nombre « de ses troupes? » Mahmoud voyant que le prince s'animait, lui dit que les forces du khan mongol ne pouvaient être comparées aux siennes. Le sultan, plus calme, jugea à propos de congédier les trois émissaires avec des réponses amicales (1).

Après avoir soumis les peuples nomades de la Tartarie, Tchinguiz-khan avait pourvu à la sûreté des voyageurs dans des contrées jusqu'alors infestées par les brigandages de toutes ces hordes, et des gardes placés sur les grandes

(1) *Sirét Djélal-ud-din.*

routes avaient l'ordre de diriger vers le campement du souverain mongol, les étrangers qui se présenteraient avec des marchandises dignes de son attention. Depuis que l'empire du Cara-Khitaï avait cessé d'exister, les possessions de Mohammed s'étendaient jusqu'au cœur du Turkustan; elles étaient devenues limitrophes de l'Ouïgourie, pays tributaire du souverain mongol, et Goutchlouc-khan ne régnait que sur les contrées de Caschgar, Khotan et Yarkend. Trois Musulmans, sujets du sultan Mohammed, étant arrivés avec des étoffes de soie et de coton, sur la frontière de la Mongolie, l'un d'eux fut conduit auprès de Tchinguiz-khan; mais il mit à ses tissus des prix si exagérés que le prince mongol dit en colère : *Cet homme s'imagine que nous n'avons jamais vu de pareilles étoffes;* et il lui fit montrer les richesses qu'il possédait en ce genre. On dressa un état des marchandises du Khorazmien, qui furent abandonnées au pillage, et l'on fit venir ses deux compagnons. Ceux-ci, mieux conseillés, ne voulurent pas fixer les prix de leurs étoffes; ils dirent qu'ils les avaient apportées pour en faire hommage au khan mongol. Ce prince les paya généreusement, de même que celles du premier marchand; il ordonna que ces trois Mahométans fussent bien traités; et, pour

leur donner une marque de distinction, on leur dressa des tentes neuves de feutre blanc (1). A leur départ, Tchinguiz-khan voulut que les princes de sa famille, les Noyans et les chefs militaires envoyassent avec eux quelques-uns de leurs gens, munis d'espèces, pour acheter des productions précieuses dans les états khorazmiens. Chacun de ces personnages fit partir un ou deux de ses clients, ce qui composa une troupe d'environ quatre cent cinquante individus, tous mahométans. Lorsque cette caravane fut arrivée à Otrar, sur le fleuve Sihoun, Inaldjouc, qui portait le titre de Gabir-khan, gouverneur de cette place, tenté de s'approprier les richesses qu'elle apportait, fit arrêter tous ces voyageurs, et adressa à Mohammed un rapport où il les représentait comme des espions de Tchinguiz-khan. Il en reçut l'ordre de les mettre à mort et l'exécuta (2).

---

(1) « Les mahométans, ajoute ici l'auteur du Djihankus-« chaï, étaient alors considérés parmi ces peuples; au lieu « qu'à présent, ils sont tombés dans le mépris, par l'effet de « leur acharnement à se nuire les uns aux autres. »

(2) *Tarikh Djihankuschaï*, tom. I. — *Djami-ut-Tévarikh.* Selon Mohammed de Nessa, auteur contemporain, les marchands arrivés de la Tartarie étaient seulement au nombre de quatre, tous sujets du sultan, ce qui paraît plus vraisemblable. Inaldjouc manda à son souverain que ces hommes

On rapporte qu'en apprenant cet attentat, Tchinguiz-khan versa des larmes d'indignation; qu'il se rendit sur le sommet d'une montagne, où, prosterné la face contre terre, la tête découverte, sa ceinture jetée sur son cou, il implora les secours du ciel pour sa vengeance, et passa trois jours et trois nuits dans les prières et les mortifications (1).

Avant de marcher contre le Khorazm, il voulait détruire son ancien ennemi Goutchlouc; cependant il envoya un ambassadeur à Mohammed pour lui demander satisfaction. Il chargea de cette mission un turc nommé Bagra, dont le

---

paraissaient être des espions, attendu qu'ils prenaient des renseignements sur des objets étrangers au négoce; que dans leurs conversations avec les habitants d'Otrar, ils leur inspiraient des alarmes sur ce qui se passait au nord-est, leur disant qu'ils verraient bientôt des choses auxquelles ils ne s'attendaient pas, et d'autres paroles de ce genre. Ce gouverneur reçut l'ordre de les surveiller; mais lorsqu'il crut que le sultan ne songeait plus à cette affaire, il fit arrêter de son chef les quatre marchands, les mit à mort et s'empara de leurs effets. Voyez *Siret Djélal-ud-din.* Il faut se rappeler que l'auteur du *Djihankuschaï* était ministre d'un petit-fils de Tchinguiz-khan, et que Mohammed de Nessa remplissait les fonctions de chancelier à la cour du fils du sultan Mohammed.

(1) *Tarikh Djihankuschaï*, tom. I. — *Djami-ut-Tévarikh.*

père avait été officier au service du sultan Tacasch. Cet ambassadeur vint, accompagné de deux Mongols, à la cour de Mohammed, et lui rendit ce message : « Vous m'aviez donné l'as-
« surance que vous ne maltraiteriez aucun com-
« merçant de ce pays-ci ; vous avez manqué à
« votre parole, et la mauvaise foi est encore plus
« abominable dans un prince mahométan. Si je
« dois croire que les marchands ont été tués à
« Otrar sans votre ordre, livrez-moi votre gou-
« verneur afin que je l'en punisse : c'est une
« satisfaction qui m'est due ; elle évitera une plus
« grande effusion de sang. »

Gabir-khan était parent de la sultane mère et des principaux chefs de l'armée ; quand Mohammed eût voulu le punir ou le livrer, il n'en aurait pas eu le pouvoir ; mais loin de donner une satisfaction quelconque au prince mongol, il fit tuer Bagra et renvoya les deux Mongols, après leur avoir fait raser la barbe (1).

Cet acte inhumain fut suivi d'autres hostilités. Le sultan rassemblait une armée à Samarcand, pour marcher contre Goutchlouc, avec lequel il avait des démêlés, lorsqu'il reçut l'avis qu'un corps de Merkites, conduit par le prince Touc-Togan,

(1) *Siret Diélal-ud-din.*

s'avançait dans l'intérieur du pays des Cancalis, au nord du lac Aral. Mohammed partit avec ses troupes pour Djend, par la route de Boukhara, dans l'intention de repousser ces hordes étrangères; mais il apprit à Djend que les Merkites, alliés de Goutchlouc qui venait de périr, étaient poursuivis par une armée mongole. Il vit alors que les troupes qu'il avait amenées étaient insuffisantes, et retourna lui-même à Samarcand chercher de nouvelles forces avec lesquelles il revint à Djend. Marchant de cette ville au nord, il se mit à suivre les traces des deux armées. Il arriva entre les deux rivières de Caïli et de Caïmitch sur un champ de bataille jonché de morts, parmi lesquels on trouva un Merkite blessé, dont on apprit que les Mongols avaient été victorieux, et qu'ils venaient de décamper. Le sultan prit la même direction et les atteignit le lendemain. Il se disposait à les attaquer, lorsque le chef mongol (1) envoya dire à Mohammed que les deux états n'étaient pas en guerre, et qu'il avait l'ordre de traiter en amies les troupes khorazmiennes qu'il pourrait rencontrer dans ces régions. Il offrit même à ce prince une partie des prisonniers et du butin qu'il venait

(1) Selon Ebn-el-Ethir, ce chef était Tchoutchi, fils aîné de Tchinguiz-khan.

de faire sur les Merkites. Mohammed, dont l'armée était bien supérieure en nombre, n'accueillit pas ces témoignages d'amitié et de respect. « Si Tchinguiz-khan t'a ordonné de ne pas « me combattre, fit-il répondre au général mon« gol, Dieu me commande de t'attaquer, et je « veux mériter ses faveurs en détruisant des « païens. » Les Mongols, obligés d'accepter la bataille, furent sur le point de remporter la victoire : ils mirent en fuite l'aile gauche des Khorazmiens, chargèrent le centre où se trouvait Mohammed, l'enfoncèrent et l'eussent aussi mis en déroute si Djélal-ud-din, accouru de l'aile droite victorieuse au secours de son père, n'avait rétabli le combat, qui dura jusqu'au déclin du jour. Dans la nuit, les Mongols, après avoir allumé un grand nombre de feux, se retirèrent avec tant de précipitation, qu'au lever de l'aurore, ils avaient déja franchi l'espace de deux journées de marche.

Cette rencontre donna à Mohammed la plus haute opinion de la valeur des Mongols; il dit aux personnes qui composaient sa société intime qu'il n'avait jamais vu de pareilles troupes. De retour à Samarcand, il récompensa ses généraux par des titres et des fiefs (1).

(1) Après avoir cité les provocations de Mohammed,

Cependant le souverain mongol, après la mort de Goutchlouc et la conquête de ses états, avait convoqué, en 1218 (615), une assemblée générale composée des membres de sa famille et de ses principaux officiers. La guerre contre Mohammed y fut résolue (1), et l'on régla tout ce qui concernait l'organisation de l'armée pour cette nouvelle entreprise. Tchinguiz-khan se mit en marche vers la fin de la même année, après avoir confié à son frère Otdjikin le commandement dans la Mongolie. Il s'arrêta pendant tout l'été de l'année suivante sur les bords de l'Irtisch, pour refaire sa cavalerie; en automne il continua sa route, et fut joint par les princes des pays d'Ouïgour,

---

l'historien Ebn-el-Ethir ajoute: (*Tarikh-el-Kamil*, t. XII.) « L'invasion des Tatares est aussi attribuée à une autre cause, « dont on ne peut pas faire mention dans un livre; » paroles qui ne peuvent s'appliquer qu'à l'opinion assez généralement répandue que le khaliphe Nassir avait appelé les Mongols pour se venger de Mohammed. Cette conjecture est confirmée par un autre passage du même auteur: après avoir rapporté la mort de Nassir parmi les événements de l'an 622 de l'hégire, il ajoute: « Et si ce que les Persans lui imputent « est vrai, que ce fut lui qui excita les Tatares à attaquer les « pays mahométans, et qu'il leur envoya des émissaires à cet « effet, il a commis une action qui surpasse les plus grands « crimes. »

(1) *Siret Djélal-ud-din.* — *Tarikh Djihankuschaï*, tom. I. *Djami-ut-Tévarikh.*

de Cayalic et d'Almalic, à la tête de leurs contingents.

L'approche de cette armée causait une vive inquiétude à Mohammed, quoique ses forces se montassent, dit-on, à quatre cent mille combattants. Elles étaient sans doute supérieures par le nombre à celles de son ennemi; mais il manquait à l'armée khorazmienne la discipline sévère, l'aveugle obéissance envers le souverain, l'habitude des privations, des fatigues et des combats qui rendaient les troupes mongoles si formidables. D'ailleurs, les guerriers de Mohammed n'avaient pas pour combattre un mobile aussi puissant que ceux de son ennemi; ils étaient chargés de la défense d'une population qui leur était étrangère, et la victoire même leur promettait peu de biens; tandis que les Mongols, en attaquant des contrées riches et florissantes, étaient animés par tout ce qui tente l'avidité. Pour compenser ce désavantage, il eût fallu que Mohammed surpassât son adversaire en courage et en talents; mais il ne montra dans ce moment de péril que de la crainte et de l'irrésolution. Depuis son avénement au trône, il n'avait cessé de faire des entreprises pour étendre les limites de son empire, et parvenu au faîte de la puissance, il n'osa se mesurer avec le chef barbare qu'il avait provoqué par ses outrages.

Au lieu de rassembler ses armées pour combattre son ennemi en rase campagne, il les distribua dans les villes de la Transoxiane et du Khorazm, et se tint lui-même éloigné du théâtre de la guerre. Les uns attribuent cette résolution à sa déférence pour l'avis de la pluralité de ses généraux; d'autres en accusent sa confiance aux prédictions des astrologues, qui déclaraient que la position des astres n'était point favorable, et qu'avant qu'elle eût changé, il ne devait point risquer le sort d'une bataille. Un historien rapporte qu'il fut la dupe d'un artifice que Tchinguiz-khan pratiqua pour lui rendre suspects les chefs de ses troupes. Un fonctionnaire destitué, natif d'Otrar, Bedr-ud-din, dont le père, l'oncle et plusieurs autres parents avaient été mis à mort par l'ordre de Mohammed, lorsqu'il se fut emparé de cette ville, offrit ses services au khan mongol, protestant que Mohammed lui était le plus odieux des hommes, et qu'il désirait s'en venger, quand ce serait aux dépens de son ame. Il suggéra à Tchinguiz-khan l'idée de profiter du peu d'harmonie qui existait entre Mohammed et sa mère, pour faire croire au sultan qu'il se tramait un complot contre sa vie. Bedr-ud-din écrivit une lettre simulée au nom des généraux, parents de Turcan-Khatoune, et adressée à Tchinguiz-khan; elle était conçue en

ces termes : « Nous sommes venus avec nos tri-
« bus, du Turkustan, auprès du sultan Moham-
« med, par affection pour sa mère, et nous l'avons
« fait triompher de plusieurs souverains dont les
« états ont agrandi son empire. Il est maintenant
« indisposé contre Turcan-Khatoune et la paie
« d'ingratitude. Cette princesse veut que nous la
« vengions ; nous n'attendons que votre arrivée
« et nous serons à vos ordres. » Tchinguiz-khan fit en sorte que cette lettre fut interceptée. On dit que le sultan, trompé par ce stratagème, se méfia de ses généraux, et que pour avoir moins à craindre de leurs mauvais desseins, il les distribua avec leurs troupes dans les places les plus importantes (1). Cette assertion n'est guère vraisemblable ; il est plus certain que les généraux de Mohammed ne furent pas d'avis de combattre l'ennemi en rase campagne (2) ; et le sultan lui-même croyait sans doute, que les Mongols, après avoir pillé et ravagé le plat pays, se retireraient avec leur butin.

(1) *Siret Djélal-ud-din.*

(2) *Djami-ut-Tévarikh.*

CHAPITRE VI.

Arrivée de Tchinguiz-khan sur la frontière de l'empire khorazmien. — Conquête de la Transoxiane. — Marche d'un corps d'armée à la poursuite de Mohammed. — Retraite et mort de ce prince dans l'île d'Absukoun. — Captivité de sa mère et de ses femmes. — Mort de ses deux fils cadets. — Conquête du Khorazm. — Soumission du Badakhschan. — Conquête et dévastation du Khorassan par Touloui. — Retraite du sultan Djélal-ud-din à Gaznin. — Sa victoire sur une armée mongole à Pérouan. — Division entre ses généraux et défection d'une grande partie de ses troupes. — Sa retraite vers le Sind. — Marche de Tchinguiz-khan contre Djélal-ud-din. — Bataille du Sind. — Retraite du sultan dans l'Inde. — Destruction de Hérat. — Sort des troupes qui avaient abandonné Djélal-ud-din. — Ravages des Mongols dans les provinces de Sind, Moultan et Lahaur. — Retour de Tchinguiz-khan en Tartarie.

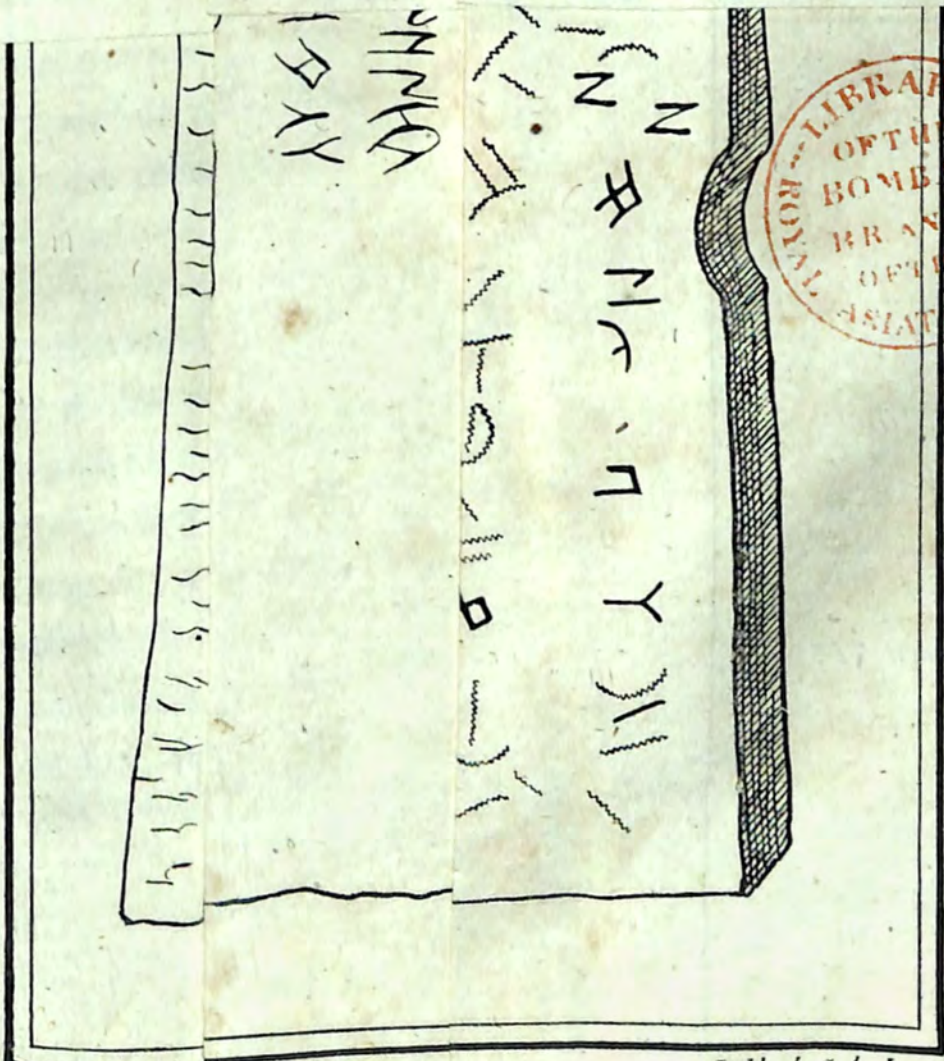
TCHINGUIZ-KHAN partit des bords de l'Irtisch, dans l'automne de l'année 1219 (616) pour attaquer le pays des *Tadjiks*; c'est ainsi que les Mongols et les Turcs païens appelaient les mahométans (1). Il arriva, sans éprouver de ré-

(1) Les anciens Perses donnaient aux Arabes le nom de *Tazi;* les Syriens les appelaient *Tadji;* les Arméniens, *Dad-*

sistance, jusqu'au bord du Sihoun, près d'Otrar, et fit ses dispositions pour envahir la Transoxiane. Cette contrée que les mahométans appellent Mavera-un-nehr, ou Transfluviane, à cause de sa situation au-delà de l'Oxus, est renfermée entre ce fleuve et le Sihoun; à l'ouest un désert la sépare du Khorazm. Elle était habitée, depuis les plus anciens temps, par des peuples turcs, qui, ayant passé au commencement du huitième siècle, sous la domination des kaliphes, avaient adopté la religion de Mahomet. Beaucoup de Persans et d'Arabes s'étaient établis dans ses

---

jik. Les peuples turcs, voisins des Perses à l'orient, auront emprunté d'eux la dénomination par laquelle ils désignaient les Arabes. Lorsque la Perse et la Transoxiane eurent été conquises par les Arabes mahométans, ces contrées furent appelées par les Turcs pays des Tadjiks, c'est-à-dire, pays des Arabes; car partout les peuples vaincus reçoivent le nom de la nation conquérante. A l'exemple des Turcs payens, les Mongols donnèrent aux mahométans le nom de *Tadjik* ou *Tazik*, et l'on voit dans les histoires de cette époque, qu'ils employaient ce nom par opposition à celui de *Turc*. Le premier servait à désigner les habitants mahométans des villes et des campagnes cultivées, qu'ils fussent d'origine turque, persane ou arabe; tandis que sous le nom de *Turcs*, étaient compris les peuples nomades de race turque et tatare. C'est dans cette acception générale que Tchinguiz-khan et les Mongols se disaient Turcs; ils repoussaient au contraire le nom de Tatares.



LIBRARY OF THE BOMBAY BRANCH OF THE ROYAL ASIATIC SOCIETY

Publié en 1824,
et rue de Richi

Lith. de C. de Last.

Fig. 1.

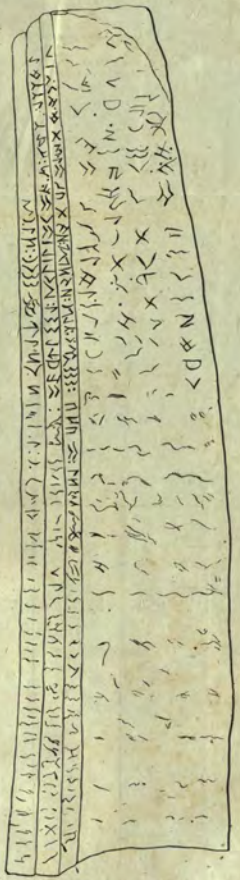


Fig. 2.

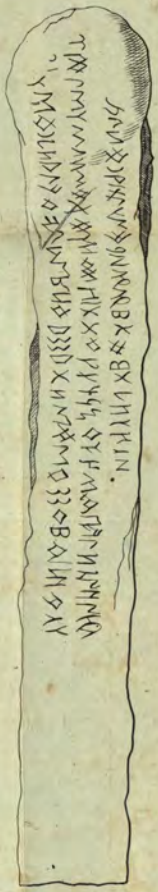
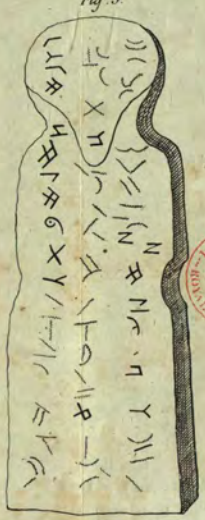


Fig. 3.



LIBRARY OF THE BOMBAY BRANCH OF THE ROYAL ASIATIC SOCIETY

Publié en 1824 par Dondey-Dupré père et fils, Imp.rs Lib.res rue S.t Louis N.o 46 au marais et rue de Richelieu N.o 67 vis à vis la Bibl.ne du Roi.

Lith. de C. de Last.

villes qui, à l'époque de l'invasion des Mongols, se trouvaient dans un état florissant. Des Turcs nomades parcouraient avec leurs troupeaux les plaines sabloneuses qui de cette région s'étendent jusqu'à la mer Caspienne.

Tchinguiz-khan divisa son armée en quatre corps: il laissa le premier devant Otrar, sous les ordres de ses fils Tchagataï et Ogotaï; le second, commandé par Tchoutchi son fils aîné, prit à droite, pour se porter sur Djend; le troisième fut dirigé à gauche sur Benaket, et tandis que ces deux divisions s'emparaient des places situées au bord du Sihoun, Tchinguiz-khan marcha avec le centre de son armée sur Boukhara, pour couper Mohammed de la Transoxiane et l'empêcher de secourir les villes assiégées.

Otrar fut investi. On avait réparé à la hâte les fortifications de cette ville et de sa citadelle, dont les magasins étaient remplis. Gabir-khan (1) y commandait une nombreuse garnison, qui venait d'être renforcée par dix mille cavaliers sous les ordres de Caradja-khan. Après cinq mois de siége, les militaires et les bourgeois étant découragés, ce général fut d'avis qu'il fallait se rendre; mais le gouverneur ne pouvait pas es-

(1) Les souverains du Khorazm donnaient le titre de *khan* à leurs généraux.

pérer de quartier ; c'était lui qui avait fait tuer les marchands venus de la Tartarie à Otrar ; il déclara qu'il resterait fidèle à son souverain jusqu'à la mort. Caradja le voyant ferme dans cette résolution, profita des ténèbres de la nuit pour sortir de la ville avec l'élite de sa troupe. Cette tentative ne fut pas heureuse ; il tomba au pouvoir des Mongols. Caradja voulut racheter sa vie par l'offre d'entrer au service de Tchinguiz-khan ; les princes lui répondirent que puisqu'il manquait de fidélité à son maître, on ne pouvait pas compter sur lui, et ils le firent périr avec tous les siens, après l'avoir interrogé sur l'état de la place qu'il venait d'abandonner.

Les Mongols prirent Otrar ; ils en chassèrent toute la population dans la plaine, afin de piller la ville plus librement. Le gouverneur, qui s'était retiré dans la citadelle avec le reste de ses troupes, s'y défendit pendant un mois. Il avait perdu presque tout son monde, les Mongols étaient entrés dans la place, et il continuait à combattre avec le courage du désespoir. Pressé de toutes parts, il se retira sur un toit en terrasse, suivi de deux soldats qu'il vit bientôt périr à ses côtés. Manquant de flèches, il lancait des briques que des femmes lui tendaient du haut des murs ; mais il ne put pas long-temps écarter les Mongols, qui avaient ordre de le saisir vi-

vant; accablé par le nombre, après s'être débattu comme un furieux, et avoir encore étendu plusieurs ennemis à ses pieds, il fut pris et garotté. On le conduisit au camp du souverain mongol, qui était alors devant Samarcand. Ce prince se l'étant fait amener, ordonna qu'on lui coulât de l'argent fondu dans les yeux et les oreilles, pour venger la mort des malheureux marchands qui avaient été les victimes de sa cupidité. La citadelle d'Otrar fut rasée, et les Mongols emmenèrent devant Boukhara les habitants échappés au carnage (1).

Tchoutchi marchant sur Djend, s'arrêta près de la ville de Signac, au bord du Sihoun, et y députa un musulman nommé Hassan *Hadji* ou le pélerin, pour la sommer d'ouvrir ses portes. Ce musulman s'était laissé engager au service de Tchinguiz-khan dans la Tartarie, où il s'était rendu avec des marchandises. Il voulut donner des avis aux habitants, pour les préparer à entendre le message dont il était chargé; mais à peine eut-il ouvert la bouche, qu'une populace furieuse se jeta sur lui, en invoquant le nom de Dieu, et le massacra.

Aussitôt Tchoutchi donna l'ordre de l'attaque,

(1) *Tarikh Djihankuschaï*, tom. I. — *Djami-ut-Tévarikh. Siret Djélal-ud-din.*

et défendit de cesser le combat avant que la place fût prise. Des troupes fraîches relevaient continuellement celles qui étaient fatiguées. Après sept jours d'efforts sans relâche, les Mongols entrèrent dans Signac et en égorgèrent tous les habitants. Le prince Tchoutchi donna au fils de Hassan le commandement de ce canton dépeuplé, et continuant sa marche, il prit et saccagea Ozkend, Barkhaligkend et Eschnass. A son approche de Djend, Coutloug-khan (1), gouverneur de cette province frontière, sortit de la ville pendant la nuit, passa le Sihoun et prit la route de Kourkandj par le désert. Tchoutchi fit sommer Djend par un parlementaire nommé Tchintimour. La plus grande confusion régnait dans cette place; les habitants abandonnés de leur chef, étaient divisés sur le parti qu'ils devaient prendre. A la vue de Tchintimour, le tumulte s'accrut; on voulait le massacrer. Cet émissaire cita le triste exemple de Signac, et jura qu'il détournerait de Djend les armes mongoles; sur cette fausse promesse on le laissa partir.

Mais les habitants de Djend ne tardèrent pas à voir paraître l'ennemi. Ils se confiaient en la hauteur de leurs murailles; bientôt leur assurance fit place à la consternation. Les Mongols plan-

(1) *Coutloug* veut dire en turc *fortuné*.

tent leurs échelles, escaladent les murs et entrent de tous côtés dans la ville, sans éprouver la moindre résistance. Les habitants furent tous chassés dans la campagne; mais on épargna leur vie, parce qu'ils ne s'étaient pas défendus; on ne fit mourir que plusieurs personnes qui avaient tenu des discours offensants à Tchintimour. Cette population fut laissée en plein air pendant neuf jours que dura le pillage de Djend. Le prince mongol y plaça, comme gouverneur, Ali-Khodja, de Boukhara, qui était, depuis quelque temps, au service de son père, et qui même, comme on l'a vu, avait été chargé d'une mission auprès de Mohammed. Il envoya un détachement prendre la ville voisine de Yengui-Kend (1), située sur la rive du Sihoun, à deux journées de son embouchure dans le lac de Khorazm. Alors les troupes Ouïgoures, au nombre de dix mille hommes, qui faisaient partie du corps d'armée de Tchoutchi, reçurent la permission de retourner dans leur pays, et furent remplacées par un corps de dix mille Turkmans nomades, que Tchoutchi prit à son service. Il les envoya dans le Khorazm, sous les ordres du Noyan Taïnal; mais cette soldatesque ayant mas-

(1) Ce nom signifie en turc *nouvelle ville*.

sacré en route l'officier mongol que Taïnal, en partant avec l'avant-garde, lui avait donné pour chef, ce général revint précipitamment sur ses pas, et en tua une grande partie; les débris de ce corps se sauvèrent à Mérv et à Amouyé.

La troisième division qui, sous la conduite de trois officiers nommés Alac, Sougtou et Togaï, se porta sur Bénaket, n'était que de cinq mille hommes. Cette ville avait une garnison de Turcs-Cancalis: au bout de trois jours, ils demandèrent à capituler; les assiégeants leur promirent la vie sauve, mais lorsqu'ils se furent rendus, et que la population de Benaket eut été chassée hors de la ville, les militaires furent séparés des bourgeois et tués à coups de sabre ou de flèches. On répartit les artisans parmi les compagnies mongoles, et on emmena les jeunes gens en masse, pour les employer aux siéges.

Cette division continua sa marche sur Khodjend dont le commandant, Timour-Mélik, guerrier plein de valeur (1), se retira avec mille hommes d'élite, dans un château fort situé sur une île du Sihoun, assez éloignée des deux rives, pour

(1) L'auteur du *Djihankuschaï*, pour faire l'éloge de la bravoure de Timour-Mélik, dit que le fameux Rustém, s'il eût vécu de son temps, n'aurait été bon qu'à porter son manteau.

être à l'abri des flèches et des pierres. Les assiégeants reçurent d'Otrar et des autres provinces conquises, un renfort de vingt mille Mongols et de cinquante mille habitants. Ces derniers, divisés en centaines et en dixaines, commandés par des officiers mongols, furent employés à apporter des pierres d'une montagne éloignée de trois lieues, et à les jeter dans le fleuve. De son côté, Timour-Mélik avait fait construire douze bateaux pontés ; pour les garantir de l'action des matières combustibles lancées par les assiégeants, ils furent couverts de feutres enduits d'une couche épaisse de terre glaise imbibée de vinaigre. Chaque jour, six de ces bateaux s'avançaient vers l'une et l'autre rive, et lançaient par leurs embrasures des flèches aux troupes mongoles; souvent ces troupes étaient surprises la nuit par Timour-Mélik, qui leur faisait beaucoup de mal. Réduit à l'extrémité malgré ses efforts, il embarqua de nuit son monde et ses bagages sur soixante-dix bateaux, se jeta lui-même avec l'élite de sa troupe dans ceux qui étaient couverts, et descendit le fleuve à la lueur des torches qu'il avait fait allumer. Cette flottille rompit aisément une chaîne que les Mongols avaient tendue près de Bénaket, et continua de descendre le fleuve, toujours suivie par l'ennemi sur les deux rives. Mais Timour-

Mélik ayant appris que le prince Tchoutchi avait posté un gros corps de troupes près de Djend, sur les deux rives du Sihoun, que des balistes y étaient dressées, et qu'on avait barré le fleuve par un pont de bateaux, il débarqua et monta à cheval. Poursuivi par les Mongols, il s'arrêtait pour les combattre, jusqu'à ce que ses bagages fussent avancés. Il répéta cette manœuvre pendant plusieurs jours; sa petite troupe diminuant, il fut obligé d'abandonner ses bagages. Après avoir perdu successivement tout son monde, il se vit seul pressé par trois Mongols, et n'ayant plus que trois flèches, dont l'une était sans pointe, il la décocha au cavalier ennemi le plus proche et lui creva un œil; en même temps, il cria aux autres qu'il lui restait deux traits et leur conseilla de s'en retourner, ce qu'ils firent. Timour-Mélik atteignit la ville de Khorazm, d'où il alla joindre Djelal-ud-din, qu'il suivit jusqu'à la mort de ce prince.

Cependant le souverain mongol, accompagné de son fils Touloui, avait pris la route de Boukhara. A son approche, les habitants du bourg de Zernouc se refugièrent dans leur château. Tchinguiz-khan leur envoya son chambellan, Danischmend, pour les exhorter à se soumettre. Ce parlementaire, menacé par une troupe de forcenés, s'écria : « *Je suis musulman et fils de*

musulman. Je viens de la part de Tchinguiz-khan, pour vous sauver du gouffre de la mort. Ce prince est ici proche avec une armée formidable; si vous faites la moindre résistance, dans un instant votre fort et vos maisons seront rasés; vos campagnes seront inondées de votre sang; si vous vous soumettez, vous conserverez vos jours et vos biens. Ces paroles firent une telle impression sur les habitants, qu'ils se décidèrent sur l'heure à envoyer une députation avec des présents au khan mongol. Ce prince fut irrité de ce que les magistrats de Zernouc n'étaient pas venus eux-mêmes lui rendre hommage, et les envoya chercher. Ils arrivèrent tremblants; mais ils furent bien traités. Les habitants reçurent l'ordre de sortir du bourg. On prit les jeunes gens, dont on forma un corps destiné à servir au siége de Boukhara, et l'on permit au reste de la population de retourner dans ses foyers; le château fut rasé.

De là, un guide turcman conduisit les Mongols par un chemin peu fréquenté, dans le canton de Nour. Taïr-Bahadour, qui commandait l'avant-garde, ayant envoyé dans le bourg de Nour un parlementaire pour le sommer de se rendre, en employant la voie ordinaire des promesses et des menaces, les habitants hésitèrent sur le parti qu'ils devaient choisir; mais à la

suite de plusieurs messages ils ouvrirent leurs portes. Taïr passa outre, et des députés furent envoyés avec des présents à Tchinguiz-khan, qui fit partir pour Nour le général Souboutaï. Cet officier signifia aux habitants qu'ils devaient se contenter de la vie, qu'on leur laisserait aussi leur bétail et leurs instruments aratoires; mais qu'ils eussent à sortir du bourg sans rien emporter. Lorsqu'il eut été évacué, les Mongols le pillèrent. Tchinguiz-khan s'y étant rendu, demanda aux habitants combien ils payaient d'impôt à leur souverain. On lui dit 1500 dinars. Il leur ordonna de les donner à son avant-garde, les assurant qu'on n'exigerait plus rien d'eux. Les pendants d'oreilles des femmes composèrent sur-le-champ la moitié de cette somme.

mohar. 617. mars 1220. Bientôt Tchinguiz-khan parut devant Boukhara (1). Ses troupes, à mesure qu'elles arrivaient, prenaient position tout autour de cette vaste cité,

(1) « Le nom de Boukhara, dit le vézir Alai-ud-din de « Djouveïn, vient de *Boukhar*, qui dans la langue des mages, « signifie *centre de science;* et ce nom ressemble parfaite- « ment à celui de *Boukhar*, que les idolâtres ouïgours et « chinois (c'est-à-dire les Boudhistes), donnent à leurs tem- « plès; mais à l'époque de sa fondation cette ville fut appelée « *Medjketh.* — Au temps d'Ebn Haoucal, Boukhara avait une première enceinte d'un fersenk en carré, et une seconde de

qui était défendue par vingt mille hommes. Elle fut attaquée sans relache pendant plusieurs jours, au bout desquels, les chefs de la garnison, perdant l'espoir de conserver la place, convinrent de faire la nuit une sortie générale, et de passer à travers l'armée ennemie; ce projet fut exécuté. Les Mongols, attaqués inopinément avec vigueur, tournèrent le dos; mais au lieu de les poursuivre, et d'achever leur défaite, les généraux du sultan ne songèrent qu'à se sauver eux-mêmes par la fuite. Alors les Mongols s'étant ralliés, suivirent leurs traces, et les atteignirent au bord du Djihoun, où presque toutes ces troupes furent passées au fil de l'épée.

Le jour suivant, il sortit de Boukhara une députation, composée d'imams et de notables, qui vint rendre hommage au khan mongol. Ce prince se rendit dans la ville pour la voir, et passant devant la grande mosquée, il y entra à cheval. Il demanda si c'était le palais du sultan; on lui dit que c'était la maison de Dieu. Il mit pied

---

douze fersenks de circuit, laquelle enfermait ses châteaux, ses parcs, ses jardins et ses villages. « La rivière Sogd, dit « ce géographe, traverse ses faubourgs; la citadelle touche « à la ville, et quoique le pays qui l'entoure soit très-fertile, « sa population est si nombreuse, qu'il ne suffit pas à sa « subsistance. »

à terre devant l'autel, monta deux ou trois degrés de la chaire, et dit à haute voix : *La campagne est fourragée; donnez à manger à nos chevaux.* On alla chercher des grains dans les magasins de la ville; les caisses qui renfermaient les *Cour'ans* furent transportées par les Mongols dans la cour du temple pour servir d'auges, et les livres sacrés des Musulmans furent foulés aux pieds des chevaux. Les Barbares déposèrent leurs outres de vin au milieu de la mosquée; ils y firent venir des baladins et des chanteuses de la ville : ils firent eux-mêmes retentir ses murs de leurs chansons nationales; et, tandis qu'ils se livraient à la joie et à la débauche, les principaux habitants, les docteurs de la loi, les chefs de la religion devaient leur obéir en esclaves, et soigner leurs chevaux.

Au bout d'une ou deux heures, Tchinguiz-khan sortit de la ville, et se rendit au champ de l'Oratoire, où les habitants de Boukhara se réunissaient dans certains jours solennels pour prier en commun; ils y avaient été rassemblés par son ordre. Tchinguiz-khan monta sur la chaire, et demanda quelles étaient les personnes les plus riches dans cette multitude. On les lui désigna au nombre de deux cent quatre-vingts, dont quatre-vingt-dix étaient des étrangers. Il les fit approcher, et leur adressa la parole. Après

avoir fait mention des actes d'hostilités qui l'avaient forcé de prendre les armes contre le sultan, il leur dit : « Sachez que vous avez commis « de grandes fautes, et que les chefs du peuple « sont les plus criminels. Si vous me demandez « sur quoi je me fonde pour vous tenir ce dis- « cours, je vous répondrai que je suis le fléau « de Dieu, et que si vous n'étiez pas de grands « coupables, Dieu ne m'aurait pas lancé sur vos « têtes. » Puis il ajouta qu'on ne leur demandait pas de livrer leurs richesses sur terre, parce qu'on saurait bien les trouver ; mais qu'ils eussent à faire connaître celles qui étaient enfouies. Il leur ordonna d'indiquer leurs intendants, qui furent contraints de livrer les trésors de leurs maîtres. Chacun de ces riches personnages fut placé sous la sauve-garde d'un Mongol ; et tous les jours, au lever du soleil, ils étaient amenés devant le pavillon de Tchinguiz-khan (1).

Quatre cents cavaliers khorazmiens, qui n'avaient pas pu sortir de la ville avec le reste de la garnison, s'étaient jetés dans la citadelle ; les Mongols se préparèrent à les y attaquer. Ils proclamèrent dans Boukhara que tous les individus en état de porter les armes eussent à se présenter, sous peine de mort ; ces habitants

(1) *Tarikh Djihankuschaï.*

furent employés à combler le fossé de la citadelle. Ensuite on dressa les catapultes; lorsque ces machines eurent fait des brèches au mur, les Mongols pénétrèrent dans la place, et n'y laissèrent pas une ame vivante. Sa faible garnison, qui s'était défendue avec valeur pendant douze jours, avait tué un bon nombre de Mongols et d'habitants employés aux travaux du siége (1).

Après la prise de la citadelle, on proclama l'ordre que toute la population de Boukhara sortît de la ville, sans rien emporter que les vêtements dont chacun était couvert. Lorsqu'elle fut évacuée, les Mongols y entrèrent, et la mirent au pillage, tuant tous ceux qui, malgré la défense, y étaient restés. Enfin, les troupes mongoles reçurent l'ordre d'entourer les habitants de Boukhara et de se les partager. « Ce fut « un jour affreux, dit l'historien Ebn-el-Ethir; « on n'entendait que les pleurs et les sanglots des

(1) *Tarikh el-Kamil*, tom. XII. Au rapport de l'auteur du *Tarikh Djihankuschaï*, les Mongols égorgèrent dans la citadelle trente-mille hommes; parmi lesquels étaient beaucoup de seigneurs de la plus haute distinction, et ils réduisirent à l'esclavage les femmes et les enfants. Comme ici l'exagération est évidente, nous avons préféré le récit d'Ebn-el-Ethir, auteur contemporain.

« hommes, des femmes et des enfants, qui « étaient séparés pour jamais. Les barbares at- « tentaient à la pudeur des femmes, aux yeux « mêmes de tous ces infortunés, qui dans l'im- « puissance de repousser aucun des maux qui les « accablaient, n'avaient que la ressource des lar- « mes. Plusieurs d'entre eux préférèrent la mort « au spectacle de ces horreurs; de ce nombre fu- « rent le cadhi Bedr-ud-din, l'imam Rukn-ud-din « et son fils, qui, témoins du déshonneur de « leurs femmes, se firent tuer en combattant. » On tortura les hommes riches pour les forcer à indiquer les lieux où ils avaient caché leurs biens, et les Mongols finirent par mettre le feu à tous les quartiers de la ville, qui étant bâtie en bois, fut consumée, à l'exception de la grande mosquée et de quelques palais construits en briques (1).

Tchinguiz-khan quitta les ruines fumantes de Boukhara pour marcher sur Samarcand qui n'en est qu'à cinq journées, et il suivit la délicieuse vallée du Sogd, alors couverte de jar-

(1) *Tarikh el-Kamil*, ibid. Selon le *Djihankuschaï*, il avait été ordonné aux habitants de faire partir de Boukhara tous les gens de guerre du sultan; mais comme ceux-ci, prévoyant leur sort, résistaient à main armée, Tchinguiz-khan fit incendier la ville.

dins, de vergers, de belles prairies et de maisons de plaisance. Il laissa des troupes pour assiéger les forts de Deboussiyé et de Sertel, situés sur son passage, et arriva devant Samarcand, suivi de la jeunesse de Boukhara, qui avait été emmenée pour servir au siége de cette grande cité. Le sultan y avait placé une garnison de quarante mille hommes, Turcs et Persans, sous les ordres de ses meilleurs généraux (1); les fortifications de la ville et surtout de la citadelle avaient été réparées et augmentées. Samarcand se trouvait dans un état de défense, qui faisait croire généralement qu'elle pourrait soutenir un long siége; aussi Tchinguiz-khan, avant de l'attaquer, avait-il voulu se rendre maître de tout le pays qui l'environne.

(1) Selon le vézir Alai-ud-din, de Djouvein, la garnison de Samarcand était de cent dix mille hommes, dont soixante mille Turcs et cinquante mille Taziks, ou Persans. Le vézir Raschid désigne le même nombre; mais son récit de l'invasion des Mongols dans la Transoxiane n'est qu'une médiocre copie de celui d'Alai-ud-din. Ebn-el-Ethir porte cette garnison à cinquante mille hommes; j'ai préféré l'indication de Mohammed de Nessa, parce que les historiens étant enclins à exagérer le nombre des hommes qui composent les armées ou qui périssent dans les combats, les évaluations les plus modérées sont ordinairement celles qui méritent le plus de confiance.

Il fut joint devant cette ville par les trois autres corps de son armée, qui ayant achevé la conquête du Nord de la Transoxiane, lui en amenaient les habitants les plus propres aux travaux militaires; alors elle fut investie par une multitude innombrable. Le conquérant mongol employa les deux premiers jours à faire le tour de la place, pour en examiner les fortifications. Dans la matinée du troisième, il fit avancer les réquisitionnaires et ses troupes. La garnison fit une vigoureuse sortie, sous les ordres de plusieurs généraux décorés du titre de khan; l'action dura jusqu'au soir, et les Khorazmiens rentrèrent dans la place avec quelques prisonniers; mais ils avaient perdu mille hommes. Le lendemain les Mongols livrèrent un assaut général qui coûta beaucoup de monde de part et d'autre. Cette perte causa du découragement aux assiégés, et ceux qui penchaient pour la soumission osèrent alors élever la voix; le jour suivant, l'attaque allait être renouvelée, lorsque le cadhi et le moufti de la ville, suivis des docteurs de la loi, se rendirent au quartier de Tchinguiz-khan. Ils en rapportèrent des promesses satisfaisantes, et les portes de Samarcand s'ouvrirent. On commença sur-le-champ à démolir ses remparts; les habitants furent contraints de sortir de la ville, et l'on publia que quiconque y resterait

reby.—r. 617. avril 1220.

serait tué. Il n'y eut d'exception qu'en faveur du cadhi et du moufti, ainsi que des personnes qui leur appartenaient, dont le nombre était très-considérable; on leur donna des sauve-gardes (1). Les Mongols se répandirent alors dans la ville pour la piller, et firent main basse sur beaucoup d'individus, qu'ils y trouvèrent cachés.

Dans la nuit qui suivit la reddition de Samarcand, un des généraux turcs, nommé Alb-khan, sortit de la citadelle avec mille hommes, fut assez heureux pour passer à travers l'armée mongole et alla joindre le sultan. Dès l'aube du jour, la citadelle fut attaquée de tous les côtés à la fois; vers le soir, les assiégeants y pénétrèrent. Un millier de braves s'étaient jetés dans une mosquée où ils se défendaient opiniâtrement; elle fut incendiée.

Les Cancalis qui composaient la plus grande partie de la garnison de Samarcand, s'étaient rendus aux Mongols, sur l'assurance qu'ils en seraient traités comme des compatriotes; car les Mongols se disaient aussi de race turque.

(1) Les individus qui appartenaient à ces deux magistrats, ou qui se trouvaient sous leur protection, et qui purent demeurer avec eux daus Samarcande, pendant le pillage, étaient, selon l'historien Alai-ud-din de Djouvein, au nombre de cinquante mille!

Tchinguiz-khan leur avait même promis de les admettre à son service. Ils furent séparés des Persans, et réunis dans un endroit de la plaine, sans leurs chevaux ni leurs armes. Comme les Mongols étaient dans l'usage de faire prendre leur costume aux troupes étrangères qu'ils recevaient sous leurs drapeaux (1), on leur rasa les cheveux du devant de la tête, et on leur fit des tresses à la manière des Mongols; mais on ne voulait que les tranquilliser jusqu'au moment fixé pour leur destruction. Dans la nuit suivante, ils furent tous massacrés, au nombre de trente mille, avec leurs principaux chefs, Barischmaz-khan, Togaï-khan, Sarssig-khan, Oulag-khan et plus de vingt généraux; leurs familles, leurs chevaux, leurs bagages devinrent la proie des vainqueurs.

Un grand nombre d'habitants de Samarcand furent égorgés. On compta la population restante, et l'on en tira trente mille hommes d'arts et métiers, que Tchinguiz-khan distribua en présent à ses fils, à ses femmes, à ses officiers.

(1) En parlant de la tête à demi rasée et des tresses des Mongols, Du Plan Carpin dit: *Talem etiam rasuram habent omnes illi, qui cum iis sunt, ut Romani et Saraceni et alii; sed facies hominum eorum dissimiles sunt faciebus Tartarorum.* Vincentii *Spec.*, tom. IV, page 240.

Un égal nombre d'individus fut mis en réquisition pour les travaux militaires. Il restait environ cinquante mille prisonniers; il leur fut permis, moyennant une rançon de deux cent mille pièces d'or, de retourner dans la ville, qui reçut des commandants mongols. Tchinguiz-khan emmena au-delà du Djihoun une partie de la milice de Samarcand; il donna l'autre à ses fils qu'il envoyait contre le Khorazm. Dans la suite, les réquisitions d'hommes se renouvelèrent plusieurs fois, et comme très-peu de ces malheureux revirent leur patrie, la province de Samarcand fut presque entièrement dépeuplée (1).

Il y avait dans Samarcand vingt éléphants de guerre qui appartenaient au sultan; leurs gardiens les conduisirent à Tchinguiz-khan, et demandèrent qu'il fût pourvu à leur subsistance. Ce prince voulut savoir de quoi ils se nourrissaient avant d'être pris; les cornacs dirent qu'ils mangeaient de l'herbe. L'ordre fut donné de lâcher ces animaux dans la campagne, et ils y périrent de faim.

En arrivant devant Samarcand, Tchinguiz-khan avait détaché contre Mohammed deux corps,

(1) *Tarikh Djihankuschai*, tom. I. — *Djami-ut-Tévarikh.* — *Tarikh El-Kamil*, tom. XII.

chacun de dix mille cavaliers; le premier, commandé par le noyan Tchépé, de la tribu Yissoute; le second, par Souboutaï-bahadour, de la tribu Ourianguite. Il leur ordonna de marcher droit au sultan; s'ils le voyaient à la tête de forces considérables, d'éviter le combat, et d'attendre l'arrivée de la grande armée; si Mohammed, au contraire, se retirait, de le poursuivre sans relâche; ils devaient épargner les villes qui se soumettaient, mais anéantir celles qui feraient de la résistance.

Tandis que les Mongols dévastaient la Transoxiane, Mohammed se tenait éloigné du théâtre de la guerre, et manifestait un abattement qui se communiquait à ses peuples. Dans le temps qu'il faisait fortifier la citadelle de Samarcand, passant un jour près du fossé de cette place, qu'il avait fait prolonger jusqu'à la rivière, il dit que les Tatares étaient si nombreux, que, pour le combler, ils n'auraient qu'à y jeter leurs fouets. Lorsque les Mongols pénétrèrent dans l'intérieur de la Transoxiane, il quitta Samarcand par la route de Nakhscheb. Ce prince recommandait aux habitants des lieux qu'il traversait, de songer à leur salut, parce que ses troupes ne pourraient pas les protéger. Il consultait sur les mesures qu'il devait prendre chacun des ministres, des gé-

néraux qui l'entouraient, et la diversité de leurs avis ne faisait qu'accroître son irrésolution. Les guerriers les plus expérimentés disaient cependant qu'il n'était plus temps de sauver la Transoxiane, qu'il fallait borner ses efforts au salut du Khorassân et de l'Irac, rappeler toutes les troupes qui avaient été distribuées dans les places, en former une armée, ordonner une levée générale des Musulmans, et défendre la ligne du Djihoun. D'autres pressaient Mohammed de se retirer à Gaznin, pour y rassembler des forces qu'on opposerait aux Tatares, disant qu'en cas de revers, il pourrait passer dans l'Inde. Mohammed préféra ce conseil, comme le plus timide; il prit la route de Gaznin; mais il fut joint à Balkh par le vézir Amad-ul-mulk qui lui fit changer de plan. Amad-ul-mulk était le principal ministre de Rukn-ud-din, fils du sultan, prince apanagé de l'Irac Adjem, qui l'avait envoyé auprès de son père, sous le prétexte qu'il pourrait lui être utile dans ce moment de crise, mais au fond pour se débarrasser de ce ministre, dont l'autorité lui faisait ombrage, et qu'il était cependant contraint de ménager, à cause de son ascendant sur l'esprit de Mohammed. Le vézir, qui sentait la difficulté de sa position, désirait de rester auprès de son protecteur; mais il était en même temps attiré vers l'Irac par son atta-

chement pour son pays natal et sa famille. Il sut persuader à Mohammed de passer dans cette partie de son empire, où il trouverait des ressources en hommes et en argent, qui le mettraient en état de repousser les Barbares. Djelal-ud-din, fils de Mohammed, désapprouvait également ces deux projets de retraite; il voulait empêcher les Mongols de franchir le Djihoun. Si le sultan était décidé de s'éloigner vers l'Irac, il lui demandait le commandement des troupes, pour aller se mesurer avec l'ennemi: « Du moins, « ajoutait-il, en cas de revers, les peuples ne « pourront pas nous charger de malédictions, « et dire: *Jusqu'à présent ils nous ont accablés d'impôts; et au moment du danger, ils nous abandonnent à la fureur des Tatares.* » Mais ses instances furent vaines; le sultan traitait ses discours de folies de jeunesse, et prétendait que les biens et les maux avaient leur terme fixé de toute éternité; qu'on ne pouvait arrêter le cours du malheur, et qu'il fallait attendre un changement favorable dans la position des astres (1).

Avant de partir de Balkh, le sultan envoya un détachement à Pendjab, entre Termed et Samarcand, pour y prendre poste et l'instruire des

(1) *Sirct Djélal-ud-din.* — *Tarikh-Djihankuschaï*, t. II.

mouvements de l'ennemi. Il en reçut bientôt la nouvelle de la prise de Boukhara. Peu après on lui annonça la reddition de Samarcand; alors il ne tarda plus à partir pour l'Irac. La plupart des troupes qui l'entouraient étaient des Turcs, dont les chefs, parents de Turcan Khatoune, formèrent le complot de le tuer. Mohammed en fut averti, et changea de tente pendant la nuit; celle où il avait coutume de dormir fut trouvée le lendemain criblée de flèches. Cet attentat accrut ses alarmes. Il fit diligence pour arriver à Nischabour, où il s'arrêta croyant que les Mongols ne passeraient pas de sitôt le Djihoun; mais au bout de trois semaines, on apprit qu'ils étaient dans le Khorassan. Aussitôt Mohammed sortit de Nischabour par la porte de l'Irac, avec une suite peu nombreuse, sous le prétexte d'une partie de chasse; et peu après la consternation se répandit dans la ville (1).

12 safer 617. 6 avril 1220.

7 reby-1. 30 avril.

Les deux divisions, envoyées de Samarcand à la poursuite du sultan, franchirent le Djihoun sans ponts et sans bateaux; les Mongols firent avec des branches, couvertes de peaux de bœuf, des espèces de valises, où ils renfermèrent leurs armes et leurs effets; ils se les attachèrent au

(1) *Tarikh Djihankuschaï*, t. II.

corps, et se tinrent à la queue de leurs chevaux, qui passèrent à la nage; en sorte que cette cavalerie put traverser le fleuve toute à la fois (1).

Les généraux Tchépé et Souboutaï pénétrèrent avec rapidité dans le Khorassan, grande province, alors très-florissante, divisée en quatre départements, dont les chefs-lieux étaient Merv, Herat, Nischabour et Balkh. A l'approche des Mongols, Balkh, la première ville du Khorassan qu'ils trouvèrent sur leur route, leur envoya des députés avec des présents, pour leur offrir sa soumission; ils y laissèrent un gouverneur. La ville de Zavé, loin de suivre cet exemple, ferma ses portes, et refusa de fournir des vivres. Les Mongols, trop pressés pour s'arrêter à en faire le siége, passèrent outre; mais les habitants ayant eu l'imprudence de les braver du haut des remparts, en frappant des timbales et les accablant d'injures, ils retournent sur la ville, l'attaquent, la prennent au bout de trois jours, font main-basse sur toute sa population,

(1) *Tarikh El-Kamil*, tom. XII. — Le moine Carpin décrit de même la manière dont les Tatares passaient les fleuves, avec cette seule différence qu'ils s'asseyaient sur leurs valises attachées à la queue de leurs chevaux, et s'aidaient par fois de deux avirons. Voy. Vincentii, *Speculum*, t. IV, lib. XXXI, cap. XVII, pag. 450.

et brisent ou brûlent tout ce qu'ils ne peuvent emporter. Ils s'avançaient vers Nischabour, se procurant des informations sur Mohammed, en appliquant à la torture les personnes qu'ils saisissaient, ou leur faisant prêter serment de déclarer la vérité. Ils envoyaient des parlementaires dans les villes, pour leur annoncer la prochaine arrivée de Tchinguiz-khan avec la grande armée, et les sommer de se rendre, les menaçant, en cas de refus, des plus grands malheurs. Celles qui prenaient le parti de la soumission, recevaient un commandant mongol, muni d'une patente (tamga). Si les villes qui résistaient n'étaient pas fortes, elles étaient attaquées et saccagées, sinon les Barbares les laissaient derrière eux; car leur principal objet était d'atteindre le sultan.

Après son départ de Nischabour, l'autorité, dans cette ville, resta entre les mains du vézir, du cadi et du moufti, chargés de la régence, en attendant l'arrivée d'un nouveau gouverneur, l'eunuque Schéréf-ud-din, que le sultan faisait venir de Khorazm. Ce préfet tomba malade en route, et mourut à trois journées de Nischabour. Les officiers de sa maison cachèrent cet évènement, de peur que les troupes qui lui servaient d'escorte, n'enlevassent ses effets. L'un des trois régents sortit de la ville avec des gens armés,

sous prétexte d'aller à sa rencontre, et fit entrer ses bagages dans Nischabour; mais l'escorte de Scheref-ud-din, qui était de mille hommes, ne voulut pas s'y enfermer; elle partit pour joindre le sultan. Dès le lendemain, ce corps fut atteint et taillé en pièces, à trois lieues de Nischabour, par l'avant-garde mongole, qui, en arrivant près de cette ville, avait été informée de sa marche, et s'était d'abord mise à sa poursuite. 19 reby-1. 12 mai.

La ville, sommée d'ouvrir ses portes, répondit que lorsque le sultan serait pris, elle se rendrait. Les premières troupes qui parurent se firent donner des vivres, et continuèrent leur marche. Il passa les jours suivants d'autres corps qui reçurent également des subsistances. Enfin le noyan Tchépé arriva devant Nischabour, et manda auprès de lui le mouphti, le cadhi et le vézir. On lui envoya trois hommes du commun, sous ces noms supposés, avec des vivres et quelques présents (1). Le général mongol leur remit une proclamation de Tchinguiz-khan, écrite en caractères ouigours, et conçue en ces termes: « Commandants, grands et peu- « ple, sachez que Dieu m'a donné l'empire de « la terre, de l'orient à l'occident. Quiconque 22 reby-2. 23 mai.

(1) *Tarikh Djihankuschaï*, tom. II.

« se soumettra sera épargné; malheur à ceux qui « feront de la résistance; ils seront égorgés avec « leurs femmes, leurs enfants et leurs clients. » Il les exhorta en même temps de fournir des vivres à toutes les troupes mongoles qui se présenteraient, de ne pas opposer le feu à l'eau, de de pas se fier à la force de leurs murailles, ni au nombre de leurs défenseurs, s'ils voulaient se préserver d'une entière destruction (1).

Les Mongols s'avançaient, ravageant le pays, enlevant les chevaux et le bétail. Khabouschan, Thouss, Esféraïn, Damégan, Simnan furent saccagées. Une division marcha sur le Mazenderan; l'autre traversa le Coumouss pour entrer dans l'Irac-Adjem. Cette province de la Perse, séparée par un vaste désert du Khorassan, du Farss et du Kerman, est traversée par plusieurs chaînes de montagnes, dont les cimes les plus élevées sont couvertes d'une neige éternelle; la nature de cette contrée lui a fait donner par les Arabes, le nom de *Djebal* ou de pays de montagnes. Rayi, la première ville de l'Irac qui se trouva sur le passage des Mongols, fut surprise et saccagée; les Barbares tuèrent les hommes, traînèrent en captivité les femmes,

(1) *Djami-ut-Tévarikh.*

les enfants, et commirent des atrocités inouies.

En quittant Nischabour, Mohammed s'était rendu au camp de son fils Rukn-ud-din, qui avait rassemblé sous les murs de Cazvin, l'armée de l'Irac, forte de trente mille hommes. Il délibéra avec les chefs de ces troupes sur les meilleurs moyens de défense, et manda auprès de lui le prince du pays de Lour, nommé Hézar-Asb, qui était un homme de tête. L'histoire rapporte que ce petit souverain, à son arrivée, se prosterna sept fois en approchant du pavillon royal, et que le sultan daigna le faire asseoir. Lorsque Hézar Asb se fut rendu à son logement, Mohammed lui envoya le vézir Amad-ud-mulk, avec deux de ses premiers généraux, pour le consulter sur les mesures à prendre dans ce danger imminent. Le prince fut d'avis que Mohammed se retirât, sans perte de temps, derrière la chaîne de montagnes qui sépare le Lour du Farss, pays abondant en subsistances, où il pourrait aisément lever une armée de cent mille fantassins, composée de Lours, de Schoules, de Farsses et de Schébankarés, avec lesquels on occuperait toutes les gorges de ces montagnes, de manière à empêcher les Tatares d'y pénétrer. Une victoire, ajoutait-il, pourrait alors relever le courage du soldat, et le guérir de la frayeur que lui inspirent ces barbares. Le sultan s'imagina que le

prince du Lour ne donnait ce conseil que dans la vue de nuire à son voisin l'Atabey du Farss, en attirant Mohammed dans son pays; il ne voulut pas le suivre, disant que lorsqu'il serait délivré d'un ennemi bien plus dangereux, il songerait à réduire cet Atabey.

Mohammed avait annoncé la résolution de rester dans l'Irac et d'y augmenter ses forces, lorsqu'on apprit le sac de Rayi. Dès que cette nouvelle se fut répandue, les princes et les seigneurs qui se trouvaient réunis autour du souverain se sauvèrent chacun de son côté; et l'armée se dispersa: telle était la frayeur qu'inspiraient les Mongols. Le sultan alla se réfugier avec ses fils dans le fort de Caroun; en s'y rendant, il fut joint par des troupes mongoles, qui, sans le connaître, lui décochèrent des traits. Son cheval reçut plusieurs blessures, malgré lesquelles il porta son maître à Caroun. Mohammed n'y resta qu'un jour; il se fit donner des chevaux frais, et prit la route de Bagdad. A peine a-t-il quitté le fort, que les Mongols arrivent, croyant tenir leur proie; ils attaquent la place, et après un rude combat ils apprennent que le sultan n'y était plus. Ils se remettent incontinent à sa poursuite, saisissent en chemin ses guides qu'il avait congédiés, et apprennent qu'il fuyait vers Bagdad; mais ce prince avait déja

changé de route. Les Mongols voyant qu'ils avaient perdu ses traces, tuèrent les guides, et revinrent sur leurs pas.

Mohammed avait dirigé sa fuite vers le château fort de Serdjihan, situé sur une haute montagne, à quelques lieues au nord-ouest de Cazvin (1). Il ne s'y arrêta que sept jours; de là, il passa dans le Guilan, ensuite dans la Mazendéran, où il arriva presque seul et dénué de tout.

Les Mongols avaient déja pénétré dans cette province, ils en avaient saccagé la capitale Amol, ainsi que la ville commerçante d'Aster-Abad. Mohammed consulta les émirs du Mazendéran, qui vinrent lui rendre hommage, pour savoir dans quel château-fort il pourrait trouver un asyle sûr contre les Mongols, dont la poursuite ne lui laissait pas un moment de repos. Ils lui conseillèrent de se retirer pendant quelque temps dans l'une des petites îles de la mer Caspienne qui sont proches de la côte du Mazendéran. Mahommed se disposa à suivre cet avis (2). Il

(1) *Merassid-ul-ittilá ala essmaï el-emkinet u el-bécá*, par Safi-ud-din Abd-oul-Moumin; Dictionnaire géographique en arabe; manuscrit de la Bibliothèque de Leyde. — *Djihan Numa*, impr. pag. 297. *Serdjihan* signifie en persan, *la tête du monde.*

(2) *Tarikh Djihankuschaï*, tom. II.

s'arrêta quelques jours dans un village, sur le bord de la mer. « Il y allait régulièrement à la « mosquée, faire ses cinq namazs, dit le biogra- « phe Mohammed de Nessa, et se faisait lire le « *Cour'an* par l'Imam de ce temple. Il versait « des larmes; il promettait à Dieu, si jamais il « recouvrait sa puissance, de faire régner la jus- « tice dans son empire. » Telles étaient ses occupations dans ce village, lorsqu'un parti mongol y arriva. Parmi ces Barbares se trouvait Rukn-ud-din, prince du petit pays de Kéboud-djamé, dans le Mazendéran, dont l'oncle et le cousin avaient été mis à mort, par l'ordre de Mohammed, qui s'était emparé de leur territoire. Son ressentiment l'avait fait passer à l'ennemi, et il avait pris possession du territoire de sa famille. Mohammed n'eut que le temps de se jeter dans une barque, et de gagner le large. On lui lança des flèches; des cavaliers ennemis, aveuglés par le désir de le prendre, se précipitèrent dans les flots; il y trouvèrent la mort.

Mohammed était atteint d'une pleurésie; prévoyant sa fin prochaine, il disait dans le navire qui l'éloignait du rivage, qu'après avoir régné sur tant de pays, il ne lui restait pas quelques coudées de terre pour sa sépulture. Il débarqua dans une petite île, et témoigna une joie excessive de se trouver en lieu de sûreté : il fut logé

sous une tente. Les habitants de la côte de Mazendéran venaient lui apporter des vivres et ce qu'ils croyaient pouvoir lui être agréable. Le sultan leur donnait en récompense, des brevets de charges ou de fiefs, qu'ils devaient quelquefois écrire eux-mêmes, parce que Mohammed avait envoyé en mission auprès de ses fils la plupart des personnes de sa suite. Quelques années après, lorsque Djelad-ud-din eut recouvré une partie des états de son père, on lui présenta ces brevets; ils les honora tous; et quiconque lui montrait un couteau ou un essuiemain, que le sultan Mohammed lui avait donné comme le gage d'une faveur, en obtenait l'accomplissement de cette promesse.

Mohammed, sentant son mal empirer chaque jour, manda auprès de lui ses fils Djelal-ud-din, Ozlag-schah et Ac-schach. Il révoqua l'acte par lequel il avait désigné le prince Ozlag-schah son successeur au trône, et déclara que Djelal-ud-din était le seul capable de sauver l'empire; il lui ceignit son sabre de ses propres mains, dit à ses jeunes frères de lui prêter hommage, et les exhorta à lui rester soumis. Peu de jours après, il rendit le dernier soupir. Il fut inhumé dans l'île (1); on ne trouva pas même de linceuil; on

(1) Cette île n'est désignée par les historiens que sous le

l'ensevelit dans une de ses chemises (1). Telle fut la misérable fin d'un prince qui, jusqu'à son expédition contre Bagdad, heureux dans toutes ses entreprises, avait agrandi ses états aux dépends d'une foule de petits souverains, sacrifiés à son ambition.

Les historiens portent sur Mohammed des jugements opposés. Les deux vézirs des descendants de Tchinguiz-khan qui nous ont transmis les détails de son invasion dans l'empire Khorazmien, Alaï'-ud-din de Djouvein et Raschid de Hémédan, représentent Mohammed dans ces moments de danger, comme un prince livré à l'irrésolution, dominé par la crainte, paralysé dans ses mesures par sa funeste confiance dans ses astrologues, trahissant imprudemment la terreur dont il était pénétré, décourageant par sa pusillanimité ses guerriers et ses peuples; et

---

nom d'Absukoun, ou d'île de la mer d'Absukoun, c'est-à-dire de la mer Caspienne. Absukoun était un bourg maritime qui servait de port à la ville de Djourdjan dans le Mazendéran (Voyez la Géographie d'Ebn Haoucal). Vis-à-vis d'Absukoun, à quelques lieues de distance, sont trois petites îles, l'une desquelles servit d'asyle au sultan Mohammed. Ce port a donné son nom à la mer Caspienne, qui est aussi appelée par les habitants de la Perse, mer du Tabéristan, mer des Khazares, etc.

(1) *Siret Djélal-ud-din.*

néanmoins, s'abandonnant aux voluptés dès que son ennemi lui laissait le temps de respirer. S'il faut en croire ces historiens, dans le séjour de trois semaines que Mohammed fit à Nischabour, avant de se retirer en Irac, il ne pensa qu'à ses plaisirs; les banquets et les concerts occupaient tout son temps; il n'était entouré que de personnes joyeuses, et l'intendant de la province devait négliger toutes les affaires pour lui procurer des chanteuses et des baladins. Mais un auteur contemporain, Ebn-el-Ethir, le peint sous des traits plus favorables. « Mohammed, « dit-il, était un prince très-instruit, versé parti- « culièrement dans la science du droit. Il aimait « la société des savants, des docteurs de la loi, « des ministres de la religion, et leur prodiguait « ses bienfaits. Endurci à la fatigue, nullement « enclin au luxe, ni aux plaisirs, il s'occupait « avec sollicitude des affaires d'état, du gouver- « nement de son empire, du bien être de ses « peuples. » L'historien Zéhébi dit qu'il était actif, vigilant, intrépide; mais que son ambition le rendait souvent injuste et sanguinaire (1). Quoi qu'il en soit, Mohammed ne peut être justifié de

(1) *Kitab Duwel-ul-Isslam* (Annales des monarchies mahométanes) par le scheikh Schems-ud-din ez-Zéhébi, manuscrit arabe de la Bibliothèque de Leyde.

sa conduite timide, à l'époque de l'invasion des Mongols.

Avant de se retirer derrière le Djihoun, il avait expédié un courrier à Khorazm, pour presser sa mère de passer avec son harem dans le Mazendéran (1). Turcan-Khatoune venait de recevoir des propositions insidieuses de la part de Tchinguiz-khan; ce prince, voulant profiter de la désunion qu'il savait exister entre Mohammed et sa mère, lui avait mandé par son chambellan Dànischmend, qu'il connaissait l'ingratitude de son fils envers elle; qu'il était secondé dans ses opérations militaires par une partie des généraux du sultan; mais qu'il n'avait pas le dessein d'envahir le pays gouverné par Turcan-Khatoune, c'est-à-dire le Khorazm; qu'elle pouvait lui envoyer une personne de confiance pour recevoir de sa bouche l'assurance formelle de ce qu'il lui mandait, et il lui donnait la promesse, qu'après avoir achevé ses conquêtes, il la mettrait en possession du Khorassan. La sultane-mère ne fit aucune réponse à ce message. Dès qu'elle eut reçu l'avis de la retraite du sultan, elle quitta Khorazm avec les femmes et les enfants de Mohammed, et ce qu'elle put emporter de ses tré-

(1) *Tarikh Djihankuschaï*, tom. II.

sors; mais avant de partir elle commit un acte de barbarie. S'imaginant que les Mongols évacueraient l'empire, après s'y être gorgés de butin, elle prit la cruelle précaution de faire mourir les princes qui, après avoir été dépossédés de leurs états par Mohammed, languissaient dans les prisons de Khorazm, tels que les deux fils de Togroul, dernier sultan seldjoukide de l'Irac, le prince de Balkh et son fils, le seigneur de Termed, le prince de Bamian, celui de Vakhsch, les deux fils du seigneur de Signac, les deux fils de Mahmoud, dernier prince de Gour; elle les fit tous jeter dans le Djihoun à l'exception d'Omar-khan, fils du prince de Yazer, qui pouvait lui être utile dans son voyage, par la connaissance des routes qui menaient à son propre pays. En effet, il la servit avec zèle; mais lorsqu'elle fut arrivée près de Yazer, elle lui fit trancher la tête (1).

Turcan-Khatoune passa dans le Mazendéran, par la route du Dihistan. Lorsque Mohammed vint se réfugier dans cette même province, il voulut que sa mère et sa famille s'enfermassent dans le château d'Ilal, l'un des plus forts de ceux qui couronnent les montagnes du Mazen-

(1) *Siret Djélal-ud-din.* — *Tarikh Djihankuschaï*, tom. II.

déran. Le général Souboutaï, marchant à la poursuite de Mohammed, laissa un corps de troupes devant cette place. Comme Ilal était situé sous un ciel souvent nébuleux, on n'avait jamais songé à y entretenir des réservoirs d'eau pour les cas de sécheresse. Tandis que cette place était investie, il arriva, ce qui était très-rare, qu'on fut long-temps sans pluie. Au bout de quelques mois de blocus, la disette d'eau força la garnison de se rendre; et l'on remarqua que le jour où les Mongols prirent possession d'Ilal, le ciel se couvrit de nuages. Turcan-Khatoune fut conduite avec les femmes et les enfants de son fils au camp du souverain mongol, qui faisait alors le siége de Talécan. Elle y resta captive; on tua les fils de Mohammed qui l'accompagnaient, quoiqu'ils fussent en bas âge; deux des filles du sultan furent données au prince Tchagataï, qui mit l'une au nombre de ses concubines, et donna l'autre à son intendant Habesch-Amid, musulman; une troisième fut mariée à Danischmend, chambellan de Tchinguiz-khan. La princesse Khan-sultane, veuve d'Osman, souverain de Samarcand, tomba au pouvoir d'un teinturier, établi dans la ville d'Imil, qui en fit son épouse. Turcan-Khatoune fut conduite par Tchinguiz-khan en Tartarie, et mourut, en 1233, dans la ville de Caracouroum. Son

vésir Nassir-ud-din, pris avec elle, fut mis à mort dès son arrivée devant Talécan (1).

Lorsqu'on était réduit à l'extrémité dans le fort d'Ilal, un des eunuques de Turcan-Khatoune la pressait de chercher son salut dans la fuite, et de se réfugier auprès de Djélal-ud-din, qui, suivant les nouvelles reçues, se trouvait à la tête d'une nombreuse armée; elle répondit qu'elle préférait encore les horreurs de la captivité, tant elle portait de haine à ce prince, son petit-fils.

Les joyaux de Mohammed tombèrent également au pouvoir du conquérant mongol. A son passage par la ville de Bisstam, lors de sa retraite en Irac, le sultan avait confié à un de ses officiers dix cassettes remplies de pierreries, avec l'ordre de les remettre au commandant d'Erdéhan, château situé au nord de Rayi, dans les montagnes qui séparent l'Irac du Mazendéran, et réputé inexpugnable à cause de son élévation. Les Mongols s'étant présentés devant cette place, promirent au commandant la vie sauve s'il leur livrait ce trésor, qu'ils reçurent et portèrent à leur souverain (2).

---

(1) *Tarikh Djihankuschaï*, tom. II. — *Siret Djélal-ud-din.* Suivant Mohammed de Nessa, Tchoutchi, fils aîné de Tchinguiz-khan, obtint de son père la possession de Khan-sultane et en eut plusieurs enfants.

(2) *Siret Djélal-ud-din.*

Après la mort de Mohammed, ses trois fils s'étaient rendus par mer à Mankischlak, dans le golfe de Balkhan, et de là à Khorazm, où ils avaient été reçus avec de grandes démonstrations de joie. Depuis le départ de la sultane-mère, cette capitale était livrée à l'anarchie; dans sa fuite précipitée, elle avait omis d'y laisser un gouverneur. En peu de temps, soixante-dix mille hommes furent réunis autour des jeunes princes. Les chefs de cette armée, composée de Turcs-Cancalis, étaient mécontents de la cession du trône, faite par le prince Ozlac à son aîné Djélal-ud-din; sa grande jeunesse favorisait leur ambition, au lieu que le caractère décidé de Djélal-ud-din leur faisait craindre d'être réduits à une obéissance passive; ils tramèrent un complot contre la vie du nouveau sultan. Djélal-ud-din en fut instruit et ne vit de salut que dans une prompte fuite; il prit la route du Khorassan, suivi de trois cents cavaliers sous les ordres de Timour-Mélik, ce commandant de Khodjend, qui avait échappé, comme par miracle, au fer mongol; il traversa rapidement le désert de seize journées, qui sépare le Khorazm du Khorassan, et arriva dans le canton de Nessa (1).

15 zilh. 617. — 11 février 1221.

Tchinguiz-khan, après s'être emparé de Samarcand, avait fait cantonner son armée dans

(1) *Siret Djélal-ud-din.* — *Tarikh Djihankuschaï.*

le pays situé entre cette ville et Nakscheb; il y resta le printemps et l'été de l'année 1220. Vers l'automne, sa cavalerie étant refaite, il poursuivit ses opérations. L'arrivée des fils de Mohammed à Khorazm, la réunion de forces considérables dans ses murs, avait fixé son attention; il fit partir contre cette capitale une armée commandée par Tchoutchi, Tchagataï et Ogotaï. Pour couper la retraite à ceux qui tenteraient de s'échapper du Khorazm, il avait en même temps ordonné à ses troupes dans le Khorassan de former un cordon sur la lisière méridionale du désert; en conséquence, un corps de sept cents cavaliers, faisant partie de ce cordon, était déja posté près de Nessa, à l'arrivée de Djélal-ud-din. Ce prince le chargea vaillamment, parvint, après un long combat, à le mettre en fuite, et se rendit à Nischabour : ce fut, dit Mohammed de Nessa, le premier avantage que les Musulmans remportèrent sur les Mongols. Les deux frères de Djélal-ud-din furent moins heureux: trois jours après le départ de leur aîné, l'avis de la marche d'une armée mongole sur Khorazm, leur avait fait prendre la résolution de se retirer aussi dans le Khorassan; ils suivirent ses traces; à peine étaient-ils arrivés au château de Kharender, situé près de Nessa, lequel appartenait à Mohammed, auteur de la vie de Djélal-

ud-din, qu'il y parut un corps mongol. Il venait s'enquérir de la route qu'avait prise Djélal-ud-din, et attendre au passage les troupes khorazmiennes qui sortiraient du désert à la suite de ce prince; il ignorait l'arrivée d'Ozlac et d'Ac. Le neveu de Mohammed de Nessa sortit de Kharender pour combattre l'ennemi et l'occuper, afin de donner aux jeunes princes le temps de se sauver; mais les Mongols apprirent quels étaient les personnages qui fuyaient, et se mirent aussitôt à leur poursuite. Ils les atteignirent à un village nommé Vescht; les princes firent halte et rangèrent leur troupe en bataille; l'action finit par la déroute des Mongols. Les vainqueurs se croyaient désormais en sûreté, lorsqu'ils furent attaqués au même endroit par un autre corps ennemi, et, dans ce nouveau combat, les deux princes périrent. Leurs têtes posées sur des lances furent promenées dans la province.

Les paysans du canton de Vescht recueillirent sur les Khorazmiens qui venaient d'être tués, une grande quantité de pierres précieuses, dont les Mongols ne faisaient aucun cas, et ils les vendirent à vil prix (1).

Cependant l'armée mongole s'avançait vers

(1) *Sirat Djélal-ud-din.*

Keurcandje (1), capitale du Khorazm, et communément appelée du même nom que la province. Cette grande cité bordait les deux rives du Djihoun, qui entre dans le Khorazm un peu au-dessous de la ville d'Amou, et va se jeter dans le lac d'Aral dont les eaux sont salées. Il n'y avait dans le Khorazm que les bords de ce fleuve qui fussent propres à la culture, et ils étaient couverts de villes et de villages : au-delà de cette étroite lisière, on ne trouve des deux côtés du Djihoun, que des steppes sablonneuses (2). Après le départ des trois fils de Mohammed, Keurkandje était restée sans chef; le général turc Khoumar fut élu gouverneur, en considération de sa parenté avec la sultane-mère. Le siége n'était pas encore commencé, que les Khorazmiens essuyèrent un grand échec : un parti mongol s'était avancé jusqu'aux portes de la ville, et paraissait vouloir enlever du bétail; il en sortit un gros corps de cavaliers et de fantassins, qui, s'étant engagé à la poursuite de l'ennemi, tomba dans une embuscade, où il perdit beaucoup de monde. Les

(1) Les Arabes, suivant le génie de leur langue, avaient converti ce nom en celui de *Djerdjaniyé*; les Mongols appelaient la même ville *Orcandje*.

(2) Géographie d'Ebn-Haoucal. — *Merassid-ul-ittilá*; articles *Khorazm* et *Keurkandj*.

Mongols entrèrent même avec les fuyards dans Khorazm ; mais en trop petit nombre pour pouvoir s'y maintenir. Dès que les princes furent arrivés avec le gros de l'armée, ils firent sommer la ville de se rendre, promettant qu'il ne lui serait fait aucun mal. Tchoutchi manda que son père lui avait donné le Khorazm en apanage; qu'il désirait conserver sa capitale intacte; qu'il serait fâché de sa destruction, et qu'il avait prouvé sa volonté de ménager le pays, en défendant à ses troupes d'y faire du dégât. Les gens sensés étaient d'avis qu'il fallait se soumettre, d'autant plus que de l'île d'Absukoun, le défunt sultan avait adressé aux habitants de Khorazm une lettre conçue en ces termes : « Vous avez des droits à ma reconnaissance, « comme vous en avez eu à celle de mes pré- « décesseurs, et je dois vous témoigner mon af- « fection par un conseil : menacés par des enne- « mis nombreux et victorieux, le meilleur parti « que vous puissiez prendre est celui de la sou- « mission. » Néanmoins l'avis contraire prévalut.

Les Mongols se tinrent d'abord à une certaine distance de la ville, pour faire les préparatifs du siége, et construire les machines de guerre. Comme le pays ne leur offrait pas de pierres à employer comme projectiles, ils abattirent une grande quantité de mûriers, dont le bois leur

servit à faire des boulets, qu'ils laissaient dans l'eau pendant quelque temps, pour leur donner plus de poids, avant de les lancer avec les catapultes. En attendant que ces dispositions fussent achevées, les Mongols, suivant leur pratique ordinaire, cherchaient à agir sur les esprits des assiégés par des promesses et des menaces sans cesse renouvelées. Les réquisitionnaires étant arrivés en foule des provinces conquises, on leur fit combler les fossés; ce travail fut achevé dans dix jours. Les assiégeants formèrent alors le projet de se rendre maîtres du pont sur le Djihoun qui joignait les deux parties de la ville: trois mille Mongols furent commandés pour cette attaque; tous y périrent. Ce succès augmenta le courage des Khorazmiens; mais ce qui contribua principalement à retarder la prise de la ville, fut la désunion qui se mit entre les princes Tchoutchi et Tchagataï; elle paralysa les opérations du siége, la discipline militaire se relâcha, et les Khorazmiens profitèrent de ces circonstances pour faire beaucoup de mal à leurs ennemis. Déja le siége durait depuis six mois, lorsqu'un officier, expédié par les princes, annonça au souverain mongol, qui venait d'investir la forteresse de Talécan, que ses fils avaient perdu une grande partie de leur armée devant Khorazm, et désespéraient de s'en rendre maîtres.

Tchinguiz-khan, instruit du principal obstacle qui s'opposait à la réussite de cette entreprise, fut irrité contre ses deux fils aînés, et donna à Ogataï le commandement en chef de l'armée de siége. Ce prince parvint par sa douceur à réconcilier ses frères, et, par sa sévérité, à rétablir dans ses troupes l'ancienne discipline qui jusqu'alors les avait rendues invincibles. Il fit ensuite donner un assaut général qui décida du sort de la ville; les Mongols plantèrent leurs drapeaux sur les murs, pénétrèrent dans la place et mirent avec des pots de naphte le feu aux premières maisons. Malgré les succès menaçants de leurs ennemis, les Khorazmiens continuèrent à se défendre avec le courage le plus opiniâtre; ils leur disputaient chaque pas; repoussés d'une rue, ils se retiraient dans la rue suivante; les femmes et les enfants même prenaient part à ces combats acharnés qui durèrent pendant sept jours; enfin la nombreuse population de Khorazm, se trouvant resserrée dans trois quartiers, demanda à capituler. Le chef de la police fut député aux princes, et leur ayant dit: « Nous « avons subi votre rigueur; il est temps, ô princes, « que nous éprouvions les effets de votre miséricorde. — Comment, s'écria Tchoutchi en co- « lère : ils disent qu'ils ont subi notre rigueur, « lorsqu'ils ont détruit par leur résistance une

« partie de notre armée. C'est nous qui avons « jusqu'à présent essuyé leur rigueur, et nous « allons leur faire éprouver la nôtre. » Il donna l'ordre de faire sortir tout le monde de la ville; on proclama que les gens d'arts et de métiers se rangeassent à part; ceux qui obéirent à cet ordre furent sauvés; on les envoya en Tartarie; mais beaucoup d'artisans qui redoutaient cette exportation, et croyaient que la vie des habitants serait épargnée, se gardèrent de sortir de la foule : ceux-là partagèrent le sort de la multitude; elle fut répartie parmi les compagnies mongoles et massacrée à coups de sabres, de pioches ou de traits (1). On n'épargna que les jeunes femmes et les enfants, qui furent réduits à l'esclavage. Après cette boucherie, les Mongols pillèrent ce qui restait de la ville, et pour achever sa ruine, ils la submergèrent, en ouvrant la digue qui retenait les eaux du Djihoun; ses bâtiments furent détruits; tous ceux qui s'y étaient cachés périrent. « Dans le sac des « autres villes, dit l'historien Ebn-el-Ethir,

(1) Au rapport des historiens Alaï-ud-din et Raschid, chaque soldat mongol eut vingt-quatre individus à tuer, et l'armée était de cinquante mille hommes! Selon Raschid, les artisans qui furent envoyés en Tartarie étaient au nombre de cent mille!

« quelques habitants se sauvaient, soit en res-
« tant cachés, soit en fuyant, soit en se couchant
« parmi les morts; mais à Khorazm, ceux qui
« avaient échappé au fer tatare, furent noyés dans
« les eaux du Djihoun. »

Les princes avaient entendu parler d'un scheïkh vénérable, nommé Nedjm-ud-din, habitant de Khorazm, et lui avaient fait dire, avant le siége, de sortir d'une ville qui allait être exposée aux horreurs de la guerre, lui offrant un asyle dans leur camp; mais il avait répondu qu'après avoir vécu en paix soixante-quinze ans parmi les Khorazmiens, il ne devait pas les abandonner au moment où ils étaient menacés de la foudre, et il périt avec ses concitoyens (1).

Tchinguiz-khan, après avoir campé tout l'été dans les prairies de Nakhscheb, où les chevaux de son armée se rétablirent des fatigues d'une longue marche, commença une nouvelle campagne par le siége de Termed. Cette ville, située sur la rive septentrionale du Djihoun, ayant rejeté la sommation d'ouvrir ses portes, de démolir ses remparts et sa citadelle, fut emportée d'assaut le dixième jour. On en fit sortir

(1) *Siret Djélal-ud-din.* — *Tarïkh Djihankuschaï*, t. II. — *Djami-ut-Tévarikh.* — *Tarikh-el-Kamil.*

tous les habitants, qui furent répartis parmi les compagnies mongoles, pour être massacrés. Une vieille femme, sur le point de recevoir le coup fatal, s'écria, que si on ne la tuait pas elle donnerait une belle perle; on la lui demanda, elle répondit qu'elle l'avait avalée. Aussitôt on lui fendit le ventre, et on en tira effectivement une perle. Dans la supposition que d'autres personnes avaient pu également en avaler, Tchinguiz-khan donna l'ordre d'éventrer les morts.

Ce conquérant barbare prit ses quartiers d'hiver dans le district de Séman, et fit saccager les contrées qui l'avoisinent à l'est; le pays de Badakhschan (1) fut envahi et soumis; en même temps, une armée, sous les ordres du prince Touloui, marcha sur le Khorassan, pour dévaster cette belle province. Au retour du printemps, tout ce qui était au nord du Djihoun étant ou ruiné ou réduit, Tchinguiz-khan passa ce fleuve à gué. Une députation de la ville de Balkh vint à sa rencontre lui rendre hommage et lui offrir de

(1) « Le Badakhschan, est-il dit dans le Dictionnaire géographique en arabe, intitulé *Mérassid-ul-ittilá*, pays appelé vulgairement *Balakhschan*, est renommé pour les pierres précieuses que fournissent ses montagnes, et surtout pour les rubis, qui reçoivent de cette grande et célèbre contrée le nom de *balakhsch*, balais. C'est par là que les négociants de la Perse vont au Tibet. »

riches présents. La soumission de cette grande et célèbre cité ne put pas la préserver d'une entière destruction; sa perte était résolue; Tchinguiz-khan, qui avait appris que Djelal-ud-din se trouvait dans le pays de Gaznin à la tête d'une grande armée, ne voulait pas laisser derrière lui une ville populeuse. On fit sortir de Balkh ses habitants, sous le prétexte d'en connaître le nombre, et ils furent tous égorgés. Les Mongols pillèrent la ville, la réduisirent en cendre et en démolirent les fortifications.

Tchinguiz-khan se rendit alors devant la forteresse de Noussret-couh (1), dans le canton montagneux de Taléçan, place qui, défendue par son assiette, par ses ouvrages et la valeur de sa garnison, résistait depuis six mois aux efforts de ses généraux (2). Tchinguiz-khan amenait une multitude de prisonniers musulmans; il les fit combattre en première ligne; ceux qui reculaient étaient tués. Les Mongols élevèrent sur un échafaudage en bois une colline de terre au niveau du rempart; ils y dressèrent leurs machines, qui foudroyèrent l'intérieur de la place. La garnison, réduite à l'extrémité, fit une sortie

(1) Ce nom signifie *Mont Victoire.*

(2) *Tarikh Djihankuschaï*, tome I. — *Djami-ut-Tévarikh.*

générale pour percer à travers les assiégeants. La cavalerie se sauva en se jetant dans les montagnes; mais l'infanterie fut taillée en pièces. Les Mongols entrèrent alors dans la place, qui leur avait résisté pendant sept mois, et n'y laissèrent ni ame vivante ni pierre sur pierre (1).

Les Barbares étaient occupés à démolir la forteresse qu'ils venaient de prendre, lorsque Toulouï rejoignit son père, après avoir totalement ruiné la plus belle province de la Perse. Déja une partie du Khorassan avait été ravagée par les divisions de Tchépé et de Souboutaï, détachées à la poursuite du sultan Mohammed, et ces deux généraux avaient laissé des gouverneurs dans les places qui s'étaient soumises. Comme après leur passage, il ne paraissait plus de troupes mongoles, et qu'on répandait le bruit de succès remportés dans l'Irac par le sultan, les esprits jusqu'alors comprimés par la terreur, commencèrent à s'animer. Le chef des milices de Thouss tua l'officier mongol, placé dans cette ville en qualité de commandant, et envoya sa tête à Nischabour; mais il fut bientôt puni de cette imprudence: un capitaine mongol, placé avec trois cents hommes dans le canton d'Ous-

(1) *Tarikh el-Kamil*, tom XII.

toua, pour garder les chevaux et le bétail des deux divisions parties pour l'Irac, marcha sur Thouss, passa au fil de l'épée la plus grande partie des troupes qui s'y trouvaient, et fit travailler à la démolition des remparts de cette ville, en attendant l'approche de l'armée chargée de la conquête du Khorassan.

Lorsque, dans l'automne de l'année 1220, Toulouï eut reçu l'ordre de marcher sur cette province, il fit partir, pour lui servir d'avant-garde, un corps de dix mille hommes, sous le Noyan Togatchar, qui était gendre de Tchinguiz-khan. Ce général prit la route de Nessa; un détachement du corps qu'il commandait, s'étant approché de cette ville, fut reçu à coups de flèches, et son chef Belgousch perdit la vie. Les Mongols, pour venger la mort de ce guerrier, vinrent mettre le siége devant Nessa (1).

En quittant le Khorassan, pour fuir vers l'Irac, Mohammed avait envoyé un de ses officiers dire aux habitants de Nessa, que l'ennemi qui s'avançait, ne faisait pas la guerre comme les autres nations; que le meilleur parti qu'ils eussent à prendre, était d'abandonner leur ville et de se réfugier dans le désert ou dans les montagnes,

(1) *Tarikh Djihan-Kuschaï.*

parce qu'il était probable que les Tatares, après s'être rassasiés de butin, évacueraient l'empire; que les habitants devaient donc chercher à sauver leur vie par la fuite, à moins qu'ils ne voulussent rebâtir leur citadelle pour s'y défendre. Cette citadelle avait été rasée par l'ordre du sultan Tacasch, lorsqu'il se fut emparé de Nessa, et son emplacement était converti en un champ labouré. Les habitants préférèrent de la relever, et se mirent aussitôt à l'ouvrage.

La division de Togatchar étant arrivée devant Nessa, fit jouer contre ses murs une batterie de vingt catapultes, servie par des captifs et des réquisitionnaires; ils devaient aussi avancer les béliers, et ceux d'entre eux qui reculaient étaient massacrés. Après quinze jours d'attaque sans relâche, les machines ayant fait une large brêche, les Mongols se rendirent maîtres de la muraille durant la nuit. A l'aube du jour, ils pénétrèrent dans l'intérieur de la ville, et en firent sortir tous les habitants. Lorsque ceux-ci furent rassemblés dans la plaine, ils leur ordonnèrent de se lier les uns aux autres les mains derrière le dos. « Ces infortunés, dit Mo-« hammed de Nessa, obéirent sans songer à ce « qu'ils faisaient; s'ils se fussent dispersés en « fuyant vers les montagnes voisines, la plupart « d'entre eux se seraient sauvés. Lorsqu'ils fu-

« rent garottés, les Mongols les entourèrent et « les abattirent à coups de flèches, hommes, « femmes et enfants indistinctement. Le nombre « des morts, soit habitants de Nessa, soit gens « de la province qui s'y étaient réfugiés, s'éleva « à soixante-dix mille. »

Trois jours après le sac de Nessa, un détachement mongol vint assiéger le château de Kharender, qui appartenait au même Mohammed. « J'é- « tais, raconte ce biographe, dans mon château, « situé sur une montagne escarpée, et l'un des « plus forts du Khorassan, lequel, s'il en faut « croire la tradition, a appartenu à mes ancêtres, « depuis l'introduction de l'Islamisme dans ces « contrées orientales, et comme il est au centre « de la province, il servait d'asile aux prisonniers « évadés et aux habitants qui fuyaient la capti- « vité ou la mort. Au bout de quelque temps, les « Tatares voyant qu'ils ne pourraient pas le pren- « dre, demandèrent, pour prix de leur retraite, « dix mille robes de toile de coton et une quan- « tité d'autres articles, quoiqu'ils se fussent gor- « gés de butin à Nessa. J'y consentis; mais lors- « qu'il fallut leur porter ces objets, personne « ne voulut les conduire à leur camp, parce « qu'on savait qu'ils tuaient tout le monde. En- « fin deux vieillards se dévouèrent, et m'ayant « amené leurs enfants, les recommandèrent à

« mes soins s'ils perdaient la vie; en effet, les « Tatares les tuèrent avant de décamper.

« Bientôt, ajoute le même auteur, ces Bar- « bares se répandirent dans le Khorassan. Lors- « qu'ils arrivaient dans un district, ils en rassem- « blaient les paysans, et les emmenaient vers la « ville qu'ils voulaient prendre, pour les employer « au service des machines de siége. L'effroi et la « désolation étaient générales, au point que ce- « lui qui se trouvait captif était plus tranquille « que celui qui attendait dans sa maison quel « serait son sort. Les seigneurs des terres étaient « également obligés de se rendre avec leurs vas- « saux et leurs instruments de guerre devant la « ville dont les Tatares voulaient s'emparer; « ceux qui n'obéissaient pas étaient attaqués « dans leurs châteaux et passés avec leurs pay- « sans au fil de l'épée » (1).

Ensuite Togatchar se porta sur Nischabour et tenta de prendre cette ville; mais il fut tué le troisième jour de l'attaque, par une flèche tirée du rempart. Le général qui lui succéda au commandement, jugeant qu'il n'avait pas assez de forces pour s'emparer d'une place aussi considérable, leva le siége. Il divisa sa troupe en deux

ramazan 617. novembre 1220.

(1) *Siret Djélal-ud-din.*

corps; il marcha avec l'un sur Sebzevar qu'il prit d'assaut au bout de trois jours, et dont il fit égorger tous les habitants, au nombre de soixante-dix mille; l'autre se porta dans le district de Thouss, et prit les châteaux-forts qui s'y trouvaient, entre autres ceux de Car et de Nocan, dont tous les habitants furent passés au fil de l'épée (1).

La première opération de Toulouï, à son entrée dans le Khorassan, fut l'attaque de Merv-Schahïdjan. Cette ville, l'une des quatre grandes cités de la province, et l'ancienne résidence des sultans Seldjoukides Melikschah et Sindjar, était assise dans une plaine fertile, sur le bord du Merv-er-roud, appelé aussi Murgab. En s'éloignant des bords du Djihoun, le sultan Mohammed avait envoyé à Merv des ordres portant que les fonctionnaires publics et les troupes eussent à se retirer dans le château voisin de Méraga, et que les habitants qui resteraient dans la ville, faute de pouvoir émigrer, reçussent avec soumission les troupes mongoles; mais déja le trouble de Mohammed s'était communiqué à ses officiers; son préfet, Behai-ul-mulk, crut qu'il ne serait pas en sûreté dans le fort de Méraga, et alla s'enfermer dans celui de Tak; plusieurs

(1) *Tarikh Djihan-Kuschaï*, tom. I.

chefs retournèrent à Merv, les autres se dispersèrent. Le substitut de Behai-ul-mulk, un homme du commun, était, ainsi que le moufti, pour le parti de l'obéissance; le cadi et le chef des Seyids voulaient, au contraire, qu'on se défendît. Dès l'arrivée de Tchépé et de Souboutaï dans le district de Merv, appelé Maroutchac, une députation de la ville leur fit connaître sa soumission; mais sur ces entrefaites, un officier turcman, nommé Boca, qui avait fait partie de l'escorte de Mohammed, ayant réuni une troupe de gens de sa nation, se jetta inopinément dans Merv, et sous ses drapeaux se réunirent ceux des habitants qui voulaient se défendre, les Turcmans de la province, et les individus qui s'étaient soustraits par la fuite aux réquisitions des Mongols.

Cependant la domination de Boca ne fut pas de longue durée: après la mort du sultan, Moudjir-ul-Mulk, précédent gouverneur de Merv, qui avait accompagné ce prince jusqu'au moment de sa fuite de Termed, se rendit dans le voisinage de Merv, et fut joint par beaucoup de gens, bourgeois et militaires, qui lui étaient restés attachés; il parvint à s'introduire dans la ville, malgré les précautions de Boca, et toutes les troupes se rangèrent sous son obéissance. Boca fut réduit à venir seul lui offrir sa soumission.

Alors Moudjir-ul-Mulc aspira à la souveraineté; il se prétendait issu du sang royal, parce que sa mère, qui avait été dans le harém du sultan, était enceinte lorsque ce prince la donna en mariage à celui qui passait pour l'auteur de ses jours.

Le moufti, partisan des Mongols, entretenait des intelligences secrètes avec son parent, le cadhi de Sérakhss, ville située à six journées de Merv, qui avait reçu un commandant mongol. Moudjir-ul-Mulk en fut instruit et dissimula; mais le moufti se trahit lui-même : prêchant un jour dans la mosquée, il lui échappa de dire : Périssent tous les ennemis des Mongols! A ces mots, ses auditeurs firent éclater toute leur indignation; il se troubla et chercha à se justifier, en disant que les paroles sorties de sa bouche étaient contraires à sa pensée. Cet événement confirma Moudjir-ul-mulk dans ses soupçons; mais il ne voulait pas sévir contre l'homme de loi, sans avoir des preuves évidentes de sa trahison; il ne tarda pas à en acquérir : on intercepta une lettre que le mouphti envoyait au cadhi de Sérakhss. Moudjir-ul-mulk fit venir le coupable, et l'interrogea; celui-ci nia le fait; sa lettre lui fut présentée; il resta interdit, et reçut l'ordre de se retirer. Lorsqu'il sortit, les gardes du gouverneur le percèrent de coups de cou-

teau, et traînèrent son corps par les pieds jusqu'à la place publique.

Cependant Behai-ul-mulk avait quitté le fort de Tak, et s'était rendu dans le Mazendéran, auprès du chef des troupes mongoles auquel il s'était vanté de s'emparer de Merv, promettant, si on voulait l'en laisser maître, de fournir tous les ans un habillement de toile de coton par feu. On le fit partir avec sept Mongols. Il apprit à Schébristan la révolution qui avait eu lieu dans Merv, et de cet endroit il écrivit à Moudjir-ul-mulk: qu'ils devaient l'un et l'autre oublier leur rivalité pour la place de gouverneur; que les forces mongoles étaient trop considérables pour qu'on pût songer à la résistance; qu'elles avaient détruit en un clin d'œil la ville de Neischabour; que sept mille Mongols avec dix mille hommes de réquisition, marchaient sur Merv; qu'il se trouvait lui-même à ce corps d'armée, et qu'il se hâtait de l'en informer par amitié, afin qu'il pensât à son salut. Cet avis répandit la consternation parmi les principaux personnages de la ville; ils parlèrent de la quitter, puis vint la réflexion qu'il pouvait être faux. Les deux émissaires, porteurs de la lettre, furent interrogés, et confessèrent la vérité; on les tua. Les Mongols, de leur côté, voyant que Behai-ul-mulk les avait trompés, le mirent à mort.

Revenu de cette alarme, Moudjir-ul-mulk envoya des troupes à Serakhss, et fit saisir le cadhi de cette ville, qui était accusé d'être allé avec des présents au-devant du Noyan Tchepé, et d'avoir accepté des Mongols la préfecture de Sérakhss. Ce magistrat fut livré au fils d'un personnage qu'il avait fait mourir, et subit la peine du talion. Comme l'on n'entendait plus parler, depuis quelque temps, des progrès de l'ennemi, Moudjir-ul-mulk et les notables de Merv s'endormirent dans une fausse sécurité; mais bientôt le préfet d'Amouyé arriva avec la nouvelle que les Mongols avaient passé le Djihoun devant cette ville, et qu'ils étaient sur ses traces. Il parut en effet un détachement de huit cents de ces Barbares, qui chargea les Turcmans, campés près de Merv; tandis qu'ils en étaient aux mains, les Mongols furent attaqués à dos par un corps de deux mille Turcs, arrivés du Khorazm, et presque tous restèrent sur la place : on en prit soixante, qui après avoir été promenés par la ville, furent mis à mort. Après cet avantage, les Turcmans se choisirent pour chef le préfet d'Amouyé, et ne voulurent plus obéir à Moudjir-ul-mulk. Ces mutins conçurent même le projet de s'emparer de la ville; mais le gouverneur fit échouer leur dessein. Ils s'en vengèrent en pillant les environs de Merv.

Ce fut alors que le prince Toulouï arriva devant cette ville avec une armée de soixante-dix mille hommes, composée en partie de réquisitionnaires, levés dans les provinces conquises. Le premier soin des Mongols fut de détruire les Turcmans, qui étaient campés non loin de la ville, au nombre de dix mille cavaliers; ils les attirèrent dans une embuscade, en tuèrent une partie, mirent l'autre en fuite, et s'emparèrent d'une immense quantité de bétail qui leur appartenait, ou qu'ils avaient enlevés sous les murs de Merv.

Le jour suivant, Toulouï, suivi de cinq cents cavaliers, fit le tour de la ville pour en examiner les fortifications. Dans l'espace d'une semaine, toute son armée fut réunie devant cette place, et l'attaque commença. Les assiégés firent deux sorties de différents côtés; mais ils furent repoussés; leurs ennemis passèrent la nuit sur pied autour des remparts, pour empêcher que personne ne s'échappât de la ville. Le lendemain matin, Moudjir-ul-mulk députa vers le prince mongol un imam vénérable, qui en rapporta de si belles promesses, que le gouverneur se rendit lui-même à son camp avec des présents magnifiques (1). Toulouï lui donna l'assurance

1 mohar. 618. 14 février 1221.

(1) *Tarikh Djihan-Kuschaï*, tom. I.

qu'il conserverait le gouvernement de Merv, et que les habitants auraient la vie sauve; il le fit revêtir d'une robe d'honneur; puis il témoigna le désir de voir ses amis, ses clients, disant qu'il voulait se les attacher, leur conférer des emplois et des fiefs. Le gouverneur les envoya chercher; dès que le prince les eut en son pouvoir, il les fit garotter, ainsi que leur chef, et leur ordonna de nommer les plus riches individus de Merv. On dressa une liste de deux cents négociants et propriétaires, qui furent mandés au camp mongol, avec environ quatre cents artistes ou artisans, dont les noms avaient été également inscrits. Alors les troupes entrèrent dans la ville, et en chassèrent toute la population. On avait publié l'ordre que chaque habitant sortît avec sa famille et ses effets les plus précieux; cette multitude défila pendant quatre jours. Le prince, assis dans la plaine, sur un siége doré, se fit amener les militaires captifs; on leur trancha la tête à la vue des habitants éplorés, qui n'étaient pas réservés à un meilleur sort. Les hommes, les femmes, les enfants furent séparés; l'air retentissait de leurs sanglots et de leurs gémissements. Ces malheureux qui ne connaissaient pas encore toute la rigueur de leur destinée, furent distribués parmi les troupes et tous égorgés. Dans cette boucherie, les miliciens de Sé-

rakhss, pour venger la mort de leur cadhi, surpassèrent encore la cruauté des Barbares. On n'épargna que les quatre cents artisans et un certain nombre d'enfants des deux sexes, destinés à l'esclavage. Les hommes opulents dont on s'était saisi, furent mis à la torture; on leur fit subir les plus cruels tourments pour les forcer de déclarer où ils avaient caché leurs richesses. La ville fut livrée au pillage; les Mongols y brûlèrent le mausolée du sultan Seldjoukide Sindjar, après avoir fouillé dans son sépulcre, croyant y trouver des effets précieux. Les murs et la citadelle de Merv furent rasés (1).

Avant de quitter ce théâtre de carnage, pour aller saccager Nischabour, le jeune prince mongol, si digne de son père, nomma préfet de la ville déserte, l'un de ses principaux habitants,

---

(1) *Tarikh el-Kamil*, tom. XII. — *Tarikh Djihan-Kuschaï*, tom. I. Au rapport d'Ebn-el-Ethir, on compta près de 700,000 morts autour de Merv. Selon l'auteur du *Djihan Kuschaï*, leur nombre était bien plus considérable. « Le « Seyid Yzz-ud-din, dit-il, homme renommé pour ses ver- « tus et sa piété, assisté de plusieurs personnes, passa treize « jours à compter les morts; leur nombre s'élevait à plus de « 1,300,000, et dans ce calcul ne furent pas compris ceux « dont les cadavres étaient restés cachés dans des retraites « obscures. »

qu'il avait eu quelque motif d'épargner, et lui adjoignit un commandant mongol. Lorsque l'armée se fut éloignée, il sortit des souterrains environ cinq mille individus; mais ils ne jouirent pas long-temps du bonheur d'avoir échappé à la mort: des troupes mongoles qui passaient pour aller rejoindre l'armée de Toulouï, voulurent aussi avoir leur part du sang des Merviens; leur chef ordonna que ces malheureux vinssent lui apporter du blé hors de la ville, chacun dans le pan de sa tunique; ils obéirent et furent tués. Le même corps, poursuivant sa route, passa au fil de l'épée tous les habitants fugitifs qu'il rencontra, et fut suivi d'une autre division, qui fit également main basse sur tout ce qui se présenta à sa vue.

Toulouï s'était porté sur Neïschabour, située à la distance de douze journées de Merv. Cette cité, dont le nom signifie en persan *ville de Sapor*, était sous la monarchie des Cosroës, la capitale du Khorassan, et on l'appelait même *Iran*, du nom de l'ancienne Perse. Dans moins d'un siècle, elle avait été deux fois détruite; en 1153, par des tribus nomades de Turcs-Ogouzes, qui, s'étant révoltées contre le sultan Sindjar, dévastèrent le Khorassan, et en 1208, par un tremblement de terre; mais Neïschabour s'était relevée de ses ruines, et renfermait dans ses murs une

nombreuse population (1), lorsque le prince mongol, brûlant du désir de venger la mort de son beau-frère Togatchar, vint y mettre le siége. Depuis plusieurs mois les Neischabouriens avaient fait tout le mal qu'ils avaient pu aux partis mongols qui se montraient dans leur voisinage; et s'attendant à être attaqués, ils s'étaient préparés à une vigoureuse défense. Leurs remparts étaient garnis de trois mille balistes ou machines à lancer des javelots, et de cinq cents catapultes. Les préparatifs des Mongols n'étaient pas moins considérables; ils avaient commencé par ruiner et dévaster toute la province, dont Neïschabour était le chef-lieu; ils amenaient devant cette ville trois mille balistes, trois cents catapultes, sept cents machines à lancer des pots de naphte, quatre mille échelles et deux mille cinq cents charges de pierres, quoique les montagnes voisines en eussent pu fournir abondamment. A la vue de ces dispositions et des troupes nombreuses, dont la ville était investie, les chefs des assiégés sentirent leur courage s'abattre; une députation composée d'Imams et de notables, ayant à leur tête le grand juge du Khorassan, alla porter au camp du prince Toulouï la

(1) *Mérassid ul-ittilá*, article Neissabour. — *Djihan Numa*, page 320.

soumission de la ville, et l'offre de payer un tribut annuel au souverain mongol; mais Toulouï refusa toute capitulation et retint le grand juge. Le lendemain il fit le tour de la ville, encourageant ses troupes à donner l'assaut. Elles attaquèrent toutes à la fois; c'était un mercredi. On se battit cette journée et la nuit suivante; au matin, les fossés étaient comblés, le mur présentait soixante-dix brèches, et dix mille Mongols l'avaient escaladé. De toutes parts les assiégeants pénétrèrent dans la ville, dont les rues et les maisons furent pendant le reste du jour le théâtre de mille combats; mais le vendredi elle fut toute entière occupée par les Mongols, qui vengèrent cruellement la mort de Togatchar. La veuve de ce général, fille de Tchinguiz-khan, y fit son entrée avec dix mille hommes, qui massacrèrent tout ce qu'ils virent. Le carnage dura quatre jours; ou tua jusqu'aux chiens et aux chats. Toulouï avait entendu dire que dans le sac de Merv, beaucoup d'habitants avaient sauvé leur vie en se couchant parmi les morts; il ordonna que l'on coupât la tête à toutes les victimes de sa fureur. On en construisit des pyramides, où furent séparément entassées les têtes des hommes, celles des femmes, celles des enfants. La destruction de la ville dura quinze jours; elle disparut; on sema de l'orge sur son

12 safer 618. 24 mars 1221.

emplacement. Il ne resta de sa population que quatre cents artisans, qui furent transportés dans le Nord; mais quelques malheureux pouvaient s'être soustraits au carnage en se cachant sous la terre; le prince mongol laissa des soldats pour égorger les habitants, qui, après le départ de l'armée, sortiraient de leurs retraites. Il en périt un grand nombre dans les caveaux où ils s'étaient réfugiés (1).

Quatre ou cinq ans après, Djélal-ud-din ayant pris possession de la Perse, afferma, pour trente mille dinars par an, le produit des fouilles dans ce pays dévasté. Souvent on retirait en un jour cette somme et même davantage des découvertes faites dans des lieux où ces trésors étaient restés enfouis avec leurs maîtres (2).

Toulouï marcha sur Hérat, la seule ville qui lui restât à conquérir dans le Khorassan. Un corps de son armée chargé de saccager Thouss détruisit près de cette ville le tombeau du khaliphe Haroun-er-Raschid et celui d'Ali-er-Razi, descendant du khaliphe Ali, pour lequel les Schi'ites avaient une grande vénération. Tou-

(1) *Tarikh Djihan-Kuschaï*, tom. I. — *Djami-ut-Tévarikh.* — *Tarikh el-Kamil.*

(2) *Sirét Djélal-ud-din.*

louï ravagea le pays de Couhistan, qui était sur son passage, et posa son camp devant Hérat, située à cinq journées au sud-est de Nischabour, dans une plaine bordée de montagnes et couverte de villages et de jardins (1). Le gouverneur de cette ville fit tuer le parlementaire envoyé par le prince mongol pour la sommer de se rendre, et exhorta les siens à défendre vaillamment ce qu'ils avaient de plus cher. Hérat fut attaquée de tous les côtés à la fois; on se battit pendant huit jours avec acharnement; mais le gouverneur ayant péri les armes à la main, il s'éleva un parti considérable pour la soumission. Toulouï sachant que les esprits étaient divisés, promit la vie sauve aux assiégés, s'ils se rendaient immédiatement; sa proposition fut acceptée. Il se contenta de faire tuer tous les gens du sultan Djélal-ud-din, au nombre de douze mille hommes, et plaça dans la ville un préfet mahométan avec un commandant mongol. Huit jours après, Toulouï reçut l'ordre de son père de venir le rejoindre dans le canton de Talécan (2).

---

(1) Kinneir, *geographical Memoir on persian empire*, London, 1813, in-4°, page 181 et 184. — *Djihan Numa*, pag. 309.

(2) *Tarikh Djihan-Kuschaï*, tom. I. — *Raouzat-ul-Djen-*

A l'époque où les Mongols envahirent le Khorassan, une petite tribu de Turcmans, appelée *Cayi-Khanli*, fixée dans le canton de Mahan, près de Merv-Schahidjan, abandonna son territoire par la crainte qu'inspiraient ces ennemis redoutables; elle émigra vers l'occident, et alla s'établir dans le pays d'Akhlatt en Arménie. Huit ans après, les Mongols étant venus ravager cette dernière contrée, les Cayi-Khanlis se retirèrent dans l'Asie mineure. Ertogroul, qui était alors le chef de cette tribu, composée de quatre cent quarante familles, obtint du sultan Seldjoukide de Roum, un district près d'Angora, sur la frontière de l'empire grec, avec le titre d'*Oudj-Bey*, qui correspond à celui de margrave. A sa mort, ce fief, agrandi par quelques conquêtes sur les Grecs, passa au pouvoir de son fils Osman ou Othman, qui, dans l'année 1300, après la destruction du trône des Seldjoukides de l'Asie mineure par les Mongols, lorsque ceux qui commandaient dans les provinces de ce royaume, se firent des états de leurs fiefs, érigea en souveraineté son petit territoire, prit le

---

nat, fi evsaf médinét ul-Hérat (Description de la province de Hérat), par Moayén-ud-din Mohammed d'Esfézar; manuscrit persan de la Bibliothèque royale de Paris, ravzé 10, tchémen 12.

titre de sultan, et devint le fondateur de la monarchie othomane (1).

Après avoir détruit Talécan, le conquérant mongol prit ses quartiers d'été dans le pays montagneux qui l'environne. Ses fils Tchagataï et Ogotaï y arrivèrent du Khorazm. Leur aîné Tchoutchi s'était séparé d'eux après la prise de Keurcandje, et avait passé au nord du Sihoun. Vers l'automne, Tchinguiz-khan continua ses opérations. Il savait que le sultan Djélal-ud-din se trouvait à la tête de forces considérables dans le pays de Gaznin; c'est vers ce point qu'il dirigeait sa marche. La forteresse de Kerdouan l'arrêta un mois par sa résistance; mais elle fut détruite avec tous ceux qu'elle renfermait. Il franchit la haute chaîne des monts Hindou-Kesch, dont la prolongation à l'est forme la limite septentrionale de l'Inde, et il vint mettre le siége devant la forteresse de Bamian. Un des fils de Tchagataï, nommé Moatougan, ayant été tué d'une flèche devant cette place, son grand-père, qui l'aimait tendrement, fut impatient de le venger; ses troupes, animées par sa colère, prirent la forteresse d'assaut, et reçurent l'or-

(1) *Tarikh Munedjim-Baschi*, tom. II. — *Tadj-ut-Téva-rikh* (Couronne des Histoires), par Sad-ed-din efendi; manuscrit turc appartenant à l'auteur.

dre de n'y pas laisser un être vivant, de n'y faire même aucun butin; tout devait être anéanti. Tchinguiz-khan voulut que ce canton restât désert, et cent ans après il était encore inhabité.

Tchagataï était absent lorsqu'il perdit son fils; il revint pendant qu'on démolissait Bamian. Son père voulut qu'on lui cachât la mort du jeune prince; on lui donna une fausse raison de son absence. Peu de jours après, Tchinguiz-khan étant à table avec ses trois fils, s'emporta contre eux avec une feinte colère, leur reprochant de n'être pas dociles à ses ordres, et en parlant il fixait Tchagataï. Ce prince, intimidé, se mit à genoux, et protesta qu'il mourrait plutôt que de désobéir à son père. Tchinguiz-khan lui adressa plusieurs fois le même reproche, et à la fin il ajouta: Mais dis-tu vrai; tiendras-tu ta parole? « Si j'y manque, s'écria Tchagataï, je « veux mourir. — Eh bien! reprit Tchinguiz-« khan, ton fils Moatougan a été tué; je te dé-« fends de te plaindre. » Frappé comme d'un coup de foudre, Tchagataï eut cependant la force de retenir ses larmes; mais après le repas il sortit pour soulager un instant son cœur oppressé (1).

Tchinguiz-khan reçut alors la nouvelle d'une

(1) *Tarikh Djihan-Kuschaï*, tom. I, — *Djami-ut-Tévarikh*.

victoire remportée par le sultan Djélal-ud-din sur une division qui avait été placée à la frontière du Zabilistan, pour couvrir les opérations du souverain mongol et de son fils Toulouï. Djélal-ud-din, après avoir traversé le désert du Khorazm, et repoussé un détachement mongol près de Nessa, s'était rendu à Nischabour avec le dessein de passer dans le pays de Gaznin, son ancien apanage. Il ne resta dans cette ville que trois jours; une heure après son départ les Mongols y arrivèrent, et se mirent aussitôt à sa poursuite. Le sultan chargea l'un de ses généraux d'arrêter quelque temps l'ennemi dans un endroit où le chemin se divisait, et de prendre ensuite l'autre route; cet ordre fut exécuté. Les Mongols suivirent les traces du général, et perdirent celles du sultan qui franchit dans ce jour l'espace de quarante lieues. Arrivé à Zouzen, il ne put pas obtenir qu'on le laissât entrer dans cette ville, pour s'y mettre en sûreté pendant que ses chevaux se reposeraient; les habitants allèrent même jusqu'à le menacer, si les Mongols venaient l'attaquer sous leurs murs, de l'assaillir à coups de pierres du haut des remparts. Il repartit au milieu de la nuit; dès le lendemain, les Mongols arrivèrent à Zouzen, et poursuivirent le sultan jusqu'à une certaine distance sur la route de Hérat. Au bout de trois

15 zilh. 617. — 29 janvier 1221.

jours, ce prince atteignit heureusement Gaznin, où son autorité fut généralement reconnue; et plusieurs corps d'armée de diverses nations vinrent s'y ranger sous ses drapeaux.

Gaznin avait été depuis moins d'un an le théâtre de plusieurs révolutions. Un Gourien, Mohammed Ali Kharpoust, commandait dans cette province au nom du sultan Mohammed. Lorsque ce prince s'éloigna du Sihoun, Emîn Mélik, son oncle maternel, qui possédait en fief la province de Hérat, le quitta, et voulant se retirer loin du théâtre de la guerre, passa dans le pays de Gaznin, avec vingt mille Turcs-Cancalis. Arrivé à deux ou trois journées de cette capitale, il envoya un de ses officiers à Kharpoust pour le prier de lui assigner un district où il pût cantonner ses troupes, jusqu'à ce que les événements prissent une tournure plus favorable. Le gouverneur et ses généraux lui répondirent: « Nous sommes Gouriens, et vous êtes Turcs; « nous ne pouvons pas vivre ensemble. Des districts ont été assignés par le sultan à ses divers corps de troupes; demeurons chacun dans « notre territoire. » Emin Melik réitéra sa demande, mais sans succès. Schems-ud-din, de Sérakhss, vézir de Djélal-ud-din, qui était alors à Gaznin, s'entendit avec le commandant de la citadelle, pour se défaire de Kharpoust, qu'ils

traitaient de rebelle, puisqu'il refusait d'admettre dans la province un parent du souverain; ils l'invitèrent à une fête dans un jardin près de la ville, et au milieu du festin, le commandant le poignarda. Les conjurés rentrèrent aussitôt dans Gaznin, dont ils se rendirent maîtres avant que les troupes gouriennes qui étaient campées à une demi-lieue de là eussent appris la mort de leur chef. Lorsque son sort leur fut connu, elles se dispersèrent; et Emin Mélik fut introduit dans la ville, où il exerça l'autorité de gouverneur.

Bientôt on apprit qu'un corps mongol s'avançait par la route de Bost. Emin Mélik marcha à sa rencontre; ce détachement trop faible pour lui tenir tête, se retira sur Hérat. Dans cette expédition, Emin Mélik fit arrêter le vézir Schems-ud-din qui l'accompagnait, et l'enferma dans la forteresse de Ketchouran. Pendant son absence, il éclata dans Gaznin une insurrection: le commandant de la citadelle fut sacrifié aux manes de Kharpoust, et les principaux habitants déférèrent l'autorité à Razi-ul-mulk de Termed. Un grand nombre de Khoulloudjes (1)

(1) « Les *Khoulloudjes*, est-il dit dans le *Tarikh Munéd-jim-Baschi*, tom. II, nation primitivement arabe, s'était « mêlée avec des tribus turques, et menait une vie nomade « dans des contrées situées entre le Sind et le Gange. »

et de Turcmans étaient venus de la Transoxiane et du Khorassan se refugier dans le pays de Gazna, et s'étaient réunis dans les plaines de Ferschaour (1), sous les drapeaux de Seïf-ud-din Agrac. Le nouveau gouverneur forma le dessein de les attaquer, pour se rendre maître de cette partie de l'Inde; mais ayant essuyé une défaite, il fut passé au fil de l'épée avec la plus grande partie de ses troupes. Son frère OEumdet-ul-mulk qui partageait son autorité, resta, après sa mort, le maître dans Gaznin. Il ne tarda pas à être assiégé dans la citadelle par le gouverneur de Caboul. Cette place se défendit pendant quarante jours; au moment où elle fut prise, on vit arrriver le vézir Schems-ul-mulk, dont le sultan Djelal-ud-din avait brisé les fers, et qu'il envoyait à Gaznin, pour y faire les préparatifs de sa réception. Sept jours après, le sultan fut dans les murs de cette ville. Alors des troupes accoururent de tous les côtés se ranger sous ses étendards: Emin Mélik revint à Gaznin avec ses Turc-Cancalis, et le sultan épousa sa

(1) « *Ferschaour* ou *Ferschabour*, appelée vulgairement « *Berssavour*, ville et district étendus dépendants de Lahaur, « entre cette ville et Ghazna. » *Mérassid-ul-ittilá*. C'est la ville indiquée dans les cartes modernes sous le nom de *Pischaver*.

fille; Agrac Mélik s'y rendit de Ferschaour avec ses Khoulloudjes et ses Turcmans; le gouverneur de Caboul et A'azam Mélik lui amenèrent leurs troupes gouriennes: par la réunion de ces forces, Djélal-ud-din se vit à la tête de soixante à soixante-dix mille hommes de cavalerie.

Le sultan partit de Gaznin avec cette armée, au printemps de 1221, et marcha vers les plaines de Pérouan, voisines du canton de Bamian; de là, il s'avança pour attaquer un corps mongol qui faisait le siége de la forteresse de Valian; il surprit son avant-garde et lui tua mille hommes. Les assiégeants, forcés à la retraite, se replièrent sur l'armée d'observation dont ils avaient été détachés, et Djélal-ud-din revint à Perouan, où ses bagages étaient restés. Huit jours après son retour, il y vit arriver l'armée mongole que commandait Schiki Coutoucou.

Ce général avait été posté avec trente mille hommes sur la frontière montagneuse du Caboul et du Zabilistan, pour observer les mouvements de Djélal-ud-din et couvrir les opérations de Tchinguiz-khan. Sur la nouvelle de l'échec essuyé par un corps de ses troupes devant Valian, il marcha contre Djélal-ud-din, et à son approche, le sultan alla à sa rencontre. Les deux armées se trouvèrent en présence dans les plaines de Pérouan. Le sultan plaça Emin-

Mélik à sa droite, Agrac, à sa gauche; par son ordre, toute sa cavalerie mit pied à terre, et chacun attacha la bride de son cheval à sa ceinture. Son aile droite fut d'abord enfoncée par un corps de dix mille Mongols; mais secourue du centre et de la gauche, elle reprit sa position et repoussa l'ennemi. Des charges multipliées coutèrent la vie à beaucoup de monde de part et d'autre sans décider la victoire; et vers la nuit les deux armées se retirèrent chacune dans son camp. Le général mongol, pour faire croire aux Khorazmiens qu'il avait reçu du renfort, ordonna que chaque cavalier plaçât un mannequin de feutre sur son cheval de main, et le soutint par derrière. Ce stratagème fut sur le point de réussir; car, le lendemain matin, les généraux du sultan voyant l'ennemi rangé en bataille sur deux lignes, crurent qu'il lui était arrivé du secours, et parlèrent de retraite; mais le sultan tint ferme, et ordonna comme la veille que l'on combattît à pied. Les Mongols, qui, le jour précédent, avaient éprouvé la valeur des troupes d'Agrac, dirigèrent contre elles leurs principaux efforts; l'élite de leur cavalerie fondit sur l'aile gauche, et fut reçue par une nuée de flèches, qui lui fit tourner le dos. Elle revint cependant à la charge; ce nouveau choc coûta la vie à cinq cents Khorazmiens. Alors le

sultan fit sonner de la trompette; toutes ses troupes remontèrent à cheval, et se précipitèrent sur les Mongols avec de grands cris, étendant leur ligne pour les envelopper. Coutoucou avait recommandé aux siens de ne pas perdre de vue son *touc* ou étendard ; mais se voyant près d'être entourés, ils prirent la fuite en désordre; et, comme le plaine était coupée de ravins, où leurs chevaux s'abattaient, ils étaient sabrés par les cavaliers du sultan, mieux montés; en sorte que la majeure partie de cette armée fut détruite.

Cependant la victoire même devint funeste à Djélal-ud-din. Lorsqu'il fut question de partager le riche butin fait sur l'ennemi, il s'éleva une violente dispute entre Emin et Agrac, pour la possession d'un beau cheval arabe, et le premier s'emporta jusqu'à donner un coup de fouet sur la tête de son adversaire. Le sultan n'exigea pas qu'Emin réparât cette offense, sachant bien que les Cancalis n'y pourraient pas consentir. Outré de dépit, Agrac partit dans la nuit même avec ses Khoulloudjes et ses Turcmans, pour se retirer à Ferschaour, entraînant la défection d'A'azam Mélik, chef des troupes gouriennes. Le sultan employa vainement les prières pour les ramener. Voyant ses forces réduites aux Turcs et aux Khorazmiens, il reprit la route de Gaznin, d'où il se retira vers le Sind, sur la nou-

velle que Tchinguiz-khan s'avançait pour venger la défaite de son général.

Ce prince, en apprenant l'échec essuyé par ses troupes, dissimula sa colère, et se borna à dire que Coutoucou, gâté jusqu'alors par la victoire, devait profiter de cette première leçon. Il avait pour ce général les sentiments d'un père; car il l'avait élevé dès sa plus tendre enfance. Contoucou était encore au berceau lorsqu'il tomba au pouvoir de Tchinguiz-khan, dans le pillage de la tribu tatare à laquelle il appartenait, et le prince mongol le donna à sa femme Bourté, qui, n'étant pas encore mère, témoignait souvent le désir d'avoir un enfant (1). Coutou-

(1) Parmi les actions de Coutoucou, qui augmentèrent l'affection que lui portait son père adoptif, l'historien Raschid cite le trait suivant, dans son article des Tatars.

« Un jour que Tchinguiz-khan, selon les habitudes de la « vie nomade, changeait de campement, par un froid très- « rigoureux et au milieu d'une neige profonde, il passa, près « du chemin qu'il suivait, un troupeau de cerfs. Coutou- « cou, âgé de quinze ans, dit au noyan Goudjoucour, le gou- « verneur des ordous de Tchinguiz-khan, qu'il avait envie « de poursuivre ces animaux, dont la course était moins ra- « pide, à cause de l'épaisseur de la neige; il en reçut la « permission et partit. Le soir, lorsqu'on eut fait halte, « Tchinguiz-khan demanda Coutoucou; on lui dit qu'il était « allé à la chasse des cerfs. — Cet enfant, s'écria-t-il en

cou se rendit auprès de son maître, pour lui rendre compte des circonstances de la bataille qu'il avait perdue. Tchinguiz-khan avait déja donné l'ordre à ses troupes de se tenir prêtes à marcher; il s'avança vers Gaznin avec tant de précipitation, que pendant deux jours ses troupes n'eurent pas le temps de faire cuire leurs aliments. Lorsqu'il fut arrivé au champ de bataille de Pérouan, il dit à Coutoucou et à un autre général de lui montrer la position des deux armées. Il blâma leurs mesures, leur reprocha de n'avoir pas su choisir le champ de bataille, et les jugea coupables de leur défaite. Il arriva à Gaznin quinze jours après le départ du sultan; cette ville ne fit aucune résistance; il y laissa un gouverneur, nommé Yelvadje, et vola à la poursuite de Djélal-ud-din, qu'il atteignit au bord du Sind. Ce prince avait écrit aux chefs de tribus qui l'avaient quitté, pour les presser de venir le joindre; mais quand ils y eussent

« colère, va périr de froid, et il s'emporta contre le gouver-
« neur de ses ordous, au point de le frapper avec le timon
« d'un charriot. Cependant le jeune Coutoucou revint et ra-
« conta que de trente cerfs, il en avait tué vingt-sept. Ce
« trait de jeunesse plut fort au prince; il envoya chercher les
« pièces de gibier, que l'on trouva effectivement étendues
« dans la neige. »

consenti, il n'en était plus temps. Tchinguiz-khan savait que son ennemi avait l'intention de passer le fleuve le jour suivant; il fit diligence pour arriver dans la nuit même; il culbuta l'arrière-garde khorazmienne, commandée par Orkhan, et prit ses mesures de manière que la petite armée de Djélal-ud-din fut entourée par plusieurs lignes, rangées en demi-cercle, et appuyées sur le fleuve. Au point du jour, le signal de l'attaque fut donné; les Mongols fondirent sur les troupes du sultan; ils enfoncèrent et taillèrent en pièces la plus grande partie de l'aile droite, commandée par Emin Mélik, qui, fuyant lui-même vers Ferschaour, fut tué par un corps ennemi, placé sur cette route. L'aile gauche n'eut pas un meilleur sort. Djélal-ud-din restait au centre avec sept cents hommes, et combattait en désespéré, se precipitant, pour se frayer un passage, tantôt sur un point, tantôt sur l'autre du demi-cercle ennemi, qui, d'après l'ordre du khan mongol, se rétrécissait peu à peu, sans lui tirer de flèches. Il se battit jusqu'au milieu du jour; enfin, ne pouvant percer les lignes ennemies, après avoir sauté sur un cheval frais, il fit une dernière charge; les Mongols reculent; soudain il tourne bride, et se dépouillant de sa cuirasse, il court vers le fleuve, s'y précipite avec son

22 schew. 618. 28 nov. 1221.

cheval (1) de la hauteur de vingt pieds, et le bouclier sur le dos, son étendard à la main, il le traverse à la nage. A cette vue, Tchinguiz-khan courut au bord du Sind; il arrêta ses troupes qui voulaient s'y jeter à la poursuite du prince, et le montrant à ses fils, il le leur proposa pour modèle. Les Mongols tuèrent à coups de flèches un grand nombre de Khorazmiens, qui s'étaient précipités dans le fleuve, à la suite du sultan, et firent main basse sur les débris de son armée. Sa famille tomba au pouvoir du vainqueur, qui fit périr tous ses enfants mâles (2). Djélal-ud-din avait fait jeter dans le Sind tout ce qu'il possédait en or et en argent : le khan

(1) « Djélal-ud-din, dit Mohammed de Nessa, conserva ce « cheval jusqu'à la prise de Téfliss (en 1226), sans jamais le « monter, en reconnaissance de ce qu'il lui avait sauvé la vie « au passage du Sind. »

(2) Au rapport du biographe de Djélal-ud-din, lorsque ce prince, au milieu de la déroute des siens, revint au bord du Sind, sa mère, son épouse, et une troupe de femmes de son harém, se présentèrent à lui, en s'écriant : *Pour l'amour de Dieu, ôtez-nous la vie; préservez nous de la captivité,* et il les fit noyer. Mais aucun autre historien ne fait mention de cette circonstance; l'auteur du *Djihan-Kuschaï,* dit positivement que ses femmes tombèrent au pouvoir de Tchinguiz-khan. Ces deux historiens ne sont pas non plus d'accord sur la date de la bataille. Selon Alaï-ud-din, elle

mongol y fit descendre des plongeurs qui en repêchèrent une partie.

Tchinguiz-khan remonta le Sind par sa rive droite, et détacha Ogotaï pour détruire la ville de Gaznin. On en fit sortir les habitants sous le prétexte de les dénombrer, et on les égorgea tous, à l'exception des artisans; puis les Mongols pillèrent et ruinèrent Gaznin, qui avait été pendant plus de deux siècles la capitale d'un puissant empire.

Un corps d'armée sous les ordres du général Iltchikdaï avait reçu en même temps l'ordre d'aller anéantir la ville de Hérat, la seule qui eût été épargnée dans le Khorassan, et qui s'était insurgée après la victoire remportée par Djélal-ud-din sur Coutoucou. Lorsque cette ville eut été conquise, ses habitants, décidés à profiter des événements qui seraient favorables à leur délivrance du joug mongol, amassèrent des armes et des provisions, persuadant à leurs deux gouverneurs qu'ils ne faisaient ces préparatifs que pour se mettre en mesure de marcher avec

---

eut lieu au mois de Redjeb (août); mais Mohammed de Nessa dit qu'elle fut livrée le mercredi 22 schewal (28 novembre), ce qui paraît plus exact. On ne trouve nulle part l'indication précise de l'endroit qui fut le théâtre de cet événement.

les troupes mongoles, si l'on avait besoin de leurs services. Non loin de Hérat était située la forteresse de Calioun, bâtie sur la cime d'un rocher dans le canton de Badghiss; elle fut plus connue dans la suite sous le nom de Nerretou. Pour arriver au pied de ses murs, il fallait gravir un sentier long d'une demi-lieue et si étroit, que deux hommes n'y pouvaient pas marcher de front (1). Se trouvant ainsi hors de la portée des flèches, et des pierres lancées par les catapultes, cette place n'avait pu être prise par les Mongols, quoiqu'ils l'eussent assiégée deux fois. Comme les habitants de Nerretou craignaient que les Barbares ne revinssent les attaquer, et n'employassent contre eux les milices de Hérat, ils voulurent compromettre cette ville, afin que, se voyant exposée à la terrible vengeance des Mongols, elle prît les armes pour s'en garantir, et fit cause commune avec Nerretou. Dans ce dessein, ils écrivirent aux deux gouverneurs Aboubékir et Mingtaï, qu'ils étaient disposés à se rendre; mais que craignant la rigueur des Mongols, ils désiraient avant tout obtenir de leur khan la promesse par écrit qu'ils auraient la vie sauve. Abou Békir et Mingtaï les assurèrent qu'ils ne tarderaient pas à leur faire accor-

(1) *Raouzat-ul-djennat*, ravzé IV, tchémen 4.

der leur demande, et leur proposèrent, en attendant, de rétablir les communications entre les deux places. C'était là ce que souhaitaient les habitants de Nerretou, afin de pouvoir exécuter leur plan. Ils firent partir soixante-dix braves, déguisés en marchands, qui ayant caché leurs armes dans les ballots qu'ils conduisaient, entrèrent séparément dans la ville, et parvinrent à tuer les deux gouverneurs. Aussitôt la population de Hérat se souleva; on passa au fil de l'épée tous les gens d'Abou Bekir et de Mingtaï, et les habitants s'élurent deux chefs, l'un civil, l'autre militaire.

Le général Iltchikdaï, chargé de punir la ville de Hérat, attendit, pour en commencer le siége, l'arrivée d'environ cinquante mille hommes de milice, qu'il avait mis en réquisition dans les pays conquis. Dans la ville on se préparait à une résistance désespérée; les chefs se juraient de rester unis et de combattre jusqu'à la dernière goutte de leur sang. Les attaques des Mongols furent repoussées avec vigueur; il y eut un grand nombre d'actions meurtrières; mais enfin la division se mit parmi les assiégés, dont une partie voulut se rendre; et, à la faveur de cette désunion, Iltchikdaï s'empara de la ville après l'avoir tenue investie durant six mois et dix-sept jours. Toute sa population fut passée au

2 djém.-t. 619. — 2 juin. 1222.

fil de l'épée; pendant une semaine entière les Mongols ne firent que tuer, piller, brûler et démolir; on dit qu'il périt dans Hérat un million et six cent mille individus.

Iltchikdaï envoya à son maître le plus précieux du butin fait dans cette malheureuse cité, et plusieurs milliers de jeunes captives. Le but de son expédition étant rempli, il alla rejoindre la grande armée. Peu de temps après, un corps de deux mille hommes reçut l'ordre de se porter sur Hérat, pour y tuer ceux des habitants qui, ayant échappé au carnage, seraient trouvés parmi les ruines de leur ville; ils en égorgèrent environ deux mille, et s'en retournèrent le troisième jour. Seize individus s'étaient réfugiés sur le sommet d'une montagne escarpée dans le canton de Hérat; ils s'y tinrent cachés pendant quelque temps; lorsqu'ils virent qu'il ne paraissait plus de Mongols, ils revinrent à Hérat, dont les rues étaient encore jonchées de cadavres. Ils furent joints par quelques autres fugitifs, et il se forma une colonie de quarante personnes qui se logèrent dans la mosquée cathédrale (1).

La ville de Merv qui, depuis le massacre de

(1) *Raouzat-ul-djennat*, rayzé XI, tchémen 13 et 14.

ses habitants, s'était repeuplée, avait été dévastée pour la seconde fois par les Mongols. Ses citoyens émigrés y étaient revenus, guidés par l'amour de leur pays natal; et beaucoup d'individus des contrées voisines, qui avaient également échappé à la mort, étaient venus s'y établir, à cause de la fertilité de son territoire. Alors un officier du sultan, à la tête de quelques troupes, parut devant cette ville, s'en rendit maître, et mit à mort le préfet persan que Toulouï y avait placé. Cet événement attira sur Merv de nouveaux malheurs; un corps de cinq mille Mongols s'y rendit de Nakhscheb, et massacra toute sa population; on distribua les quartiers de la ville aux troupes pour les démolir, et les Mongols, en se retirant, laissèrent à Merv un musulman nommé Ac-mélik avec quelques hommes, qui reçurent l'ordre de tuer tous ceux qui reparaîtraient. Acmélik fit toutes les perquisitions possibles pour trouver de ces malheureux; il eut enfin recours à ce dernier moyen: il fit annoncer la prière publique du haut d'un minaret; à la voix du Muezzin, les Musulmans sortirent de leurs retraites pour faire leurs dévotions; ils furent saisis et mis à mort. Les recherches de ce gouverneur durèrent quarante-un jours, pendant lesquels ses satellites commirent

des atrocités inouïes sur les malheureux qui tombèrent entre leurs mains; et il ne resta plus dans Merv que quelques individus (1).

Pour achever le tableau de la dévastation du Khorassan, on rapporte que Tchinguiz-khan, à son retour en Tartarie, passant près de Balkh, fit tuer tous ceux qui étaient revenus habiter cette ville, et acheva de la détruire. Pendant une année, ce qui restait d'hommes dans cette province, fut réduit à se nourrir de chiens et de chats; car les Mongols n'ayant besoin que d'herbe pour leurs troupeaux, dont le lait et la chair faisaient leur nourriture habituelle, détruisaient tous les grains dans les pays qu'ils dévastaient, en sorte que les habitants qui avaient échappé aux autres genres de mort, étaient, après la retraite de ces barbares, exposés à périr de faim (2).

(1) Merv resta déserte jusqu'au règne du sultan Schahroukh, fils de Tamerlan, qui, au commencement du quinzième siècle, fit rebâtir la ville et y attira des habitants. *Djihan-Numa*, pag. 317.

(2) *Tarikh Djihankuschai*, tom. I. L'auteur de cette histoire, après avoir rapporté les opérations des Mongols dans le Khorassan, fait l'observation suivante: « Quelqu'un qui, « avec tout le loisir nécessaire, s'appliquerait à retracer les « événements de cette époque, mettrait beaucoup de temps « à décrire ceux qui se sont passés dans un seul district; « comment les exposerais-je avec détail, moi qui n'ai pu

Après avoir détruit, sur le bord du Sind, les troupes qui étaient restées fidèles à Djélal-ud-din, Tchinguiz-khan fit attaquer celles qui l'avaient abandonné. Déja leurs principaux chefs avaient péri d'une manière tragique. En quittant le prince khorazmien, Agrac s'était rendu avec A'azam dans le fief de ce dernier à Bekerhar. Il y demeura quelque temps, et partit pour se rendre à Berschaour; de la première station il envoya un de ses officiers prier A'azam de ne point permettre que l'ennemi mortel d'Agrac continuât à séjourner dans son territoire, désignant Nouh-Djandar, le chef de cinq ou six mille huttes de Khoulloudjes. A'azam lui fit répondre que, dans les circonstances où ils se trouvaient, il fallait moins que jamais de divisions parmi les Musulmans, et partit avec une suite de cinquante personnes pour aller trouver Agrac et tâcher de l'apaiser; mais il le trouva inflexible. Ils burent ensemble; Agrac, la tête échauffée par le vin, monte à cheval et se rend, avec une centaine de cavaliers, au camp des Khoulloudjes. Nouh s'imagine qu'il vient pour se réconcilier; il va avec ses fils à sa rencontre.

« employer à écrire cette histoire, que de courts moments « de repos pendant de longs voyages ou au milieu d'oc- « cupations multipliées. »

A la vue de son ennemi, Agrac, transporté de fureur, tire son sabre pour le frapper; aussitôt il est mis en pièces par les soldats de Nouh. Lorsque les troupes d'Agrac apprirent la mort de leur chef, elles crurent qu'il avait été la victime d'un complot tramé entre Nouh et A'azam; elles tuèrent ce dernier, puis fondirent sur le camp de Nouh, et le massacrèrent avec ses fils; dans un autre combat il périt un grand nombre de Gouriens. Enfin, les restes de ces troupes khoulloudjes, turcmanes et gouriennes, poursuivis par un corps d'armée composé de cavalerie mongole et d'infanterie persane, furent en peu de temps détruits ou dispersés (1).

Tchinguiz-khan avait pris ses quartiers d'hiver dans les environs de Bouna-Coutour, ville du pays d'Aschnagor, où il reçut les ambassadeurs et les soumissions des petits princes voisins. Il envoya au-delà du Sind deux divisions sous les ordres des généraux Béla et Tourbaï. A leur approche, Djélal-ud-din, qui avait rassemblé quelques troupes, mais non en assez grand nombre pour se mesurer avec ce corps d'armée, se retira vers Dehli. Les Mongols ne voulant pas pénétrer à sa poursuite dans l'intérieur de l'Inde,

(1) *Tarikh Djihankuschaï*, tom. II.

revinrent sur leurs pas, et saccagèrent les pays de Lahaur, Moultan et Melkfour (1). Ils repassèrent le Sind et allèrent par Gaznin rejoindre la grande armée, qui était en marche pour retourner en Tartarie.

Cette armée avait souffert de maladies dans ses cantonnements d'hiver à Bouna-Coutour. Lorsqu'elles eurent cessé vers le printemps de l'année 1222, le khan mongol résolut de retourner en Tartarie par le Tibet, non qu'il fût rassasié de conquêtes, mais ses affaires dans la Chine et le Tangoute réclamaient sa présence. Quoiqu'il fût très-avancé en âge, il avait le projet d'achever la soumission de ces deux vastes empires. Avant de se mettre en marche, il ordonna que ses prisonniers, qui étaient en si grand nombre qu'on en comptait dix ou vingt par tente, mondassent une énorme quantité de riz pour ses soldats. Ce travail ayant été terminé au bout d'une semaine, on égorgea, dans une nuit, tous les malheureux captifs. L'armée prit la route du Tibet; mais, après quelques jours de marche, elle reçut contre-ordre. Ce changement fut motivé soit par la connaissance des dispositions hostiles du Tangoute, soit par la

(1) *Sirct Djélal-ud-din.* — *Tarikh Djihankuschaï*, tom. I. — *Djami-ut-Tévarikh.*

difficulté de traverser un pays hérissé de hautes montagnes, et couvert d'épaisses forêts. Tchinguiz-khan retourna à Ferschaour, pour prendre la même route qui l'avait conduit en Perse.

Après avoir franchi les monts de Bamian, il prit ses quartiers d'été dans le canton de Bagalan, où ses bagages étaient restés. Il se remit en marche vers l'automne, passa le Djihoun, et demeura tout l'hiver de 1222 à 1223 dans le pays de Samarcand. Lorsqu'au retour du printemps il continua sa route, il ordonna que, pendant que l'armée défilerait, la mère, les femmes et les parentes du sultan Mohammed se tinssent sur le bord du chemin, et fissent à haute voix et avec de longs gémissements leurs derniers adieux à l'empire khorazmien. Il fut rejoint sur la rive du Sihoun par ses fils Tchagataï et Ogotaï qui avaient passé l'hiver à la chasse; pendant cette saison ils lui envoyèrent chaque semaine cinquante charges de gibier.

Tchinguiz-khan s'arrêta tout l'été de 1223 dans le pays de Colan-taschi. Il y reçut de la part de son fils Tchoutchi un présent de vingt mille chevaux, pris dans les plaines au nord du lac d'Aral. Ce prince, par l'ordre de son père, avait fait une grande battue, et chassé vers Colan-taschi un nombre prodigieux d'ânes sauvages; Tchinguiz-khan et ses troupes s'amusèrent à tuer ces

animaux, qui étaient si fatigués d'une longue route qu'on les prenait à la main; lorsqu'on fut las de cette chasse, on rendit la liberté aux onagres qui restaient; mais, avant de les relâcher, ceux qui les avaient pris imprimèrent sur leur poil leurs marques particulières.

Enfin Tchinguiz-khan atteignit ses Ordous, au printemps de l'année 1224. De nouvelles expéditions militaires occupaient sa pensée; il fit des préparatifs pour porter la guerre dans le Tangoute, qui avait profité de sa longue absence pour se soustraire à sa domination (1); mais avant de le suivre dans ses dernières conquêtes, nous tracerons la marche dévastatrice des généraux Tchépé et Souboutaï, qui venaient de le rejoindre, après avoir répandu la terreur des armes mongoles jusqu'aux limites de l'Europe.

(1) *Tarikh Djihankuschaï*, tom. I. — *Djami-ut-Tévarikh.*

CHAPITRE VII.

Suite de l'expédition des généraux mongols Tchépé et Souboutaï. — Dévastation de l'Irac-Adjem, de l'Azerbaïdjan et de l'Arran. — Victoires sur les Géorgiens. — Ravages en Géorgie et dans le Schirvan. — Défaite des Alans et des Lezguis. — Invasion du pays des Captchacs. — Victoire sur les Russes. — Dévastation de la Russie méridionale. — Incursion dans la Chersonèse Taurique. — Victoire sur les Boulgares. — Retour de cette armée mongole en Tartarie. — Nouveaux ravages des Mongols dans l'Irac-Adjém.

Après la disparition du sultan Mohammed, les généraux Tchépé et Souboutaï, qui avaient été chargés de le poursuivre, achevèrent de dévaster l'Irac-Adjem. Déja la ville de Rayi avait été saccagée par les Barbares; celle de Coum eut le même sort. Lorsqu'ils approchèrent de Hémédan, le maire de cette ville alla au-devant d'eux avec des présents considérables, et leur fit agréer sa soumission; ils y placèrent un commandant. Après avoir détruit Zendjan, ils prirent d'assaut Cazvin, dont les habitants se défendirent dans les rues, le couteau à la main, et tuèrent beaucoup de Mongols; mais leur résistance désespérée ne put les préserver d'un mas-

sacre général, où il périt plus de quarante mille individus.

Les deux généraux, mettant tout à feu et à sang sur leur passage, s'avancèrent vers Tébriz, capitale de l'Azerbaïdjan. Ce pays et celui d'Arran, qui en est séparé par le fleuve Kour, étaient gouvernés par un prince turc, Euzbey fils de Djihan Pehluvan, dont le grand père Ildeguiz, né Captchac, avait été amené esclave en Perse. Acheté par un sultan seldjoukide de l'Irac-Adjem, Ildéguiz fut affranchi; il parvint aux premières dignités, et devint tout puissant dans cette monarchie où l'autorité souveraine était envahie par les beys, chefs des troupes et grands vassaux; plusieurs fois il disposa même du trône. Les provinces d'Arran et d'Azerbaidjan lui avaient été données en fief dans l'année 1146; quarante-huit ans après, la dynastie seldjoukide de l'Irac ayant été détruite, la famille d'Ildéguiz conserva la possession de ces pays, sur lesquels Euzbey régnait depuis 1197, se contentant, comme son père et son aïeul, du titre d'Atabey, ou de *bey père*, que les sultans seldjoukides donnaient primitivement aux officiers qu'ils plaçaient auprès de leurs fils, en qualité de gouverneurs.

Lorsque les Mongols s'approchèrent de Tébriz, Euzbey, prince d'un grand âge, et fort adonné au vin, ne songea pas à prendre les armes pour

la défense de son pays; il préféra de détourner l'orage qui le menaçait par le sacrifice d'une partie de ses richesses, et obtint la paix au moyen d'une forte contribution en argent, en vêtements, en chevaux et autres animaux.

Les deux divisions mongoles évacuèrent alors l'Azerbaïdjan, et allèrent prendre des quartiers d'hiver dans les plaines du Mogan, sur le bord de la mer caspienne, où ils trouvaient de gras pâturages et un climat plus tempéré; car l'hiver était rigoureux; il était tombé tant de neige que les chemins en furent quelque temps impraticables. En passant, ils firent une incursion en Géorgie, et battirent une armée de dix mille Géorgiens qui fut en grande partie détruite.

On croyait que les Mongols séjourneraient pendant la mauvaise saison dans le pays de Mogan. Des ambassadeurs géorgiens allèrent solliciter le prince de l'Azerbaïdjan et celui de la Mésopotamie, de former une ligue pour attaquer ces Barbares au printemps; mais ils reprirent leurs opérations dans le cœur de l'hiver, et rentrèrent en Géorgie. Leur armée avait été renforcée par un grand nombre de Turcmans et de Curdes, habitants de ces contrées, que les généraux mongols n'avaient pas eu de peine à engager sous leurs drapeaux, pour aller combattre un peuple chrétien, qui leur avait sou-

vent causé beaucoup de mal, et pour ravager des contrées qui leur offraient un riche butin. Ce corps d'auxiliaires, commandé par un mamelouck d'Euzbey, nommé Accousch (1), forma l'avant-garde des Mongols dans leur invasion en Géorgie. Ils mirent tout à feu et à sang jusqu'à une petite distance de Téfliss, où l'armée géorgienne les attendait. Le corps d'Accousch commença l'action qui fut très-opiniâtre, et coûta beaucoup de monde à ces auxiliaires. Lorsque les Mongols virent les Géorgiens affaiblis et fatigués par cette première attaque, ils les chargèrent, les mirent en déroute, et taillèrent en pièces la plus grande partie de leur armée (2).

zilhid. 617. décembre 1220.

(1) Ce nom signifie en turc, *oiseau blanc*.

(2) « Ces Tatares, dit ici Ebn-el-Ethir, ont exécuté des « choses dont les temps anciens et les modernes n'offrent « point d'exemple. Sortis du voisinage de la Chine, ils péné- « trèrent en moins d'une année jusqu'à l'Arménie, jusqu'à « l'Irac. Ma foi, je ne doute pas que ceux qui viendront quel- « que temps après nous, et liront ces événements, ne refu- « sent de les croire. Depuis la naissance du Prophète, jamais « les Musulmans n'ont essuyé des malheurs comme de nos « jours : d'un côté, les dévastations des Tatares dans le Ma- « vera-un-nehr, le Khorassan, l'Irac, l'Azerbaïdjan; de l'au- « tre, un second ennemi, les Francs, venus de leur pays, « situé au nord-ouest, derrière l'empire romain, entrent en « Égypte, s'emparent de Damiette, et en restent les maî-

618. 1221. Au printemps, les Mongols évacuèrent la Géorgie, se dirigeant sur Tebriz, qui se racheta pour la seconde fois par une forte contribution, et ils allèrent mettre le siége devant Méraga. Suivant leur pratique ordinaire, ils firent attaquer cette ville par leurs captifs musulmans, qu'ils forçaient de monter à l'assaut, massacrant ceux qui reculaient. Au bout de quelques jours, 4 safer. 9 mars ils prirent Méraga, firent main-basse sur ses habitants, et brûlèrent ce qu'ils ne voulurent pas emporter. Pour attirer hors de leurs retraites les individus qui s'étaient soustraits au massacre général, ils ordonnèrent à leurs prisonniers d'annoncer à haute voix que les Tatares étaient partis, et réussirent par ce moyen à en tuer le plus grand nombre (1).

De Méraga, les Barbares s'avancèrent sur

« tres, sans que les Musulmans puissent les en chasser; le « reste de ce royaume est même en danger d'être envahi. »

« La principale cause des malheurs des Musulmans, dit le « même historien un peu plus loin, ce fut la disparition du « sultan Mohammed, qui laissa ses états sans défense. »

(1) « Nous avons entendu raconter, dit Ebn-el-Ethir, « qu'une femme tatare entra dans une maison de Méraga « et se mit à tuer ceux qui s'y trouvaient; ils la prenaient « pour un homme. Lorsqu'elle eut déposé ses armes, on vit « que c'était une femme, et un musulman qu'elle avait fait « prisonnier la tua. Nous avons aussi ouï dire à un habitant

Erbil; mais la difficulté de pénétrer dans ce pays de montagnes leur fit changer de direction; ils tournèrent vers l'Irac Areb. Aussitôt le khaliphe Nassir, dont le territoire était menacé, demanda des troupes à Mozaffer-ud-din, prince d'Erbil, à Bedr-ud-din, prince de Moussoul, et à Mélik Eschref, prince de Mésopotamie. Les deux premiers obéirent et firent marcher vers Dacouk leurs milices, auxquelles s'étaient joints un bon nombre de volontaires; mais Eschref ne put pas suivre leur exemple; son frère Moazzam, prince de Damas, étant venu le presser de secourir leur frère Kamil contre les Croisés qui avaient pris Damiette, il partit précipitamment pour défendre l'Égypte.

Le prince d'Erbil qui conduisait ses propres troupes, fut joint à Dacouk par huit cents hommes que le khaliphe lui envoyait, avec la promesse de lui fournir bientôt des forces plus considérables, et l'ordre d'aller attaquer les Tatares. Ce prince manda au khaliphe qu'avec si peu de monde il ne pouvait pas marcher à l'ennemi; mais que si le pontife voulait le mettre à la tête de dix mille cavaliers, il se croirait en état de

---

« de Méraga, qu'un Tatare entra dans une rue où il y avait « plus de cent individus, et qu'il les tua tous l'un après l'au- «tre, sans que personne essayât de se défendre. »

purger la Perse de ces Barbares. Malgré cette assurance, il ne reçut aucun renfort; il ne fut pas non plus attaqué; les Mongols sachant qu'il devait s'assembler une armée à Dacouk n'osèrent pas s'avancer de ce côté, et lorsque les troupes mahométanes qui s'y trouvaient virent qu'il ne leur arrivait pas de nouveaux secours, trop peu nombreuses pour aller au-devant de l'ennemi, elles prirent le parti de se séparer.

Après la disparition de cette petite armée, les Mongols se portèrent sur Hémédan, et posèrent leur camp à la vue de cette ville. Ils ordonnèrent au commandant qu'ils y avaient laissé, de lever une contribution en argent et en étoffes. La ville avait déja payé celle qui lui avait été imposée pour sa rançon l'année précédente; les principaux habitants se rendirent chez le maire, qui avait été le négociateur de la convention avec les Mongols, et se plaignirent de cette nouvelle réquisition, disant qu'ils avaient déja livré à ces mécréants tout ce qu'ils possédaient, et qu'encore ils avaient eu à supporter les humiliations dont leur commandant les avait abreuvés; qu'il ne leur restait plus rien à donner à ces barbares. « Que faire, leur répondit le magistrat, puisque « nous sommes les plus faibles; nous n'avons « d'autre ressource que de sacrifier nos biens. » Ils lui reprochèrent d'être encore plus dur en-

vers eux que les Tatares, et lui adressèrent d'autres discours offensants. Les voyant animés de la sorte, le maire finit par leur dire qu'il était prêt à faire tout ce qu'ils voulaient. Il fut décidé qu'on chasserait de la ville le commandant mongol, et qu'on prendrait des mesures de défense. Le peuple, dès qu'il eut connaissance de cette résolution, assaillit le commandant et le tua.

Ces actes d'imprudence ne servirent qu'à accélérer la ruine de Hémédan. Les Mongols y mirent le siége, et après avoir repoussé plusieurs sorties, qui coûtèrent beaucoup de monde de part et d'autre, ils la prirent d'assaut au bout de quelques jours. Les habitants se défendirent dans les rues à l'arme blanche; ils firent éprouver une perte considérable à leurs ennemis; mais enfin ils succombèrent et furent passés au fil de l'épée. Le carnage dura plusieurs jours; il ne se sauva que ceux qui avaient pu se cacher dans des lieux souterrains. La ville fut livrée aux flammes par les vainqueurs. rejeb. 618. août. 1221

Les Mongols, retournant au Nord, allèrent attaquer Erdébil, qu'ils prirent et saccagèrent. Ils se présentèrent ensuite, pour la troisième fois, devant Tébriz. Le prince Euzbeg s'était retiré dans la ville de Nakhtchouvan; l'officier auquel il avait confié le commandement de Tébriz sut tellement enflammer le courage des habi-

tants, et prit de si bonnes mesures de défense, que les Mongols, instruits de ces dispositions, se contentèrent de demander une nouvelle contribution en argent et en étoffes. Ils la reçurent et s'éloignèrent; mais Baïlecan éprouva toute leur fureur : un officier mongol, envoyé dans cette ville, à la demande de ses habitants, pour traiter avec eux d'un accord, y ayant eté tué, les Mongols l'attaquèrent, la prirent d'assaut, et en massacrèrent toute la population, se livrant aux dernières atrocités. Ils égorgeaient les femmes après les avoir déshonorées; ils éventraient celles qui étaient enceintes, et écrasaient le fruit qu'elles portaient dans leur sein. Après avoir dévasté les environs de Baïlecan, ces Barbares s'approchèrent de Gandja, capitale de l'Arran; mais ils ne voulurent pas attaquer cette ville, dont ils savaient que les habitants étaient très-belliqueux, à cause de leurs guerres continuelles avec les Géorgiens. Ils leur demandèrent une certaine quantité d'argent et de vêtements, qui leur fut livrée, et ils poursuivirent leur route pour rentrer en Géorgie.

ramaz. 618. octobre 1221.

Une armée géorgienne était prête à défendre ce royaume; Tchépé se mit en embuscade avec cinq mille hommes; Souboutaï s'étant présenté à l'ennemi, tourna le dos à la première charge, et l'attirant à sa poursuite, le fit tomber dans le

piége. Cette armée géorgienne, forte de trente mille hommes, fut en grande partie détruite. La reine Rhouzoudan, fille de la célèbre reine Thamar, occupait le trône de Géorgie depuis la mort récente de son frère George Lascha, et le connétable Ivané commandait les forces militaires de ce royaume. Une nouvelle armée fut assemblée à la hâte pour arrêter les progrès des Mongols dans le cœur du pays; mais ces troupes, saisies de la terreur qu'inspiraient ces Barbares, n'osèrent pas les attendre, et retournèrent à Téflis, abandonnant à leur fureur la partie méridionale de la Géorgie (1).

---

(1) L'historien Ebn-el-Éthir, qui se trouvait alors à Moussoul; rapporte qu'il avait entendu dire à un seigneur géorgien, envoyé en ambassade au prince de Moussoul, que les Tatares avaient imprimé une si grande terreur en Géorgie, qu'on n'y croyait pas qu'il fût possible de leur faire éprouver le moindre échec, et que ces Barbares ne prenaient jamais la fuite, qu'ils refusaient même de se rendre. « Un jour, « dit-il, nous fîmes prisonnier un Tatare; il se jeta en bas de « son cheval et se fendit la tête contre un rocher. »

On trouve dans les *Annales Ecclésiastiques* de Raynaldus (tom. I, pag. 534; année 1224), deux lettres, l'une de la reine Roussoutana ou Rhouzoudan, l'autre de son connétable Ivané ou Jean, adressées au pape Honoré, où il est dit: Que les Tatares étaient entrés en Géorgie, précédés de la croix; qu'on les crut chrétiens et que pour cette raison on n'en eut aucune défiance; qu'à la faveur de ce stratagême,

Les Mongols craignirent cependant de s'engager dans ce pays rempli de défilés, et le quittèrent, chargés de butin, pour aller ravager le Schirvan. Ils attaquèrent Schamakhi, capitale de cette contrée, la prirent de vive force et la saccagèrent. Voulant traverser la chaîne du Caucase, pour se porter au nord, ils avaient besoin de guides sûrs à travers ces montagnes. On raconte que, pour s'en procurer, ils firent inviter le schah du Schirvan, nommé Raschid, à leur envoyer des ambassadeurs chargés de conclure avec eux un accommodement, et que ce prince ayant fait partir pour le camp mongol dix des premiers personnages de son pays, l'un d'eux fut tué, et les autres furent menacés du même sort, s'ils ne guidaient sûrement l'armée à travers le Caucase.

Au delà de ces montagnes, les Mongols trouvèrent les Alans ou Ases, les Lezguis, les Circasses et les Captchacs, qui s'étaient ligués pour les combattre. Les deux armées en vinrent aux mains, et se séparèrent sans que la victoire fût

---

ils tuèrent environ six mille Géorgiens; mais que bientôt les habitants de la Géorgie, se levèrent en masse, tuèrent vingt-cinq mille de ces barbares, en prirent un grand nombre, et chassèrent le reste du pays. Il paraît que ces lettres n'étaient guère véridiques.

décidée. Alors les Mongols, pour assurer leur triomphe, eurent recours à leurs armes ordinaires, la ruse et la perfidie. « Nous sommes Turcs, « comme vous, mandèrent-ils aux Captchacs, et « vous vous alliez contre vos frères avec des peu- « ples étrangers! Faisons la paix; nous vous don- « nerons autant d'or et de riches vêtements que « vous pouvez en désirer. » Séduits par ces paroles et par les présents qu'on faisait briller à leurs yeux, les Captchacs abandonnèrent leurs alliés, qui furent attaqués et vaincus. Le pays habité par ces peuples, et la ville de Terki éprouvèrent la fureur dévastatrice des Barbares. Cependant l'armée des Captchacs s'était dissoute; ils s'en retournaient par détachements dans leurs quartiers. Les Mongols suivirent leurs traces, fondirent sur ces corps isolés, tuèrent un grand nombre de Captchacs, et leur reprirent au delà de ce qu'ils leur avaient donné pour le prix de leur défection.

Les Captchacs, turcs nomades, occupaient, depuis environ deux siècles, les contrées qui avaient appartenu aux Khazares. Leur pays, composé de plaines immenses, s'étendait au nord de la Mer-Noire, des monts Caucase, et de la mer Caspienne, depuis les bouches du Danube jusqu'à celles du Jaïk. De l'ouest à l'est, ils avaient pour voisins l'empire de Byzance, les Hongrois,

les Russes, les Boulgares et les Cancalis. Ils étaient connus des Russes sous le nom de *Polovtsi*, qui veut dire habitants des plaines; des Hongrois et des Romains, sous le nom de *Coumans*, qui subsiste encore dans celui de Couban, par lequel on désigne la partie de l'ancien pays des Captchacs, qui est située au nord de la Mer-Noire, à l'est des Palus-Méotides.

Sur la nouvelle de l'invasion inopinée des Mongols, les Captchacs se retirèrent de toutes parts vers les extrémités de leur territoire, abandonnant leurs meilleurs pâturages au pouvoir de l'armée ennemie, qui prit ses quartiers d'hiver dans le cœur de cette contrée (1). Dix mille familles captchaques passèrent le Danube, et entrèrent sur le territoire de l'empire romain; l'empereur Jean Ducas les prit à son service. Une partie de ces fugitifs fut cantonnée dans la Thrace et la Macédoine, où ils commirent de grands ravages; les autres furent transportés dans l'Asie-Mineure (2). Un grand nombre de

(1) *Tarikh el-Kamil*, tom. XII.

(2) Nicephorus Gregorias et Georg. Acropolitis, dans Stritter, *Memoriæ populorum, olim ad Danubium, Pontum Euxinum*, etc., *incolentium, e scriptoribus Historiæ Byzantinæ erutæ*, tom. III, pag. 984.

Captchacs s'étaient aussi réfugiés sur le territoire russe, implorant l'assistance d'une nation dont ils avaient été le fléau par leurs brigandages. La Russie ne s'étendait alors vers l'Orient que jusqu'à la rivière Oka, qui afflue dans le Volga; elle était divisée en plusieurs états, dont les souverains descendaient tous de Rurik le Varége ou le Russe, qui, dans le neuvième siècle, avait réuni sous son sceptre les divers peuples slaves, établis à l'est et au nord du Dniéper, que l'on confondit dans la suite sous le nom générique de Russes. Les successeurs de Rurik partagèrent sa monarchie entre leurs fils; ces petites principautés relevaient cependant d'un suzerain qui prenait le titre de grand duc. Kieff fut pendant plusieurs siècles la capitale de ce chef suprême; depuis l'année 1169 il résidait à Wladimir; mais ses feudataires reconnaissaient à peine son autorité. Tous ces princes étaient sans cesse occupés à se faire la guerre, pour se ravir mutuellement leurs territoires, et profitant de leurs dissensions, les Hongrois, les Polonais, les Lithuaniens, les Livoniens, les Finois, attaquaient les frontières russes à l'ouest et au nord, tandis que les Captchacs, ennemis plus redoutables, faisaient de fréquentes incursions dans la Russie méridionale, pillant, ravageant et entraînant dans leurs steppes des milliers de captifs.

Au nombre des Captchacs fugitifs qui s'étaient retirés avec leurs familles et leurs troupeaux dans la principauté de Kieff, était un de leurs khans, nommé Coutan, dont la fille avait épousé Mestislaw, prince de Galitch. Coutan offrit à son gendre des chameaux, des chevaux, des buffles, de belles esclaves, et lui demanda du secours, en lui représentant que les Tatares, qui venaient d'envahir le pays des Captchacs, ne tarderaient pas à attaquer les Russes. Mestislaw convoqua à Kieff les princes de la Russie méridionale; il fut résolu dans cette assemblée, qu'on ferait cause commune avec les Captchacs contre les Tatares; elle envoya une députation à Souzdal, solliciter l'appui du grand duc George, et les princes se séparèrent pour lever des troupes à la hâte.

Les Knazs Mestislaw, de Kieff, Vladimir, de Smolensk, et plusieurs petits princes, s'avancèrent à la rencontre de l'ennemi. Arrivés sur le bord du Dniéper, ils reçurent des députés que les généraux mongols leur envoyaient pour les détourner de l'alliance des Captchacs. Les Mongols, dirent-ils, n'avaient aucun mauvais dessein contre les Russes; ils n'en voulaient qu'à leurs voisins; les Russes devaient profiter d'une occasion aussi favorable pour se venger des ravages de ce peuple déprédateur; ils n'a-

vaient qu'à s'unir contre lui avec les Mongols; ils partageraient avec eux ses dépouilles; sous le rapport même de la religion, ils devaient préférer l'alliance des Mongols, adorateurs d'un seul Dieu, à celle des Captchacs qui étaient des idolâtres. Loin d'accueillir ces propositions insidieuses, les princes russes firent tuer les dix individus qui les avaient apportées, et passèrent le Dniéper; le chef des avant-postes ennemis, fait prisonnier sur l'autre rive, fut livré aux Captchacs qui lui donnèrent la mort. Les Russes s'avancèrent vers la Kalk, dont le cours est voisin du Don, marchant sur les traces des Mongols, qui se retiraient lentement pour les attirer loin de leur pays; ils passèrent la Kalk sans trouver d'obstacle; lorsqu'ils eurent derrière eux cette rivière, les Mongols se préparèrent à les combattre. Le prince de Galitsch, qui se croyait sûr de la victoire, engagea l'action sans en prévenir les princes de Kieff et de Tchernigow, avec lesquels il ne voulait point partager l'honneur de cette journée; mais ses troupes et les Captchacs qui les soutenaient furent mises en déroute. Le prince chercha son salut dans la fuite, et, sacrifiant à sa sûreté la vie de ses guerriers, il fit brûler les bateaux qui se trouvaient sur les bords de la Kalk; à peine échappa-t-il un dixième de cette armée russe; il périt

31 mai 1223.

six des princes qui la commandaient, et le sort des vaincus fut encore aggravé par la barbarie des Captchacs, qui tuaient les fuyards pour s'emparer de leurs chevaux.

Le prince de Kieff avait été le témoin de cette déroute sans sortir de son camp, qui était assis sur une hauteur près de la rivière; il commença à s'y retrancher; mais les Mongols ne lui laissèrent pas le temps d'achever ses préparatifs de défense; tandis qu'une partie de leurs troupes poursuivait les débris de l'armée russe, l'autre vint l'attaquer. Il se défendit vaillamment pendant trois jours; alors, voyant revenir le second corps mongol, il ne songea plus qu'à se rendre; il demanda uniquement qu'on lui laissât la vie, ainsi qu'à deux princes, ses gendres, et qu'on promît de leur rendre la liberté contre une rançon. Le général mongol ratifia ces conditions par un serment; mais dès que les Russes se furent rendus, il les fit tous égorger. Les trois princes subirent une mort lente et ignominieuse : on les étendit sous des planches, et les Mongols s'y assirent pour célébrer leur victoire par un festin.

Ces Barbares entrèrent en Russie, où ils ne trouvèrent aucune résistance; le prince de Galitsch était retourné dans sa principauté; un corps de troupes que le grand duc George de

Vladimir envoyait aux princes de la Russie méridionale, d'après la demande qu'ils lui en avaient faite, apprit en route leur désastre, et revint sur ses pas. A l'approche des Mongols, les habitants de Novogorod de Sviatopol, hors d'état de se défendre, sortirent à leur rencontre, portant des croix, et implorant leur miséricorde; ils furent tous égorgés au nombre de dix mille. Les Mongols mirent à feu et à sang la Russie méridionale. Des bords du Dniéper, ils allèrent ravager les contrées qui environnent la mer d'Azoff, pénétrèrent en Crimée, et prirent l'opulente ville de Soudac, qui appartenait aux Génois, mais payait un tribut aux Captchacs; elle était alors l'entrepôt du commerce entre les pays situés au nord et au midi de la Mer-Noire (1).

En quittant ces contrées occidentales, les Mongols firent, à la fin de l'année 1223 (620), une invasion dans le pays des Boulgares. Cette nation agricole, en partie mahométane, en partie chrétienne, habitait des contrées arrosées par le haut Volga et la Cama, dont le cours fa-

(1) Michel Scherbatoff, *Istoriia Rossiiscaya* (Histoire de Russie), Saint-Pétersbourg, 1771, in-4°; tom. II, pag. 509 à 521. — Karamsin, *Istoriia Gossoudarstva Rossiiskago* (Histoire de l'Empire russe), Saint-Pétersbourg, 1816, in-8°, tom. III, pag. 227 à 236.

vorisait son commerce avec ses voisins les Russes, et avec les pays riverains de la mer Caspienne (1). Elle exportait en Perse et dans le Khorazm, par le territoire des Captchacs, les produits du nord, et principalement les pelleteries, la cire, le miel (2). Menacés d'une invasion, les Boulgares coururent aux armes et s'avancèrent à la rencontre de l'ennemi; mais ils furent attirés dans une embuscade où les Mongols, les ayant enveloppés, en tuèrent le plus grand nombre. Après cette victoire qui termina leur longue expédition, les deux généraux de Tchinguiz-khan passèrent par le pays de Sacsṣin (3), pour aller rejoindre leur maître qui s'en retournait de Perse en Tartarie (4).

---

(1) Karamsin, *Istoriia Gossoudarstva Rossiiskago*, tom. I, chap. IX, tom. III, pag. 270.

(2) *Messalik ul Mémalik*, par Ebn-Haoucal. Voyez la note VIII à la fin du volume.

(3) « Sacssin, dit le géographe de Bacouï (Notices et Extraits des manuscrits de la Bibliothèque royale de Paris, tom. II, pag. 536), est une grande ville du pays des Khazars. Ses habitants, la plupart mahométans, sont divisés en quarante tribus, et se livrent au commerce. Le froid y est très-rigoureux; elle est située près d'un fleuve plus grand que le Tigre, dans lequel on pêche toute sorte de poissons, et qui est gelé en hiver. » C'est, sans doute, le Volga.

(4) *Tarikh el-Kamil*, tom. XII. Voyez dans la note IX, à

Avant de quitter pour long-temps la Perse dévastée, nous devons faire mention des ravages commis dans l'Irac-Adjem par une petite division mongole, près de trois ans après que les généraux Tchépé et Souboutaï eurent évacué cette province. Au commencement de l'année 1224 (621), tandis que Tchinguiz-khan hivernait dans le canton de Samarcand, un corps d'environ trois mille Mongols, venant du Khorassan, parut inopinément devant Rayi, surprit une troupe de six mille Khorazmiens campés près de cette ville, les battit, les mit en déroute, entra dans Rayi qui s'était repeuplée de ses habitants échappés du carnage, fit main-basse sur tous ces infortunés, pilla la ville, et acheva de la ruiner. Savé eut ensuite le même sort, ainsi que Coum et Caschan; ces deux dernières villes

---

la fin du volume, la traduction du texte d'Ebn-el-Ethir, relatif à l'expédition des Mongols dans les pays au nord du Caucase et de la mer Noire.

En terminant le chapitre où il rapporte l'expédition de Tchépé et de Souboutaï, sans décrire cependant leurs opérations au nord du Caucase, le vézir Alaï-ud-din fait la réflexion suivante : « Le récit de cette expédition fait connaî-« tre la force supérieure des Mongols, ou plutôt la puissance « de *celui qui est tout puissant*. On voit une division d'armée « conquérir tant de royaumes, sans qu'aucun peuple soit en « état de lui résister. »

n'avaient pas été saccagées dans la première invasion des Mongols, parce qu'elles ne s'étaient pas trouvées sur leur route. Hémédan fut pour la seconde fois livrée au fer et aux flammes. De là, cette division mongole se porta sur l'Azerbaïdjan où s'étaient retirées les troupes khorazmiennes battues près de Rayi; elles furent encore attaquées, et éprouvèrent une perte considérable. Quelques débris de ce corps s'étant réfugiés dans Tébriz, les Mongols vinrent camper près de cette capitale, et mandèrent au prince Euzbèg que, s'il était leur vassal, il fallait qu'il leur livrât les Khorazmiens, sinon il serait traité en ennemi. Euzbeg n'osa pas rejeter leur demande; il fit tuer plusieurs de ces guerriers, et envoya leurs têtes aux Mongols; les autres furent livrés vifs. Les Barbares, satisfaits de cet acte de soumission, et des présents considérables qui l'accompagnaient, s'éloignèrent de Tébriz pour s'en retourner dans le Khorassan (1).

(1) *Tarikh el-Kamil.* « Voilà, dit Ebn-el-Ethir, ce que « firent les Tatares, et ils n'étaient pas plus de trois mille, « tandis que les Khorazmiens avaient le double de ce nom- « bre, et que les troupes d'Euzbeg étaient plus fortes que les « deux ensemble; malgré cette supériorité, Euzbeg n'osa pas « payer de sa personne; les Khörazmiens ne se comportè- « rent pas avec plus de bravoure. Nous demandons à Dieu « qu'il envoye à l'Islamisme et aux Musulmans quelqu'un

Cette seconde incursion consomma la ruine de l'Irac-Adjém. Le Khorassan était dévasté. La Transoxiane souffrit beaucoup moins que ces deux contrées de la barbarie des Mongols (1).

Mais les maux de la Perse n'étaient pas encore à leur terme; elle essuya de nouveaux ravages, et gémit pendant long-temps sous une barbare oppression qui l'empêcha de se relever de ses ruines.

Les dévastations des Mongols dans l'occident de l'Asie, avaient répandu l'alarme jusque dans Byzance. L'empereur Jean Ducas fit munir ses places fortes de provisions et d'armes. Ses sujets, épouvantés par tout ce que la renommée publiait des atrocités commises par les Tatares, croyaient que ces conquérants avaient des têtes de chiens, et qu'ils se nourrissaient de chair humaine (2).

« qui puisse les défendre; car ils sont en proie aux plus « grandes calamités : les hommes égorgés, leurs biens pillés, « les enfants enlevés, les femmes réduites à l'esclavage ou « immolées, le pays enfin dévasté. »

(1) *Tarikh Djihankuschaï*, tom. I. « Quand même, dit le « vézir Djouvéini, rien n'arrêterait les progrès de la popula- « tion dans le Khorassan et l'Irac-Adjém, d'ici au jour de « la résurrection, elle ne pourrait pas atteindre au dixième « de ce qu'elle était avant la conquête des Mongols. »

(2) Pachymeres, tom. I, pag. 87; dans Stritter, *Memoriæ populorum*, etc. tom. III, pag. 1028.

CHAPITRE VIII.

Mort du prince Tchoutchi. — Opérations du général Moucoli dans la Chine septentrionale. — Guerre entre les empereurs Kin et Soung. — Invasion de Tchinguiz-khan dans le Tangoute. — Conquête et destruction de ce royaume. — Mort de Tchinguiz-khan. — Ses obsèques en Tartarie. — Système militaire de ce conquérant. — Ses grandes chasses. — Établissement de stations de relais dans l'empire mongol. — Lois de Tchinguiz-khan. — Ses femmes et concubines.

TCHINGUIZ-KHAN était à peine arrivé dans ses Ordous, qu'il apprit la mort de son fils aîné Tchoutchi. En quittant le Khorazm, ce prince était retourné dans le pays du haut Irtisch et des monts Altaïs, que son père lui avait donné en apanage, quoiqu'il eût reçu l'ordre de conquérir les régions situées au nord de la mer Caspienne et de la mer Noire (1). Irrité de sa désobéissance, Tchinguiz-khan, dans sa route de

(1) Ces régions septentrionales comprenaient, suivant l'historien Raschid, l'Ibir-Sibir, la Boulgarie, la Captchakie, la Baschguirdie, la Russie et la Circassie.

Perse en Tartarie, lui avait mandé plusieurs fois de venir le joindre; Tchoutchi s'en était excusé sur le mauvais état de sa santé; et en effet il était malade. Lorsque ce conquérant fut arrivé à ses Ordous, il apprit d'un Mongol qui venait du pays de Tchoutchi, et auquel il demanda des nouvelles de ce prince, qu'il se portait bien; cet homme disait l'avoir vu à la chasse. Tchinguiz-khan ne douta plus que son fils ne refusât à dessein de lui obéir; le traitant de rebelle ou de fou, il résolut, dans sa colère, d'aller le ramener au devoir. Ogotaï et Tchagataï étaient déja partis avec l'avant-garde; leur père se disposait à les suivre, lorsqu'il reçut la nouvelle de la mort de Tchoutchi. Il en fut vivement affligé; les informations qu'il prit lui prouvèrent que le rapport du Mongol était inexact, qu'il n'avait vu à la chasse que les officiers de Tchoutchi; il fit chercher cet homme pour le punir; mais on ne put pas le trouver.

Tchoutchi mourut âgé de trente et quelques années. Il eut de ses femmes et concubines près de quarante enfants. Lorsque sa mère Bourta le portait dans son sein, elle fut enlevée de son habitation par un parti de Merkites, et livrée au Khan des Kéraïtes; ce prince, protecteur de Témoutchin, lui renvoya sa femme. Elle accoucha en route d'un fils qui reçut le nom de

Tchoutchi, c'est-à-dire, *né inopinément.* Un Mongol, que Témoutchin avait chargé de la ramener, enveloppa l'enfant avec de la pâte de farine, et l'emporta à cheval dans le pan de sa robe (1). Telle fut la naissance d'un prince dont les descendants régnèrent pendant plusieurs siècles sur un vaste empire, au nord de la mer Caspienne et de la mer Noire, qui comptait la Russie parmi ses tributaires.

Pendant l'expédition de Tchinguiz-khan en Perse, son général Moucoli faisait la guerre dans la Chine septentrionale, où il était rentré en 1218. Après avoir pris plusieurs villes du Petché-li et du Schan-ton, il tourna ses armes vers le Schan-si et s'empara, entre autres places, de Taï-yuen-fou, capitale de cette province, dont le gouverneur, à la suite d'une courageuse défense, se pendit de désespoir. Le commandant de Pin-yang se donna aussi la mort; ceux de Fen-tcheou et de Lou-tcheou furent tués en combattant.

Pendant le court intervalle de repos que lui avait laissé la retraite de Tchinguiz-khan, l'empereur Outoubou avait eu l'imprudence de s'attirer un nouvel ennemi. Le midi de la Chine, depuis le fleuve Hoaï dans le Ho-nan, obéissait

(1) *Djami-ut-Tévarikh.*

à un rejeton de l'ancienne dynastie chinoise des Soung, qui résidait à Han-tcheou, capitale du Tché-kian. L'empereur Nin-tson, tranquille spectateur de la guerre entre les Mongols et les Kins, avait profité de l'état de faiblesse où ces derniers étaient réduits, pour leur refuser le tribut qu'il leur devait; et de leur côté, les Kins, craignant de s'attirer un nouvel ennemi, avaient fermé les yeux sur cette infraction du traité. Outoubou voulait même écrire à l'empereur Soung pour lui proposer une alliance contre les Mongols; on l'en détourna, en lui représentant que cette démarche trahirait sa faiblesse, et pourrait déterminer les Chinois à l'attaquer plutôt qu'à le défendre; mais lorsque Tchinguiz-khan eut évacué la Chine, Tchouhou-kaoki, le principal ministre d'Outoubou, le pressa d'attaquer les Soungs, pour s'indemniser, au midi, des pertes essuyées dans le nord, en prenant pour prétexte de la rupture l'omission des paiements du tribut. Docile à ce conseil, Outoubou envoya, en 1217, une armée au-delà du fleuve Hoaï; elle prit quelques villes et ravagea plusieurs districts de l'empire des Soungs; mais peu de temps après, les Mongols étant rentrés en Chine, Outoubou se repentit d'avoir rompu avec ses voisins au midi, et croyant qu'après les échecs qu'ils venaient d'éprouver, ils ne demanderaient pas

mieux que de faire la paix, il envoya des ambassadeurs pour la proposer à Nin-tson. Il se flattait même de l'engager à faire cause commune avec lui contre les Mongols; il s'abusait; ce prince, connaissant les embarras de son ennemi, ne voulut pas consentir à un accommodement.

Vers la fin de l'année suivante (1219) l'empereur Kin, aigri par les revers que ses troupes essuyaient au midi comme au nord, imputa ses disgraces aux conseils de Tchouhou-kaoki. Un acte atroce commis par ce ministre acheva de le perdre dans l'esprit de son maître: il fit assassiner sa femme par un esclave, qu'il mit à mort pour mieux cacher son crime; mais il en fut reconnu l'auteur, et dut l'expier par le dernier supplice.

Les Mongols firent en 1220 de grands progrès dans le Schan-si, le Pé-tché-li et le Schan-ton. Jusqu'alors ils avaient mis les pays conquis à feu et à sang; Cé-tien, officier chinois à leur service, fit observer à Moucoli qu'on pouvait conquérir sans dévaster. Ce général défendit à ses troupes de tuer et de piller les habitants désarmés, et rendit la liberté à tous les captifs. Ayant reçu des propositions de paix de la part d'Outoubou, qui consentait à traiter Tchinguiz-khan comme son frère aîné, c'est-à-dire comme

ASIATIC

son suzerain, il lui fit répondre qu'on ne pourrait le reconnaître que comme prince du Honan, condition à laquelle l'empereur ne voulut pas souscrire.

Le ministre Su-ting, successeur de Kaoki, prit de bonnes mesures pour la défense des provinces qui restaient à son maître. Il fit échouer les efforts réunis des Soungs et des Hias contre la ville de Con-tchan-fou, dans le Schen-si. Par ses soins, une armée avait été assemblée dans le Schan-ton pour s'opposer aux progrès de Moucoli, qui s'était emparé de Tsi-nan, capitale de cette province; vingt mille hommes d'infanterie en furent détachés contre ce général campé près de sa nouvelle conquête. Il alla à leur rencontre et les battit; puis il s'avança vers le gros de l'armée ennemie qu'il trouva rangée en bataille sur la rive septentrionale du fleuve jaune. Moucoli ne voulut pas que sa cavalerie perdît du temps à lancer des flèches; il lui ordonna de mettre pied à terre, et d'attaquer le sabre à la main. Les Kins, enfoncés du premier choc, furent jetés dans le fleuve. Après cette victoire, Moucoli mit le siége devant Ton-pin; mais au bout d'un mois, il le changea en blocus, et se retira avec la majeure partie de ses forces vers le nord, dans le dessein de conquérir la portion du Schen-si qui appartenait aux Kins. Passant le fleuve jaune,

au commencement de l'année 1221, il s'empara de Kia-tcheou et de deux autres villes du district de Soui-té-tcheou. Mipou, général du roi des Hias, vint le joindre avec ses troupes; avant de paraître en sa présence, il s'informa du cérémonial qu'il devait observer. Moucoli exigea qu'il lui rendît les mêmes honneurs que son maître rendrait à Tchinguiz-khan. Mipou répondit qu'il ne pouvait pas déférer à cette demande sans l'ordre de sa cour, et se retira avec ses troupes; mais il revint pendant que Moucoli assiégeait Yen-gan, le salua, suivant l'étiquette exigée, et tint la bride de son cheval.

A la fin de 1221, l'empereur chinois commença à traiter avec les Mongols d'une alliance contre les Kins, et Moucoli lui envoya des ambassadeurs. Ce lieutenant-général, poursuivant ses opérations, s'empara en 1222 du district de Pin-yan-fou dans le Schan-si. Il mit ensuite le siége devant Fon-tsian-fou du Schen-si; mais il ne put prendre cette ville, et il mourut dans l'année 1223, âgé de cinquante-quatre ans.

Outoubou termina ses jours à la même époque, dans la soixante-unième année de son âge, laissant le trône à son fils Ninkiassou. Au commencement de 1224, ce nouveau souverain proposa la paix à l'empereur chinois, et fit cesser les hostilités. Nin-tson étant mort dans la même an-

née, eut pour successeur son fils adoptif Li-tson.

Tchinguiz-khan partit de ses Ordous, à la fin de l'année 1225, pour attaquer le royaume de Hia ou Tangoute. Ses griefs contre Li-té, souverain de ce pays, qui, deux ans auparavant, avait succédé à son père Li-tsun-hien, étaient qu'il avait reçu à son service deux de ses ennemis, et qu'il avait refusé de lui donner son fils en ôtage. Tchinguiz-khan entra dans ce royaume après avoir laissé derrière lui son fils Tchagataï avec un corps d'observation. Il conquit dans le cours de l'année 1226 une grande partie du Tangoute, depuis Scha-tcheu et le Coco-noor jusqu'à son extrémité orientale. Toute cette contrée fut mise à feu et à sang; ni les cimes des montagnes, ni les profondeurs des cavernes ne pouvaient soustraire les malheureux habitants au fer des Mongols. Plusieurs des principaux officiers de Tchinguiz-khan lui proposèrent d'exterminer la population du Tangoute et des provinces conquises sur les Kins, pour n'y avoir que des pâturages. Cette proposition barbare fut combattue par un philosophe khitan, nommé Yélou-tchoutsaï, qui, par sa profonde sagesse et ses vastes connaissances, avait acquis de l'ascendant sur l'esprit du conquérant mongol; il démontra les avantages qu'on pouvait retirer d'une population

industrieuse, et fit triompher la cause de l'humanité.

Cependant Nin-hia, capitale du royaume de Hia, fut assiégée. Le roi Li-hien, qui venait de succéder à Li-té, rassembla toutes ses troupes pour faire une dernière tentative; son armée, forte de trente mille hommes, fut taillée en pièces (1). Il alla s'enfermer dans sa capitale,

(1) Mailla, *Histoire de la Chine*, tom. IX. Suivant Raschid, le roi du Tangeoute, dont le nom propre national était Schidourcou, et le surnom chinois Li-ouang, sortit de sa capitale Ircaï, que les Mongols appelaient Ircaya, avec une armée forte de cinquante toumans, c'est-à-dire, de cinq cents mille hommes, et livra bataille à Tchinguiz-khan. C'était au cœur de l'hiver; la rencontre eut lieu près du Hoang-Ho, appelé par les Mongols Cara Mouran ou Fleuve Noir, dont les eaux débordées avaient formé un grand nombre de lacs qui étaient gelés. On combattit sur la glace. Tchinguiz-khan remporta la victoire, et la perte des Tangeoutes fut si prodigieuse qu'on vit trois de leurs morts se tenir sur la tête. « Or, dit Raschid, c'est une chose constatée dans l'opinion « des Mongols, que sur dix toumans de morts, il y a un ca- « davre qui se tient droit sur la tête. »

On trouve dans le *Miroir Historique* de Vincent (liv. XXIX, chap. 83, et liv. XXX, chap. 95.), deux passages qui peuvent rectifier ce que dit l'historien persan. Ils nous apprennent que les Tatares, après avoir passé au fil de l'épée une population ennemie, pour faire connaître le nombre des morts, dont ils se glorifiaient, avaient coutume de placer un cadavre sur mille, la tête en bas et les pieds en l'air,

dont les Mongols continuèrent le siége; mais Tchinguiz-khan marcha au midi vers la frontière de l'empire Kin; il la franchit et prit la grande ville de Lin-tao-fou (1).

On rapporte qu'un songe vint troubler le conquérant au milieu de ses triomphes, en lui annonçant qu'il paierait incessamment le tribut à la nature. Il fit venir ses deux fils Ogotaï et Touloui, et leur donna ses instructions dans un entretien particulier. Il nomma Ogotaï son successeur, exprimant l'espoir que ses autres fils, après sa mort, ne s'opposeraient pas à sa volonté; il leur recommanda de rester unis, de faire cause commune contre leurs ennemis, d'agir de concert en faveur de leurs amis, comme l'unique moyen de conserver le vaste empire qu'il leur avait conquis. Après leur avoir prodigué ces conseils, il leur ordonna de se rendre dans leurs apanages en Tartarie, pour prévenir les troubles qui pourraient y éclater s'ils en étaient absents à l'époque où il aurait cessé d'exister.

Ces dispositions faites, Tchinguiz-khan alla prendre ses cantonnements d'été près des monts 1227.

---

dans des lieux élevés, et qu'après le sac de Téfliss (en 1221), sept corps ainsi placés dans divers endroits, signalaient le massacre de sept mille individus.

(1) Mailla, tom. IX.

Liou-pan, qui formaient la limite entre les trois empires Kin, Soung et Hia. Il y reçut une ambassade de l'empereur Kin, chargée de lui donner l'assurance de sa soumission. Parmi les présents que ce souverain lui faisait offrir, était un plat rempli de superbes perles. Tchinguiz-khan les fit distribuer à ceux de ses officiers qui portaient des pendants d'oreilles; les autres se firent percer les oreilles pour en obtenir; ce qui restait après ces largesses fut répandu à terre et livré au pillage (1).

Tchinguiz-khan reçut dans ce cantonnement l'hommage du nouveau roi du Léao-tong. Yeloulioucо, son ancien vassal, était mort en 1220. Sa veuve, Yaô-lissé, qui, depuis lors, avait exercé la régence, par l'autorisation de Témoucou-Otdjikin, frère cadet de Tchinguiz-khan, chargé en son absence du pouvoir suprême dans la Tartarie orientale, s'était rendue, avec ses trois fils, à l'Ordou du conquérant mongol, dès son retour de la Perse. Lorsqu'elle parut devant son suzerain, elle se mit à genoux, suivant l'étiquette. Tchinguiz-Khan lui fit l'honneur de lui présenter la coupe, et l'accueillit avec distinction. La princesse lui dit que le Léao-tong était sans maître; que Hivésé, l'aîné de ses fils, n'avait

(1) *Tarikh Djihankuschaï*, tom. I.

pas quitté depuis quelques années les étendards mongols, et qu'il était resté en Occident; elle le pria de le faire revenir afin qu'il succédât à son père, lui offrant en otage Chancou, son second fils. Tchinguiz-khan lui fit un grand éloge d'Hivésé, cita les occasions où il s'était distingué dans la Transoxiane, et ajouta que ne voulant pas se priver d'un aussi bon officier, il fallait que Chancou succédât à son père. « Hivésé, reprit la princesse, ne me doit pas le « jour, mais il est l'aîné; Chancou est mon propre fils, si vous lui accordez la succession au « trône, l'aîné ne pensera-t-il pas que ses droits « ont été sacrifiés à ma tendresse maternelle? » Tchinguiz-khan fut touché de ce trait de justice; il loua la sagesse de Yaolissé, et nomma Yélou-Hivésé roi du Leao-tong. Lorsque la princesse prit congé de lui, elle reçut en présent neuf captifs chinois, neuf chevaux, neuf lingots d'argent, neuf pièces de soieries et diverses espèces de bijoux également au nombre de neuf, ce nombre étant sacré chez les Mongols.

Hivésé arriva auprès de Tchinguiz-khan dans le pays de Hia. Le prince mongol lui rappela la protection qu'il avait accordée à son père contre les Kins. « Il vous remit entre mes « mains, ajouta-t-il, comme un gage de sa fidé- « lité. J'en ai toujours agi avec votre père comme

« s'il eût été mon frère cadet, et je vous aime « comme mon fils. Commandez mes troupes « avec mon frère Bilgouté, et vivez ensemble « dans une étroite union. » Lorsque Hivésé voulut prendre congé de Tchinguiz-khan, pour se rendre dans sa principauté, le khan mongol le retint pour lui donner le plaisir d'assister à la prise de la capitale du Tangoute.

Nin-hia étant réduite à la dernière extrémité, le roi Li-hien envoya au mois de juillet des ambassadeurs à Tchinguiz-khan, et lui offrit sa soumission. Il demandait seulement un mois de délai pour livrer sa capitale. Le prince mongol y consentit et lui donna la promesse de le regarder dorénavant comme son fils; mais sur ces entrefaites étant tombé malade, il recommanda à ses généraux, s'il succombait, de cacher soigneusement sa mort, et lorsque le roi de Tangcoute sortirait de sa capitale à l'époque convenue, de le tuer lui et tous les habitants de Nin-hia. Cet ordre fut fidèlement exécuté après la mort de Tchinguiz-khan, qui expira le septième jour de sa maladie, dans le mois d'août de l'année 1227 (624), à l'âge de 72 ans (1).

(1) Mailla, *Histoire de la Chine*, tom. IX, pag. 78 à 126. — Gaubil, *Histoire de Genghiscan*, pag. 25 à 53. — *Tarikh Djihankuschaï*, tom. I. — *Djami-ut-Tévarikh*. D'après l'histoire

Le corps de ce prince fut transporté secrètement en Tartarie. Pour empêcher que la nouvelle de sa mort ne se répandît, les troupes qui accompagnaient son cercueil, tuèrent tous les individus qu'elles rencontrèrent sur cette longue route. Ce fut seulement à l'arrivée du convoi au grand Ordou de Tchinguiz-khan, dans son ancien territoire, près des sources du Kéroulan, que l'on publia son décès. La dépouille mortelle du conquérant fut successivement déposée dans les Ordous de ses principales épouses, où, sur l'invitation de Toulouï, les princes, les princesses du sang et les chefs militaires accoururent, de toutes les parties de ce vaste empire, pour lui rendre leurs derniers hommages par de longues lamentations; ceux qui venaient des contrées les plus éloignées ne purent arriver qu'au bout de trois mois. Après ces funèbres cérémonies, le cercueil fut inhumé sur l'une des montagnes qui forment la chaine du Bourcan-Caldoun, d'où sortent les fleuves Onan, Kéroulan

---

de la Chine, Tchinguiz-khan n'aurait vécu que soixante-six ans; le meurtre du roi de Tangcoute et le sac de sa capitale, auraient eu lieu peu de temps avant la mort du conquérant mongol. Suivant Raschid, il mourut le 15 du mois d'automne de l'année du porc, c'est-à-dire, en ramazan 624 (août 1227), cette année du porc ayant commencé en safer 624 (février 1227).

et Toula (1). Chassant un jour dans cette contrée, Tchinguiz-khan s'était reposé sous le feuillage d'un grand arbre isolé; il y passa quelques moments dans une douce rêverie, et dit, en se levant, que c'était là qu'il voulait être enterré. Les princes, ses fils, instruits alors de cette circonstance, ordonnèrent qu'il fut inhumé dans ce lieu. Le terrain environnant se couvrit, au bout de quelque temps, d'une épaisse forêt qui ne permit plus de reconnaître l'arbre auprès duquel les restes du conquérant mongol avaient été déposés. Plusieurs de ses descendants furent enterrés dans cette même forêt, dont la garde fut long-temps confiée à mille hommes de la tribu Ourianguite, exemptée, pour cette raison, du service militaire. Des parfums brûlaient sans cesse devant les images de ces prin-

(1) Dans deux autres endroits de son histoire, Raschid dit que le tombeau de Tchinguiz-khan se trouvait dans le pays de Caracouroum, et dans un quatrième, que ses cendres reposaient à Nouda-Oundour, près du fleuve Sélinga. Selon Marco Paolo (*Voyages*, liv. I, chap. IV), les montagnes où ce conquérant fut enterré s'appelaient Alchaï. Gaubil rapporte (page 54), que des seigneurs mongols de la race de Tchinguiz-khan, disaient de son temps, que la montagne sur laquelle ce prince fut enseveli s'appelait *Han*, et il ajoute qu'elle est située à 47°, 54′ de latitude, et 9°, 3′ de longitude, à l'ouest du méridien de Pékin.

ces, placées en ce lieu, qui n'était pas accessible à tout le monde, non plus que les quatre grands Ordous de Tchinguiz-khan, que l'on conservait encore un siècle après sa mort (1).

Tchinguiz-khan laissait à ses fils un vaste empire, dont la plus grande partie était inculte et habitée par des nomades; l'autre venait d'être dépeuplée par ses armes. Ses soldats, enrichis des dépouilles d'une partie de l'Asie, regardaient comme un être surnaturel, celui qui les avait élevés au-dessus des autres nations, et qui traitait avec mépris les souverains de la terre. Parmi les peuples tatares, aucun n'était avant

(1) *Djami-ut-Tévarikh.* « Lorsque le grand Can est mort, « dit Jean de Mandeville (*Voyages*, chap. XXXIX), il est « porté par peu de gens au lieu où il doit être enseveli. On « y dresse une tente dans laquelle on place le défunt sur un « trône de bois, et l'on met devant lui une table délicatement « servie. On fait entrer dans cette tente une cavale blanche, « richement caparaçonnée, avec son poulain; et l'on descend « la tente avec tout ce qu'elle contient dans une fosse que « l'on recouvre ensuite de manière à ce qu'elle ne soit point « aperçue. Les Tartares croient que les hommes se divertiront après leur mort; c'est pourquoi ils donnent à leurs « empereurs une tente pour logement, des mets pour manger, du lait à boire, de l'argent à dépenser, un cheval « à monter et une cavale pour faire des petits. Après la « mort de l'empereur, personne n'oserait parler de lui devant sa famille, de peur de troubler le repos du défunt. »

lui plus misérable que les Mongols; ils erraient avec leurs troupeaux sous le ciel le plus âpre et dans les régions les plus élevées de la Tartarie; on cite comme une marque de leur pauvreté que leurs princes seuls avaient des étriers de fer (1). Le chef de quelques petites tribus de ces pasteurs à demi sauvages, après avoir lutté contre l'adversité jusqu'au déclin de ses ans, voit enfin couronner de succès les tentatives de son ambition. Il triomphe d'abord du prince dont il était le vassal; renforcé par les vaincus, qu'il fait marcher sous ses drapeaux, il soumet successivement à son obéissance les autres nations tatares. Il les conduit en Chine, en Perse, et livre à leur rapacité ces empires florissants. Ses conquêtes sont immenses; cent peuples le reconnaissent pour leur maître; dans le délire de son orgueil, il veut achever la conquête du monde; il prétend que Dieu lui en a donné l'empire; et, saisi par la mort au milieu de ses dévastations, il recommande à ses fils d'accomplir ses desseins gigantesques.

Tchinguiz-khan dut ses triomphes à la force de sa volonté, aux ressources de son génie, à l'emploi de tous les moyens indistinctement.

(1) *Tarikh-Djihankuschaï*, tom. I.

La ruse et la perfidie secondaient en toutes occasions les efforts de ses armes. Son action destructrice, semblable aux grands fléaux de la nature, répandait au loin la terreur, et ôtait aux peuples attaqués le courage de se défendre. Jamais conquérant ne poussa plus loin le mépris de l'humanité. Jamais chef ambitieux n'eut une armée plus propre à exécuter ses desseins. Composée de nomades qui, en tout temps, menaient la vie de soldats, qui transportaient avec eux leurs foyers, et pouvaient subsister partout où leur bétail et leurs chevaux trouvaient des pâturages, elle était supérieure aux troupes des autres nations, par son habitude de la guerre, la rapidité de ses mouvements, et la parfaite discipline que Tchinguiz-khan y avait introduite. Dans les tribus de la Tartarie, tout homme capable de porter les armes était militaire, et chaque tribu était divisée en pelotons de dix hommes; parmi ces dix on choisissait celui qui devait commander les neuf autres. Neuf chefs de dix obéissaient à un centenier qui avait sa propre dizaine; neuf centeniers, à un chef de mille; neuf de ces derniers, à un chef de dix mille hommes; les ordres du prince étaient transmis par ses aides-de-camp à cet officier supérieur, et communiqués successivement jusqu'aux chefs de dix. Chaque tribu occupait le district qui lui

était assigné. Lorsqu'on avait besoin de troupes pour une expédition, on prenait un ou plusieurs hommes par dizaine. Il était sévèrement défendu à tout officier de recevoir dans sa compagnie un soldat qui appartenait à une autre; personne, pas même un prince du sang, n'avait le pouvoir de prendre celui qui voulait abandonner son chef; cette défense contribuait à resserrer les liens de la subordination. L'obéissance aux ordres supérieurs était sans bornes; Tchinguiz-khan voulait que si un chef de troupes avait commis une faute, le souverain, pour l'en punir, n'eût besoin de lui envoyer que le dernier de ses sujets; quand même ce général serait à l'autre extrémité du monde, et à la tête de cent mille hommes, il fallait qu'il se soumît avec respect aux ordres qui lui étaient apportés par ce simple messager; qu'il s'étendît par terre, s'il devait recevoir la bastonnade; qu'il livrât sa tête, s'il était condamné à mort. « C'est bien « différent de ce qu'on voit ailleurs, » ajoute Alai-ud-din, faisant allusion aux chefs militaires dans les états mahométans : « dès qu'un es- « clave, acquis à prix d'or, possède dix chevaux « dans son écurie, le prince, son maître, ne doit « plus lui parler qu'avec ménagement; à plus « forte raison s'il lui a donné le commandement « d'une armée. Il est rare qu'un général, devenu

« puissant par ses richesses et sa considération « personnelle, ne prenne pas les armes contre « son bienfaiteur. Chaque fois que ces chefs doi- « vent entrer en campagne, qu'il s'agisse d'atta- « quer l'ennemi ou de le repousser, il leur faut « des mois entiers pour mettre leurs troupes sur « pied. Ils exigent des trésors pour la solde de « ces guerriers, dont ils portent le nombre en « temps de paix bien au-delà de l'effectif; et « lorsqu'ils doivent les présenter à la revue, ils « sont obligés, pour remplir les rangs, de se « prêter mutuellement leurs soldats (1). »

Chez les Tatares, au contraire, le guerrier, loin de recevoir une paie, devait donner annuellement à son chef un certain nombre de chevaux, de têtes de bétail, de pièces de feutre et d'autres articles. Quoiqu'il fût à la guerre, il n'était pas exempt des charges publiques; sa femme ou toute autre personne qu'il avait laissée dans son habitation, devait rendre à sa place les services auxquels il était tenu (2). « L'homme, disait « Tchinguiz-khan, ne peut pas être comme le « soleil, présent partout. Il faut donc que la « femme, lorsque son mari est absent, qu'il soit « à la guerre ou à la chasse, tienne son ménage

(1) *Tarikh-Djihankuschaï*, tom. I.

(2) *Ibid.*

« en si bon ordre, que si un messager du prince « ou tout autre voyageur est obligé de s'arrêter « dans sa hutte, il la voie bien rangée, et puisse « y trouver un bon repas; cela fera honneur au « mari; on connaîtra le mérite de l'homme par « celui de sa femme. »

Ce conquérant voulait que ses officiers tinssent leurs troupes tellement en haleine, qu'elles fussent toujours prêtes à monter à cheval au premier ordre. Il disait que celui qui conduisait bien ses dix hommes, méritait qu'on lui en confiât mille. Il exhortait ses capitaines à venir, au commencement de chaque année, prendre ses ordres et écouter ses avis. « Ceux, disait-il, qui, « au lieu de se rendre auprès de moi pour rece- « voir mes instructions, resteront dans leurs « cantonnements, auront le sort d'une pierre « qui tombe dans une eau profonde, ou d'une « flèche lancée dans des roseaux; ils disparaî- « tront; de telles gens ne sont pas dignes de « commander. » Il voulait que ses officiers fissent exercer assidûment leurs fils à monter à cheval, à tirer de l'arc, à lutter, afin qu'ils pussent mettre l'espoir de leur fortune dans leur bravoure, comme les marchands la mettent dans les étoffes de brocard, et les autres choses précieuses dont ils trafiquent.

Observant qu'il avait toujours pris soin d'em-

ployer chacun selon sa capacité : « Je donnai, « disait-il, le commandement des troupes à ceux « qui joignaient l'esprit à la bravoure ; d'autres « étaient actifs et alertes ; je leur confiai le soin « des bagages ; quant aux lourdauds, je leur fai- « sais mettre un fouet à la main, et ils allaient « garder le bétail : c'est par cette attention, c'est « par l'établissement de l'ordre et de la disci- « pline, que je vis ma puissance s'accroître de « jour en jour comme une lune nouvelle, et « que j'obtins l'appui du ciel, le respect et la « soumission de la terre (1). »

Il recommanda à ses successeurs, avant d'entreprendre une expédition, de passer en revue leurs troupes, et d'examiner les armes des soldats. Indépendamment de l'arc, des flèches, de la hache, chaque homme, suivant l'ordonnance, devait être muni d'une lime, pour aiguiser les traits, d'un crible, d'une alêne, d'aiguilles et de fil. Tchinguiz-khan voulait que l'on punît ceux auxquels il manquait l'un de ces objets. Les mieux armés portaient aussi des sabres un peu recourbés, et se garantissaient la tête et le corps par un casque et une cuirasse de cuir garnie de lames de fer. Le khan mongol laissa des instructions sur la manière de faire la guerre, de

(1) *Djami-ut-Tévarikh.*

traiter les peuples soumis et les pays conquis (1). Seś statuts ne sont point parvenus jusqu'à nous; on n'en trouve que quelques extraits dans les auteurs de cette époque; mais l'histoire des conquêtes mongoles dans divers pays de l'Asie et de l'Europe, et les relations des voyageurs européens du treizième siècle, font connaître les principaux traits de leur art militaire.

Avant d'attaquer un pays, Tchinguiz-khan faisait inviter son souverain de lui prêter obéissance; ses sommations étaient concises, et se terminaient par ces mots: *Si vous ne vous soumettez pas, que savons-nous ce qui en arrivera; Dieu seul le sait* (2). En devenant le vassal des Mongols, un prince s'engageait à leur livrer des otages, à leur fournir des troupes et des vivres, à leur faire connaître le nombre de ses sujets, à recevoir dans ses provinces des gouverneurs mongols, à payer un tribut considérable, qui consistait ordinairement dans la dixième partie des productions du pays, y compris les hommes, que ces barbares évaluaient comme le bétail. Le sort d'un peuple dont la soumission avait été paisible, n'était guère plus heureux que celui

(1) *Tarikh Djihânkuschaï*, tom. I.

(2) *Ibid.*

des pays conquis; sa ruine s'opérait seulement avec plus de lenteur; il était livré à l'autorité arbitraire et aux exactions de commandants mongols, dont tous les actes portaient l'empreinte de la corruption entée sur la barbarie.

Une expédition mongole était précédée d'une assemblée générale, *Couriltaï*, composée des princes du sang et des chefs militaires; on y réglait ce qui concernait la formation de l'armée, combien d'hommes sur dix devaient marcher, le lieu et l'époque du rendez-vous des troupes. Tchinguiz-khan n'entrait pas dans un pays ennemi sans être bien informé de son état intérieur; il avait soin d'y pratiquer des intelligences; il tâchait d'engager à son service des mécontents, et les séduisait par l'appât du pillage de leurs concitoyens, par la promesse des emplois les plus importants. Les Mongols pénétraient de plusieurs côtés à la fois dans le pays qu'ils voulaient envahir, et se divisaient en détachements qui faisaient main basse sur la population des campagnes, n'épargnant qu'un certain nombre de captifs réservés aux travaux nécessaires dans leur camp ou devant les places assiégées. Tandis qu'ils ravageaient une province, des corps d'observation étaient postés près des forteresses et des châteaux, pour en contenir les garnisons. Avant d'attaquer une grande ville, qu'ils

jugeaient difficile à prendre, ils dévastaient tout le pays à l'entour. Au moment de l'investir, ils tâchaient de faire éprouver une perte considérable à sa garnison, en l'attirant dans une embuscade; quelques escadrons allaient faire le dégât et voltiger jusque sous ses murs, pour en faire sortir à leur poursuite les guerriers et les habitants les plus courageux, qui étaient ordinairement les victimes de leur ardeur. Les Mongols enfermaient la place assiégée par une ligne de circonvallation. Des milliers de captifs, traînés devant ses remparts, étaient employés aux travaux les plus pénibles, aux opérations les plus périlleuses, et si les assiégés résistaient aux promesses trompeuses et aux terribles menaces qui leur étaient chaque jour prodiguées, tandis que l'on comblait le fossé, et que des batteries de catapultes renversaient les murailles, alors les captifs et les réquisitionnaires étaient forcés de monter à l'assaut. L'attaque continuée jour et nuit par des troupes qui se relevaient à tour de rôle, ne laissant aucun repos aux assiégés, les mettait bientôt hors de combat. Tchinguiz-khan avait trouvé en Chine et en Perse des ingénieurs pour la construction de toutes les machines de guerre qui étaient en usage à cette époque. Le feu et l'eau étaient également employés par les Mongols pour détruire les villes

ennemies; ils se servaient du feu grégeois, et cherchaient à détourner les fleuves pour submerger les cités qui leur résistaient. Quelquefois ils pénétraient dans l'intérieur d'une place par des conduits souterrains. Pour s'en rendre maîtres par surprise, ils levaient le siége, se retiraient à une grande distance, et, laissant leurs bagages, ils retournaient sur leurs pas avec la plus grande célérité, en prenant toutes les précautions possibles pour dérober à l'ennemi la connaissance de leur marche. Ils abandonnaient rarement le siége d'une place; était-elle si bien défendue par son assiette qu'ils ne pussent la prendre de vive force, ils la tenaient investie, quelquefois pendant des années. Ils employaient surtout la perfidie à l'exécution de leurs desseins; n'épargnant aucunes promesses pour faire ouvrir les portes des villes dont ils voulaient s'emparer, lorsque les habitants trop crédules s'étaient livrés par capitulation, ils les égorgeaient au mépris des serments les plus solennels. Rien ne pouvait sauver de la destruction une cité considérable: que les habitants se soumissent spontanément; qu'ils sortissent au-devant des Mongols pour implorer leur miséricorde, ils n'en étaient pas moins massacrés; car ces barbares ne voulaient pas laisser derrière eux une population qui pût les inquiéter. Ne

comptant pour rien la vie des hommes, ils ne voyaient dans la conquête que le butin momentané et l'acquisition du sol pour y faire paître leurs troupeaux (1).

---

(1) On trouve dans le *Miroir Historique*, de Vincent (liv. XXIX), un tableau fidèle de la nation mongole au treizième siècle, composé par cet auteur contemporain, principalement sur la relation de Simon de Saint-Quentin, dominicain, que le pape Innocent IV avait envoyé en 1245, avec trois autres religieux du même ordre, à l'armée tatare la plus proche, pour tâcher de convertir ces barbares, ou du moins leur inspirer des sentiments plus humains. En voici quelques traits relatifs à la conduite des Mongols envers leurs ennemis.

« Effusio sanguinis apud eos tanquam effusio aquæ repu-
« tatur, humanorumque corporum prostratio tanquam sterco-
« rum concervatio computatur. Itaque in occisione hominum
« exultantes gloriantur, et in multitudine occisorum anima
« eorum miserabiliter delectatur. — Multa quoque in eis est
« dolositas fallaciaque et mendacitas, unde cum ante muni-
« tionem aliquam obsidentes longo tempore stant, blande
« loquuntur obsessis, multaque illis promittunt, ut se in
« manus eorum tradant. Et si quidem illi se reddiderint eis
« dicunt illis : Exite ad nos, ut secundum morem nostrum
« numeremus vos; cumque ad eos exeunt, quos comperiunt
« esse artifices sibi reservant, alios autem præter illos quos
« sibi pro servis retinere volunt, cum lapidibus super lapi-
« des excerebrant. In bellis etiam quoscunque capiunt occi-
« dunt, nisi forte aliquos reservare velint, ut illos in servi-
« tute semper teneant. Occidendos autem per centenarios

A l'approche d'une armée ennemie, les corps éparpillés, soit pour ravager le pays, soit pour trouver des pâturages, se concentraient promptement. Les Mongols cherchaient à détruire leurs ennemis par la ruse, plutôt que par la force ouverte; ils ne se piquaient pas d'une bravoure chevaleresque, et dans leur manière de faire la guerre, ils peuvent être comparés aux animaux carnassiers. Autant qu'ils le pouvaient, ils assaillaient leurs adversaires par surprise, et les attiraient dans des embuscades. S'ils voyaient devant eux des forces respectables, ils se retiraient l'espace de quelques journées de marche, ou bien ils prenaient une forte position pour attendre que les troupes ennemies se fussent

---

« dividunt, ut cum bipenni ab eis interficiantur, ipsi vero « dividunt hos per captivos, et unicuique servo ad interfi- « ciendum dant decem, vel plures, vel pauciores; secundum « quod majoribus placet. Denique si aliquid promiserint illis « qui se reddiderunt, nihil observant, sed quascunque pos- « sunt occasiones contra eos et quærunt et opponunt. Hoc « itaque semper in eis oportet attendere, quod sæpius frau- « dulentia doloque magis pugnant quam fortitudini. (Cap. « LXXVII.)

« Talibus enim, qui se munitionibus includunt, porcos « suos incarceratos esse dicunt, magisque de talibus, quam « de aliis securi sunt, et gaudent, quia jam illos esse suos « asserunt. (Cap. LXXXI.) »

séparées. Dans les batailles ils cherchaient à les envelopper; s'ils éprouvaient alors une résistance courageuse, ils ouvraient leurs rangs et offraient une retraite à l'ennemi enfermé; puis ils profitaient du désordre de sa fuite pour le détruire plus aisément. D'autres fois ils tournaient le dos pour l'attirer sur leurs traces; et comme ils étaient légèrement armés, que chaque Mongol avait plusieurs chevaux, lorsqu'ils voyaient la cavalerie ennemie fatiguée de les poursuivre, ils revenaient à elle montés sur des chevaux frais; ou bien, tout en fuyant, ils étendaient leur ligne, dont les extrémités enveloppaient par une prompte conversion, l'ennemi qui s'était imprudemment avancé. Ils commençaient l'attaque de loin, en tirant des flèches; ils en décochaient dans leur fuite, et ne se servaient de l'arme blanche que pour achever la victoire. Leurs escadrons obéissaient à certains signaux, et manœuvraient avec une grande agilité. Les militaires qui fuyaient séparément, ceux qui se détournaient du combat pour piller, étaient punis de mort.

Dans le cours de leurs expéditions, les Mongols se reposaient chaque année pendant plusieurs mois, principalement pour refaire leurs chevaux; mais avant d'entrer en cantonnement, ils dévastaient tout le pays d'alentour, à une

grande distance, pour être plus en sûreté. Ils se livraient alors au repos, regorgeant de biens, fruit de leur brigandage, et servis par un grand nombre de captifs des deux sexes, que leur jeunesse ou leur beauté avait fait épargner. Le sort de ces infortunés était plus digne de pitié que celui de leurs concitoyens moissonnés par le fer des Mongols. A demi nus, exténués de faim et de fatigue, ils étaient traités comme les plus vils animaux (1). Des milliers de jeunes femmes, qui, habituées aux délicatesses du luxe asiatique, élevées dans la retraite sévère que prescrivent les mœurs orientales et la loi mahométane, avaient été arrachées des bras de leurs parents égorgés sous leurs yeux, étaient traînées à la suite de leurs barbares ravisseurs, dont les traits étaient hideux, les mœurs dégoûtantes, et servaient de jouets à leur brutalité.

Pour posséder plus paisiblement les pays conquis, Tchinguiz-khan en faisait égorger la population, détruisait ses villes et ses forteresses. Beaucoup d'autres peuples nomades, avant les Mongols, furent le fléau des nations civilisées, et

(1) Au rapport de Vincent de Beauvais (liv. XXIX, chap. LXXXIV.), quelquefois un Tatare faisait choix de l'un de ses esclaves, qu'il destinait d'avance à être enterré vif dans sa tombe.

commirent des barbaries qui font frémir l'humanité; mais les dévastations des Mongols ont cela de particulier qu'elles faisaient une partie principale de leur système militaire, et s'opérent méthodiquement. Tchinguiz-khan recommande dans ses statuts d'exterminer les peuples qui refusent de se soumettre, et ceux qui se sont révoltés. D'après le cruel droit de la guerre des peuples tatares, la famille et les biens du vaincu devenaient la propriété du vainqueur. Mais dans un pays populeux, que faire de cette multitude de captifs? les Mongols égorgeaient ceux qu'ils ne voulaient pas conserver; et s'ils en réservaient un certain nombre pour les employer contre leurs concitoyens, au moment d'évacuer le pays ils les passaient tous au fil de l'épée.

Les services que les Mongols tiraient de leurs prisonniers, les contingents qu'ils exigeaient de leurs vassaux ou des peuples vaincus, les renforts qu'ils se procuraient en admettant sous leurs drapeaux d'autres peuples nomades, avides de partager avec eux les dépouilles des nations civilisées; le soin qu'ils avaient de mettre en avant leurs captifs et leurs auxiliaires dans les occasions les plus périlleuses, toutes ces circonstances expliquent comment il se pouvait faire que les armées mongoles fussent à peine affai-

blies par des expéditions lointaines de longue durée, et par tant de siéges meurtriers. Leur vie nomade pouvait les garantir de l'influence pernicieuse des climats méridionaux.

Tchinguiz-khan disait, qu'en temps de paix le soldat devait être, au milieu du peuple, doux et tranquille comme un veau; mais qu'à la guerre, il devait fondre sur l'ennemi comme un épervier affamé tombe sur sa proie.

Parlant un jour du mérite de ses généraux : « Il n'existe pas d'homme, dit-il, plus brave que « Yessountaï; personne ne possède des qualités « plus rares; mais comme la plus longue marche « ne lui fait éprouver aucune fatigue, comme il « ne sent ni la faim, ni la soif, il croit que ses « officiers et ses soldats n'en sont pas non plus « incommodés; c'est pourquoi, il n'est pas pro- « pre au commandement. Il faut qu'un général « ne soit pas insensible à la faim et à la soif, « afin qu'il puisse connaître ce que souffrent « ceux qu'il commande; il faut que ses marches « soient modérées, et qu'il ménage les forces de « ses hommes et de ses chevaux. »

Ce conquérant demandait un jour au noyan Bourgoudji, l'un de ses premiers généraux, quel était, à son avis, le plus grand plaisir de l'homme. « C'est, répondit-il, d'aller à la chasse, un jour « de printemps, monté sur un beau cheval, tenant

« sur le poing un épervier ou un faucon, et de le « voir abattre sa proie. » Le prince fit la même question au général Bourgoul, et puis à d'autres officiers, qui répondirent tous comme Bourgoudji. « Non, reprit Tchinguiz-khan, la plus grande « jouissance de l'homme, c'est de vaincre ses « ennemis, de les chasser devant soi, de leur « ravir ce qu'ils possèdent, de voir les personnes « qui leur sont chères le visage baigné de larmes, « de monter leurs chevaux, de presser dans ses « bras leurs filles et leurs épouses (1). »

Dans ses ordonnances Tchinguiz-khan recommande à ses enfants l'exercice de la chasse, qu'il appelait l'école du guerrier; il voulait que lorsque les Mongols ne faisaient pas la guerre aux hommes, ils la fissent aux animaux. Le commencement de l'hiver était la saison de la grande chasse, qui ressemblait à une expédition militaire. On envoyait d'abord des hommes à la découverte pour voir si le gibier était abondant. Sur leur rapport, l'ordre était expédié aux tribus cantonnées dans le rayon d'un mois de chemin, de détacher un certain nombre d'hommes sur dix, pour former le cercle, et chasser le gibier vers l'endroit désigné. Ces troupes étaient divisées en aile droite, aile gauche et centre;

(1) *Djami-ut-Tévarikh.*

elles avaient à leur tête leurs généraux, qui se faisaient accompagner de leurs femmes et de leurs concubines. Pendant la marche de ces troupes, des officiers expédiés de tous les côtés venaient souvent rendre compte au souverain de l'état du gibier, et des lieux où on l'avait amené. Le cercle des chasseurs, d'abord immense, se rétrécissait au point que les soldats se tenaient serrés épaule contre épaule autour de l'endroit fixé pour la chasse, qui était clos, dans un circuit de deux ou trois lieues, par des feutres suspendus à des cordes. Les chasseurs devaient être attentifs à bien garder leurs rangs, à ne pas laisser échapper de gibier; les moindres négligences étaient punies de la bastonade. L'empereur entrait le premier dans l'enceinte avec ses femmes et sa suite, et s'amusait à tirer sur l'immense quantité d'animaux de toutes espèces qui remplissait cet étroit espace. Lorsqu'il était las de tuer, il se retirait sur une éminence au centre du circuit, pour voir chasser les princes du sang, les noyans et les généraux; après eux les simples officiers pouvaient se livrer au même plaisir, et finalement les soldats. Ce divertissement durait plusieurs jours. Lorsqu'il ne restait plus que peu de gibier, des vieillards se présentaient devant l'empereur en suppliants, et demandaient grace pour ce qui avait échappé au carnage. On

donnait la liberté à ces animaux, afin qu'en se propageant ils pussent fournir au plaisir des chasses prochaines; alors les officiers de la table de l'empereur faisaient la distribution du gibier; on passait huit jours dans les réjouissances, et les troupes s'en retournaient à leurs cantonnements (1).

Tchinguiz-khan établit des stations de relais sur les grandes routes, pour faciliter les voyages des fonctionnaires publics, des envoyés et des messagers. Les chevaux de postes devaient être fournis par les habitants, tenus aussi de donner des vivres aux courriers, et des chariots pour le transport des contributions. Un règlement prescrivait à ceux qui avaient le droit de se servir de ces chevaux, la conduite qu'ils devaient tenir. La sûreté des routes, garantie par une police sévère, permit aux étrangers de parcourir la Tartarie, que les brigandages de tant de tribus indépendantes leur avaient jusqu'alors rendue inaccessible (2).

Tchinguiz-khan réprima par des lois sévères les vices et les désordres qui régnaient parmi les peuples tatares. Il disait qu'avant lui rien n'était plus fréquent que le vol et l'adultère; l'en-

(1) *Tarikh Djihankuschaï*, tom. I.

(2) *Ibid.*, tom. I. — *Djami-ut-Tévarikh.*

sant n'obéissait point à ses parents; ni le cadet à son aîné; le mari n'avait pas de confiance en sa femme, ni la femme de soumission envers son mari; les riches ne secouraient pas les pauvres, et l'inférieur manquait de respect à ses supérieurs; enfin le brigandage demeurait impuni: « Mais, ajoutait-il, lorsque j'eus réuni ces « peuples sous ma puissance, mon premier soin « fut d'établir parmi eux l'ordre et la justice (1). »

Son code prononçait la peine de mort contre l'homicide, le vol, l'adultère, la fornication, la sodomie. Celui qui, pour la troisième fois, laissait périr entre ses mains les capitaux qui lui étaient confiés; celui qui récelait des esclaves fugitifs ou des effets trouvés; qui ramassait un effet ou une arme que quelqu'un avait laissé tomber dans un combat, et ne la rendait pas à son maître; celui qui employait des sortilèges pour nuire à autrui; qui intervenait dans un combat singulier en assistant l'un des champions contre l'autre, était aussi jugé digne de mort (2). L'accusé, à moins d'avoir été pris

(1) *Djami-ut-Tévarikh.*

(2) *Kitab el-movâiz ve el-itibar, bé zikr ul-khattat vé el-assar* (Description de l'Egypte), par Ahmed Ebn-el-Macrizi, manuscrit arabe de la Bibliothèque royale de Paris, tom. III, art. du grand chambellan, *Hadjib.*

en flagrant délit, n'était pas condamné, qu'il n'eût lui-même confessé son crime; mais, pour le lui faire avouer, on lui donnait la torture. Les vols peu considérables n'étaient punis que de la bastonade (1).

Tchinguiz-khan consacra par ses lois quelques idées superstitieuses des peuples tatares, qui s'imaginaient qu'une foule de choses indifférentes en elles-mêmes, portaient malheur ou attiraient le tonnerre, dont ils avaient beaucoup de crainte. Il défendit sévèrement d'uriner dans l'eau ou sur le sable, d'enjamber le feu, une table, une assiette; de tremper les mains dans l'eau courante; il fallait la puiser dans un vase; de laver ses vêtements; on devait continuer à les porter jusqu'à ce qu'ils fussent usés. Tchinguiz-khan ne voulait pas qu'on dise qu'une chose était sale; selon lui, tout était propre (2).

---

(1) Rubruquis, *Voyage en Tartarie*, chap. X. — Marc-Paul, *Voyages en Orient*, liv. I. chap. 60.

(2) *Tarikh Djihankuschaï.* — *Djami-ut-Téwarikh.* — *Kitab el-mowáiz*, etc. loc. cit. « Les femmes mongoles, dit Rubru-« quis (*Voyage en Tartarie*, chap. IX), ne lavent jamais les « hardes, disant que Dieu se courrouce et envoye des ton-« nerres quand on les suspend pour les faire sécher. Elles « ne lavent jamais les écuelles qu'avec du bouillon chaud, « qu'elles renversent dans la marmite. » — Carpin dit la même chose : *Vestes suas non lavant nec lavari permittunt, et*

Pour tuer les animaux dont on mange la chair, il fallait, après leur avoir lié les jambes, leur fendre la poitrine, y introduire la main, et leur presser le cœur. Quiconque égorgeait un animal à la manière des Musulmans, c'est-à-dire en lui coupant le cou, devait être tué de même (1).

Tchinguiz-khan voulut que les Mongols exer-

---

maxime a tempore quo tonitrua incipiunt usque quo desinat illud tempus (Vincentius, *Spec. Hist.*, lib. XXXI, cap. 4).

Pallas (*Samlungen hist. nachrichten*, tom. I, pag. 131.), rapporte que la loi de Tchinguiz-khan, citée par l'historien Ab-ul-Gazi, laquelle défend de laver avec de l'eau les ustensiles de ménage, est encore religieusement observée par les Calmouks, qui ne les nettoient qu'avec de l'herbe sèche ou du feutre. Selon Jean du Plan Carpin, les Tatares se gardaient de toucher le feu avec un couteau, de retirer avec un pareil instrument de la viande d'une marmite, de frapper des coups de hache auprès du feu, et ils avaient beaucoup d'autres superstitions de ce genre, qui provenaient peut-être, dans l'origine, de la crainte d'offenser les éléments. Voyez, dans Vincentii *Spec. Hist.*, lib. XXXI, cap. 7.

(1) *Tarikh Djihankuschaï.* — *Djami-ut-Tévarikh.* — *Kitab el-mováiz*, etc. Les Calmouks ont conservé cette manière de tuer les moutons. « Ils les renversent sur le dos, dit Pallas (*Samlungen histor. nachrichten*, tom. I, page 128), font « une incision le long de la poitrine, y introduisent la main, « et leur arrachent le cœur; méthode d'abattre les animaux « qui fut introduite parmi tous les peuples mongols, sous le « grand Tchinguiz-khan, comme le disent aussi les Calmouks. »

çassent la plus grande hospitalité lorsqu'ils prenaient leurs repas; ils devaient les partager avec quiconque voulait s'asseoir auprès d'eux; il ne leur était permis de refuser personne. Il fallait aussi que l'hôte goûtât les mets avant son convive, quand même il y aurait entre eux la plus grande distance de rang (1).

Tchinguiz-khan recommande fortement à ses successeurs de n'accorder de préférence à au-

(1) *Kitab el-mováiz*, etc., loc. cit. On trouve le même fait relatif à l'hospitalité des Mongols, dans le *Miroir Historique* de Vincent, lib. XXIX, cap. 75. L'auteur, après avoir dit que les Tatares étaient si avides qu'ils voulaient avoir tout ce qu'ils voyaient en la possession d'autrui; qu'ils avaient la main toujours ouverte pour demander, toujours fermée pour donner; qu'ils étaient avares au point que, malgré leur richesse en bétail, ils ne mangeaient que les animaux qu'ils étaient obligés de tuer pour cause de maladie ou d'accidents, que ceux mêmes qui vivaient dans l'abondance, n'étaient pas capables d'assister un indigent, il ajoute: « Ils ont cela « seul de louable, qu'ils admettent à leurs repas quiconque « se présente. » Il les dépeint en même temps comme très malpropres dans leur manière de manger; dit qu'ils savourent avec délices la viande de rats, de chiens, de chats, et prétend même qu'ils dévorent la chair humaine rôtie et bouillie. Jean de Plan Carpin dit à ce sujet: *Cibi eorum sunt omnia quæ mandi possunt; vidimus eos etiam pediculos manducare;* et sur leur cupidité: *Ad petendum maximi sunt exactores, tenacissimi retentores, parcissimi donatores.* Ibid. lib. XXXI, cap. 4 et 5.

cune religion, de traiter avec égalité les hommes de tous les cultes. Il était persuadé que peu importait à la divinité de quelle manière on l'honorât. Il croyait lui-même à un être suprême, mais il adorait le soleil, et suivait les pratiques grossières du schamanisme.

Il exempta de toutes contributions et charges quelconques, les ministres des divers cultes, les religieux, les pauvres, les médecins, et autres savants.

Dédaignant les titres pompeux dont les souverains d'Asie ont coutume de se décorer, il recommanda aux princes de sa dynastie de ne les point adopter. Aussi ses successeurs, à son exemple, ne prirent-ils que le titre de *khan* ou celui de *caan;* les princes du sang appelaient le souverain par son nom propre, et dans ses lettres, dans ses diplômes, ce nom n'était accompagné d'aucunes qualifications honorifiques. Les écrits émanés de la chancellerie de Tchinguiz-khan étaient simples et concis; il ne goûtait pas l'enflure du style persan (1). Lorsqu'il eut conquis la Transoxiane, un secrétaire du

(1) *Tarikh Djihankuschai*, tom. I. On voit néanmoins dans les relations des voyageurs européens du treizième siècle, et dans quelques pièces émanées des successeurs de Tchinguiz-

sultan Mohammed vint lui offrir ses services; il les accepta. Ayant reçu un rapport de son général Tchépé, qui lui mandait, entre autres choses, que l'opposition du prince de Moussoul, Bedr-ud-din Loulou, l'arrêtait dans son dessein d'attaquer la Syrie, Tchinguiz-khan ordonna à ce secrétaire d'écrire au prince de Moussoul en ces termes: « Dieu nous a donné l'empire de la « terre. Ceux qui se soumettront, et laisseront « passer nos troupes, conserveront leurs états, « leurs familles, leurs biens; quant aux autres, « Dieu seul sait ce qui leur arrivera. Si Bedr-ud- « din se soumet, il trouvera en nous un ami; « si non, que deviendra Moussoul à l'arrivée de « notre grande armée. » Le secrétaire rédigea cette lettre en langue persane, dans un style très-ampoulé, n'omettant aucune des épithètes fastueuses que l'on donnait aux souverains mahométans. Lorsque le chambellan Danischmend l'eût interprêtée en mongol, Tchinguiz-khan, mécontent de cette pièce, dit à son secrétaire que ce n'était pas là ce qu'il lui avait dicté. Celui-ci répondit qu'il avait suivi la forme d'usage: « Tu es un traître, reprit Tchinguiz-khan en

---

khan, que ces princes prenaient le titre de *Fils de Dieu*, à l'exemple des empereurs chinois, et qu'ils se qualifiaient de souverains de l'univers.

« colère ; tu as écrit cette lettre de manière qu'en « la lisant, le prince de Moussoul n'en deviendra « que plus audacieux » ; et il le fit mourir (1).

Les statuts et les préceptes de Tchinguiz-khan furent rédigés, par son ordre, en langue mongole, et écrits en caractères ouïgours, que ce prince avait eu soin de faire apprendre à des jeunes gens de sa nation. Des exemplaires de ce recueil de lois, intitulé *Ouloug-Yassa*, ou grandes ordonnances, furent précieusement conservés dans les archives de ses descendants. Dans tous les cas importants, ces princes assemblés en conseil, se faisaient apporter les rouleaux qui contenaient les commandements de Tchinguiz-khan, et les consultaient avec respect (2). Il avait lui-

(1) *Djami-ut-Tévarikh.*

(2) Les dispositions du code tchinguizien qui viennent d'être rapportées se trouvent dans l'*Histoire* d'Alaï-ud-din, dans celle de Raschid, dans le *Miroir Historique* de Vincent, et dans la *Description de l'Égypte* par Macrizi. Ce dernier auteur tenait les détails qu'il en donne d'un de ses amis, qui avait vu un exemplaire du *Yassa* de Tchinguiz-khan, à Bagdad, dans la bibliothèque du beau collége Mostanssarié. Voyez tom. III, art. *Hadjib*. Un passage de Raschid semblerait indiquer que ces lois furent rédigées pendant le séjour que Tchinguiz-khan fit dans ses ordous, à son retour de Perse, c'est-à-dire, dans l'année 1225. « Ce prince, dit-il, « rendit alors des ordonnances détaillées. »

même chargé spécialement son fils Tchagataï, qu'il connaissait d'un caractère sévère, de veiller à l'exécution de ses lois. Il disait que si ses successeurs ne suivaient pas les maximes qui l'avaient élevé au-dessus des autres hommes, qui avaient consolidé sa puissance; s'ils ne maintenaient pas surtout la plus stricte subordination, leur empire serait bientôt ébranlé, et ne tarderait pas à tomber en décadence : « Alors, ajoutait-il, ils « demanderont Tchinguiz-khan. »

« Mes descendants, disait-il aussi, se vêtiront « d'étoffes brodées d'or, se nourriront de mets « exquis, monteront de superbes chevaux, pres- « seront dans leurs bras de jeunes et belles épou- « ses, et ils ne songeront pas à qui ils devront « toutes ces jouissances (1). »

Tchinguiz-khan avait près de cinq cents femmes et concubines. Ces dernières étaient des captives de toutes les nations, ou des filles mongoles; car, suivant l'usage alors établi, et qui fut conservé par les successeurs de Tchinguiz-khan, on faisait dans les tribus, un choix des plus belles filles, soit pour le souverain, soit pour les princes de sa maison. Toutes celles qui appartenaient aux hommes d'une compagnie étaient inspectées par le capitaine, qui choisissait

(1) *Djami-ut-Tévarikh.*

les plus belles, et les présentait au chef de mille. Cet officier supérieur choisissait à son tour, et l'élite de chaque millier était présenté au khan par le chef de dix mille hommes. Les filles que le prince ne gardait pas pour son habitation, étaient placées au service de ses femmes ou données à ses parents (1).

Parmi les épouses de Tchinguiz-khan, il y en avait cinq d'un rang supérieur avec le titre de *grande dame*. La première de toutes était Bourta, décorée du titre chinois de *fou-gin*, que les empereurs de la Chine donnaient à celles de leurs femmes qui tenaient le premier rang après l'impératrice (2). Elle était fille du noyan Di, chef de la tribu Councarate, et mère de Tchoutchi, de Tchagataï, d'Ogotaï et de Touloui, ainsi que de cinq filles, qui furent mariées à des chefs de tribus. Dans les familles des princes tatares, le rang des enfants suivant celui de leurs mères, ceux auxquels Bourta donna le jour conservèrent une grande supériorité sur les autres enfants de Tchinguiz-khan. La seconde de ses femmes, Coulan, était fille d'un chef de Merkites; il en eut un fils, Goulgan, dont on ne connaît que le nom. Sa troisième et sa cinquième épouses,

(1) *Tarikh Djihankuschaï*, tom. I.

(2) Mailla, *Hist. de la Chine*, tom. VI, pag. 40.

étaient deux sœurs tatares, nommées Yissoucat et Yissouloun. La quatrième en rang, Gueukdjou, était fille de l'empereur kin. Tchinguiz-khan avait d'ailleurs, au nombre de ses femmes, une nièce d'Oang-khan, et une veuve de Taï-oang-khan. Les autres étaient des filles d'officiers ou de chefs de hordes (1).

Une nuit que Tchinguiz-khan reposait dans l'habitation de la nièce d'Oang-khan, nommée Abica, fille de Hagam-pou, son sommeil fut troublé par un songe effrayant. A son réveil, il dit à cette princesse, son épouse, qu'il avait toujours été content d'elle; mais que dans un songe qu'il venait de faire, Dieu lui avait commandé de la céder à un autre; qu'il la priait de ne pas lui en vouloir; en même temps il demanda à haute voix qui était hors du pavillon. Le noyan Kehti était cette nuit de garde; il se fit connaître. Tchinguiz-khan lui ayant ordonné d'entrer, lui dit qu'il lui donnait cette dame en mariage, et comme Kehti restait muet de surprise, il l'assura qu'il lui parlait sérieusement; puis se tournant vers la princesse, il lui fit présent de l'ordou qu'elle habitait, avec les serviteurs, les effets, les haras et les troupeaux qui en dépendaient; il ne s'en réserva qu'un officier de table

(1) *Djami-ut-Tevarikh.*

et une coupe d'or qu'il voulut garder en souvenir de cette princesse. Abica devint ainsi l'épouse de Kehti, noyan de la tribu mongole des Ouroutes, qui commandait quatre mille hommes de l'aile gauche (1).

(1) *Djami-ut-Tévarikh*, article des Mongols-Ouroutes.

FIN DU PREMIER LIVRE.

00036953

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 20 February, 2016